

SALAH KHELIFA

CALAME DU CALIFE (5)
(TRANSÉVASIONS)

LE BARCIDE

AU NOM D'ALLAH

À

TABLE

LE BERGER DU NUAGE ERRANT.....

- I.-Le Cavalier fantôme
- II- L'Homme d'un autre Âge
- III- L'Histoire du Sultan et des Sirènes
- IV.-Le Chant du Coq
- V.-La folle Chevauchée sidérale
- VI.-L'Homme d'Outre-Tombe
- VII.- La Mort de la Chamelle
- VIII.- Fils de Marins et Fils de Pachas
- IX.- Le Berger à l'Âme volée et le Maître assassin
- X.-Le Cauchemar.....
- XI.- Le Chevrier
- XII.-La Déesse des petites Étoiles

LES FILLES DE L'ERG

- I.-La Peur envahissante
- II.- L'Homme étrange....
- III. - Le Profanateur.....
- IV.- L'Étranger savant..
- V.-Les Enfants de la Lune et du Soleil..
- VI.-La Voix fantôme
- VII.-Le Sorcier....
- VIII.-Visions eschatologiques
- IX.- La Chamelle du Prophète et la Fin des Géants
- X.-Le Secret de la Kahéna

LA DANSE DU SIROCCO.....

- I.-Le Fantôme errant d'Hannibal
- II.-Chez les Touareg du Tassili.
- III.-La Révolte de la Kahéna contre les Divinités de ses Ancêtres
- IV.- La Kahéna et son Devin suprême
- V.- Les Malheurs du Fils aîné de la Kahéna
- VI.-Le Complot du Dieu suprême de l'Antre contre la Kahéna
- VII.-Les Tortures de Kocéïla....
- VIII.-Le Champ de la Félonie
- IX.-Les Ombres de la Nuit et le Rêve du Hibou
- X.-Les Voleurs d'Enfants

LE CHANT DE LA CANICULE.....

- I.-La Kahéna et son Amant Urtha
- II.-Le Maître féodal...
- III - Le Cauchemar
- IV.-Le Berbère et le Sarracène
- V.-Le Breuvage mystérieux
- VI. -L'Anéantissement des Titans pervers
- VII.-Le Regard d'Outre-Monde et le grand Oiseau blanc
- VIII.-L'Assassinat du Garde-en-Chef du Palais de Thèbes(1)
- IX.-L'Assassinat du Garde-en-Chef du Palais de Thèbes (2)
- X.-L'étrange Apparition de la Kahéna et du Patrice Grégoire
- XI.- École buissonnière et Vision

LE BERGER DU NUAGE ERRANT

(1)

LE CAVALIER FANTÔME

Il arrêta son cheval, descendit à terre et me cria à la face : « Homme de peu de foi, n'as-tu pas honte de mentir au vent qui souffle sur la plaine et à la pluie qui pleure les morts, les morts jetés dans la fosse commune? Quand donc cesseras-tu de mentir effrontément au nuage qui glisse sur la tête du peuplier? N'as-tu pas honte de caresser la frêle libellule alors que le mensonge rend ton haleine fétide et affreusement puante ?... »

J'interrompis le cavalier et lui répondis d'une voix timide et tremblante : «Sidi, par Allah, il m'est arrivé certes de mentir, mais il m'arrive très souvent de dire la vérité et je ne suis pas homme sans foi ; quant au vent, sache, Sidi, que c'est lui qui m'a appris à mentir sans vergogne; tiens ! hier, oui, hier, il a soufflé chaud sur la plaine ; je me suis débarrassé de mon manteau et mis une chemise à courtes manches ; vois-tu, je tremble comme feuille morte ; j'ai froid et le froid me pénètre les os; j'ai froid à cause du vent qui m'a effrontément menti ; n'est-il pas froid aujourd'hui? Sidi, la pluie m'a aussi appris à mentir. Oh !quand j'étais enfant, il m'en souvient qu'elle était douce et qu'elle faisait croître l'herbe tendre et grasse dans les prés de mon enfance ; depuis bien des lustres, hélas ! elle tombe quand elle ne devrait pas tomber et a-t-on besoin d'elle pour les semences, elle se fait chiche et c'est le nuage sournois et méchant qui la cache dans son ventre noir et lourd. Oh, de ce nuage ne me parle pas! ne me parle pas, de grâce car c'est le plus fieffé menteur que je connaisse ... »

Le cavalier me coupa la parole et me demanda presque en colère: « Mais où vas-tu de ce pas? Parle ! Parle donc!... »

Je restai muet car le cavalier s'empourpait à mesure qu'il parlait et cela je ne pouvais le supporter ; je n'aime pas la couleur rouge ; elle me rappelle trop le sang que l'on verse légèrement et la jeunesse que l'on fauche; elle me rappelle le temps des cerises et des merles moqueurs ; elle me rappelle les baïonnettes dans les mains des hommes de peu de foi ...

« Sidi, je te prie de ne plus me traiter d'homme de peu de foi; es-tu au fait homme de foi? Parlons-en ! puisque nous y sommes ... »

Je regardai autour de moi, j'écarquillai les yeux, je me frottai les paupières, je me pinçai les joues, je me mordillai les lèvres, je me triturai les moustaches, je me fis violence ; devant moi sifflait un vent léger à travers une touffe d'armoise et je voyais courir au loin une biquette avec entre les dents deux feuilles de serpolet.

Mais où est donc le cavalier? mais où est donc son cheval? Nul ne le sut jamais.

El-Menzah VII, café Latîf, le 14 mai 1996

(II)

L'HOMME D'UN AUTRE ÂGE

Brusquement un homme d'un autre âge, habillé en moine, en rabbin ou en imam, enfourchant le vent noir et coquin, posa pied à terre et fulminant s'approcha de moi : « Homme frivole, vociféra-t-il, pourquoi passes-tu toutes les nuits à vadrouiller dans les rues de la ville? Ne sais-tu pas qu'elle n'est habitée que par des morts? Pourquoi t'arrêtes-tu à chaque porte? Espionnes-tu ceux qui y habitent? Puisque je te dis qu'ils sont morts avant d'être nés : me crois-tu? me crois-tu? Tu ferais mieux de te promener au cimetière; tu y respirerais au moins la senteur forte du caroubier blotti tendrement sous l'olivier centenaire. Sais-tu donc que le figuier y fait toujours ses ablutions, malgré ses grosses figes lourdes et mûres? sais-tu que l'oued, tari le long de son lit, devient mystérieusement abondant dès qu'il pénètre dans l'enceinte du figuier? Le figuier peut s'adonner alors aisément à ses ablutions sans se douter de rien; l'olivier en profite pour se purifier; seul, le caroubier reste à les regarder sans sourciller. Tout cela le sais-tu, homme frivole ? »

L'homme d'un autre âge, habillé en moine, en rabbin ou en imam, s'arrêta un moment de me harceler de ses questions. Il s'épongea le front ; son front était étrangement bosselé. Il arrangea ses habits; son accoutrement était biscornu ; il montra les dents ; ses dents étaient noires et pointues.

Il tendait les mains, paumes tournées vers le ciel et ses mains comptaient seulement six doigts; ses doigts étaient ténus et mous, aussi mous que les tentacules d'un poulpe.

Je restai pantois et figé. Qui était cet homme d'un autre âge, habillé en moine, en rabbin ou en imam?...Mes pensées vagabondaient et j'échafaudais mille et une conjectures quand sa voix tonitrua de nouveau : « Homme frivole, pourquoi traques-tu chaque soir le frêle phalène qui volette dans ton champ? et la libellule qui ondoie autour de ta lampe, pourquoi donc l'écrases-tu? Ignores-tu qu'elle apporte la pluie qui donne vie à ta ville lugubre? Je dis qu'elle n'est habitée que de morts; oui, ceux qui marchent affairés et fébriles, ceux qui volent et qui tuent, ceux qui fornicent, ceux qui vivent de chair et pour la chair et dans la chair, oui, tous ceux-là sont morts. En vérité, je te le dis et te le déclare. Quant à toi, prends garde! Tu es au bord du précipice ; quand donc te décideras-tu à aller au cimetière? quand donc imiteras-tu le figuier dans ses ablutions et l'olivier centenaire? Ah ! par Dieu, cesse de traquer le frêle phalène; ah ! par Dieu, prends la libellule dans les mains et caresse-la ! Elle est triste, oui, elle a perdu les siens dans un incendie de géhenne allumé par le corbeau; prends-la donc tendrement et caresse-la ! Moi, j'entends toujours ses pleurs mais toi, tu ne les entends pas; les as-tu jamais entendus? D'ailleurs, la misérable pleure si bas, si bas que seuls les êtres comme moi peuvent comprendre sa douleur et entendre ses pleurs...

« Homme frivole, quand donc iras-tu au cimetière? quand donc t'étendras-tu à l'ombre du figuier? quand donc te feras-tu bercer par le susurrement de l'oued de la vie et les

branches parfumées de l'olivier centenaire? Sache, mais sache donc que l'Ange m'a chargé de te dire ces messages; Oh ! suis-je pour quelque chose? non, homme frivole ... »

D'une voix timorée, j'interrompis cet homme d'un autre âge, habillé en moine, en rabbin ou en imam et lui dis plein d'amertume : « Messager de l'Ange, est-ce toi qui m'accuses de frivolité ? » Il me dit : « Oui » ; je lui lançai alors d'une voix ferme : « Je n'ai jamais été frivole et je déteste les papillons qui vont de fleur en fleur et si j'étais papillon, une seule fleur me suffirait ... Non, non, je ne suis pas frivole et je te prie de ne plus me comparer à l'abeille qui butine, au papillon inconstant ou au coq de la basse-cour... »

Le jour tirait à sa fin. Le disque rougissait à mesure qu'il s'enfonçait dans la mare de sang qui se cachait pudiquement derrière le djebel.

Je me surpris à parler seul ; l'homme d'un autre âge, habillé en moine, en rabbin ou en imam avait disparu.

J'étais seul dans la nuit tombante, désespérément seul. Je me surpris à parler au vent du soir allègre et frissonnant.

El-Menzah VII, café Latif, le 15 mai 1996

(III)

L'HISTOIRE DU SULTAN ET DES SIRÈNES

Le jour naissait. Le disque jaune montait timidement dans le ciel serein. Un petit serin chantait agréablement sur la branche d'un immense amandier qui pendait au-dessus de ma tête. Devant moi s'étendait la mer lisse à perte de vue. J'étais debout dans mon olivette à quelques pas de l'élément liquide.

Mon regard était vaporeux; je regardai sans voir. Mon ouïe cependant était aiguisée ce matin-là. J'étais debout dans mon olivette; or je sentis une main se poser doucement sur mon épaule droite ; je me retournai vivement et qu'est-ce que je vis ? et qu'est-ce que je vis? Mes yeux furent éblouis en vérité. Rêvais-je? Étais-je éveillé?. ..

Une femme, que dis-je? une jeune fille exquise aux traits de poisson étrange et attirant se tenait derrière moi, la main toujours posée sur mon épaule droite : «Homme plein de vigueur, permets-tu que je te raconte mon histoire? si tu refuses, eh bien ! je retournerai aux profondeurs océanes et nul ne me reverra plus jamais.» Parle, parle donc, lui répondis-je.

« Homme plein de vigueur, sache que je suis née voilà sept siècles. Mon père était pêcheur ; c'était un pêcheur pauvre et père de sept filles. Il possédait un léger esquif en bois de sycomore qu'il avait hérité de ses aïeux. Mon père était pauvre mais heureux. Toutes mes sœurs étaient plus belles les unes que les autres et notre mère était robuste et vaillante.

Quand la pêche était bonne, nous nous gavions de poissons; ma mère en faisait toujours sécher car elle était aussi prévoyante que la fourmi de Salomon. Quand la pêche était mauvaise, nous nous contentions d'une ou deux galettes de pain d'orge que préparait notre mère et nous en trempions les morceaux dans un peu d'huile d'olive.

Oui, homme plein de vigueur, notre père était heureux; il avait pourtant sept filles et notre mère était heureuse et nous aussi, nous étions heureuses et nous gambadions dans les prés vastes et fleuris, au bord de la mer calme et lisse et très souvent nous nous ébattions dans ses eaux âcres et bonnes.

Ô homme plein de vigueur, nous étions tous heureux jusqu'au jour où passa un grand sultan devant notre logis. Notre cabane était à la lisière de l'olivieraie. Monté sur un alezan superbe, le grand sultan ordonna à son écuyer d'arrêter sa belle monture ; l'écuyer s'exécuta illico ; or toutes les sept nous pataugions dans la mer; n'en émergeaient que nos longues chevelures et nos épaules plus blanches que la cire du Caucase.

Le grand sultan était vigoureux et puissant; il était entouré de son chambellan et de ses vizirs et le chambellan et les vizirs étaient accompagnés de leurs laquais... Oh ! Seigneur, on eût dit qu'une véritable ville eût été en marche...

Mon père était heureux; il n'avait pourtant que des filles; mon père eut peur soudain car l'arrêt du grand sultan devant notre logis ne présageait rien de bon ; son cœur se

mit à battre et ma mère se mit à pleurer doucement ; oui, elle avait un pressentiment sinistre.

S'adressant à mon père d'un ton hautain, le grand sultan lui demanda de lui donner sa fille aînée en épousailles d'un soir. Mon père ne dit mot; ma sœur aînée fit de la tête un signe négatif et ne bougea pas de sa place parmi les flots doux. Le grand sultan demanda alors à mon père de lui donner sa deuxième fille en épousailles d'un soir.

Mon père ne dit mot et ma sœur de la tête dit non et le sultan voyait impuissant les refus de mes deux sœurs ... Il continua néanmoins jusqu'à la fin. J'étais la benjamine et je refusai naturellement cette demande en épousailles d'un soir.

Le grand sultan qui commandait à un vaste pays dont les frontières atteignaient l'Orient et l'Occident était fou de rage et de colère. Nul ne l'avait éconduit de cette façon-là. Tous ses vizirs et son chambellan eussent souhaité qu'il leur eût demandé leurs filles en épousailles, ne fût-ce que d'un instant bref; ils eussent été comblés de bonheur.

Personne ne comprenait notre refus. Les yeux du sultan s'injectèrent de sang. Il lança un juron terrible et menaça de faire tuer mon père si l'une d'entre nous ne satisfaisait pas à son désir et ne sortait pas immédiatement de la mer. Un de ses laquais se jeta même sur mon père et l'on se mit à l'enchaîner. Notre mère pleurait toujours doucement. Notre sœur aînée s'avança alors d'un pas et parla au grand sultan :«Qu'on déchaîne d'abord notre père et je sortirai des flots ! »

Notre père fut donc libéré de ses chaînes. Notre mère pleurait toujours.

Alors que notre sœur avançait encore d'un pas, nous vîmes nos parents soulevés par un grand oiseau mystérieux que nul n'avait jamais encore vu. Non moins mystérieusement, l'oiseau disparut dans le ciel vaste et bleu. Quant à nous, nous fûmes aussitôt transfigurées en sirènes.

Le grand sultan se frappa les joues et perdit toute dignité devant ses serviteurs.

Voilà ! j'ai terminé mon histoire, homme plein de vigueur et tu es le seul à m'avoir écoutée jusqu'à la fin. »

Le disque jaune s'élevait toujours dans le ciel vaste et bleu. Ses morsures me firent mal à la tête et à la nuque. J'entends encore la voix exquise de la sirène qui avait certainement regagné son nouvel élément où elle vivait depuis sept siècles avec ses sœurs.

El-Menzah VII, café Latîf, le 15 mai 1996

(IV) LE CHANT DU COQ

Alors que le char du soir avançait et que ses essieux grinçaient, je vis un gros nuage rouge se poser sur un figuier sauvage. Le figuier sauvage aux figes fripées, desséchées et sanguinolentes, brûla tout à coup et une fumée âcre et suffocante monta dans le ciel menaçant et étrangement rouge, malgré le char du soir qui avançait sur ses essieux grinçants.

Je sursautai quand je vis les branches calcinées du figuier se transformer en petits gnomes qui s'ébattaient sur la cendre toute chaude, laissée par le figuier mourant.

Un des gnomes m'attira particulièrement le regard, malgré le char du soir qui avançait sur ses essieux grinçants. Le gnome mesurait deux empan à peine; ses cheveux rouge carmin lui tombaient jusqu'aux chevilles; ils étaient ruisselants d'huile de ricin; ses yeux pétillant de vie lançaient des flèches de flammes dans toutes les directions; j'eus peur d'être brûlé de son regard terriblement ardent; je sentais pourtant que le gnome n'était point méchant car malgré les flèches de flammes éjectées de ses yeux rouges, il me faisait des signes amicaux et gros de délicatesse.

Il ouvrit enfin la bouche et me dit de sa voix nasillarde qu'on dirait étouffée par le char du soir qui avançait sur ses essieux grinçants: «Pourquoi restes-tu là au milieu des arbres griffus? Ignores-tu que le gros nuage rouge se posera encore sur chaque arbre de la forêt ? Il n'attend que

le chant du coq qui a perdu ses poules. Or le coq qui a perdu ses poules chantera bientôt et malheur à celui qui se trouvera alors dans la forêt; quand le coq veuf chantera, sa crête rougira, sa crête rougira et son chant deviendra ample, si ample qu'il enveloppera toute la forêt et aussi toute la cité des hommes ... À ce moment précis le gros nuage rouge se posera insolemment sur toutes les frondaisons des arbres et tous les arbres prendront feu et disparaîtront dans le brasier qu'aura allumé le chant du coq, du coq qui a perdu ses poules. Resteras-tu encore au milieu des arbres griffus, homme au visage serein? J'ai quitté la grotte où vivent tous les gnomes de la contrée pour te mettre en garde ; regarde-moi les autres gnomes; est-ce qu'ils se soucient du danger qui te menace? Non, non et non: ils savent eux aussi pourtant que le gros nuage se posera sur chaque arbre de la forêt aussitôt que le coq veuf chantera ; ils savent aussi pourtant que tous les arbres s'embraseront et que la forêt sera bientôt une aire immense de désolation; mais ces gnomes ont des ailes empennées qui leur permettront de s'envoler loin, très loin du brasier terrible ; sais-tu donc pourquoi les gnomes ne se soucient guère du danger qui menace la forêt et risque de t'ôter la vie après une agonie effroyable?...Malgré mes sept ans d'âge, je suis leur doyen: oui, le plus vieux d'entre eux est à peine âgé de plus de trois ans ; ils savent le danger mais ils ne savent pas le mesurer ; regarde-les s'ébattre insoucieux et inconscients; ne leur en veux pas, homme au visage serein; je suis leur aîné et je parle en leur nom ; ils sont bons, ces gnomes, je les connais mais hélas ! irresponsables... Homme au visage serein, quitte donc vite la forêt ; le char du soir avance sous les cieus sans essieux... écoute ! écoute bien ! Les essieux ne grincent

plus; qui les a huilés? qui les a huilés? Dis : qui les a huilés? Mais c'est l'haleine grasse du gros nuage rouge; oh ! elle précède toujours le gros nuage rouge et c'est un mauvais signe ; quitte donc vite la forêt au plus vite, homme au visage serein car je sais que l'haleine grasse du gros nuage rouge est aussi vomie par le gésier du coq qui a perdu ses poules.

Seigneur ! Ce coq aiguise sa mince langue rouge ; Seigneur ! Il frotte sa crête contre une vieille souche d'oléastre stérile et esseulé ! Seigneur ! Ce coq ébouriffé ses plumes de feu qui fument... Seigneur ! Seigneur ! retarde son chant et permets à cet homme au visage serein de prendre la clef des champs et d'échapper ainsi à l'effroyable brasier qui se prépare! ... »

Alors que le char du soir avançait et que ses essieux huilés ne grinçaient plus, je vis au loin, à l'horizon rougi, à l'horizon lointain, un gros nuage galoper comme un cheval fou, échevelé dans le ciel qui enrage; je venais d'entendre certes le chant du coq qui souffrait du veuvage. J'eus peur. Mon front ruissela de sueur. Je me levai sur mon séant. J'étais dans mon lit et la lune m'enveloppait de sa lueur tendre et pâle et je vis courir un coq blanc battant des ailes et empressé derrière une poule noire aux plumes ébouriffées.

(V)

LA FOLLE CHEVAUCHÉE SIDÉRALE

Ce soir, la lune était mystérieusement bleue, d'un bleu azur qui vous crève le globe des yeux si vous osez la regarder fixement l'espace d'un battement de cils ; j'étais poussé vers un nuage gris cendre, ventru et affolé dans le ciel immensément profond. Je montais un grand cheval que m'offrit mon aïeul un jour d'aïd ; ce jour-là il avait sacrifié deux moutons et trois brebis car mon aïeul était riche, sage et très pieux.

Dans le ciel galopait mon cheval et ses sabots lançaient des étincelles dès qu'ils frôlaient un nuage ou un astre. J'éprouvais une griserie étrange. Ma chevelure flottait dans le ciel vaste et noir et l'encolure de mon cheval ployait sous les rafales du vent du Nord, du Nord ? dis-je ; en vérité, ce soir-là je ne savais si mon cheval galopait vers le Nord ou bien vers le Sud ; nul ne pouvait le savoir du reste car les astres dansaient à qui mieux mieux, car les étoiles sifflaient et soufflaient dans d'étranges flûtes aussi longues que la Voie Lactée.

Mon cheval offert par mon aïeul était fou en vérité. L'Étoile du Berger le fouettait et mon cheval redoublait de galops au milieu d'un crépitement continu et étrange d'un feu follet allumé à coup sûr par le Diable.

Enfourchant mon cheval qui sautait d'astre en astre et d'étoile en étoile, je fus gagné par la peur ; j'avais beau tirer les brides de ma monture, j'avais beau crier : « Arrête-toi, bonne bête, par l'ordre d'Allah, arrête-toi ! »

Rien n'y fit ; c'était comme si je lui eusse donné de l'étrier ; c'était comme si je lui eusse commandé de galoper

encore davantage. J'avais peur, j'avais peur en vérité mais en vérité j'étais grisé...

Mon cheval sillonnait le ciel immensément profond. Quand il s'approcha de la lune, je pus la caresser d'une main certes tremblante et fiévreuse et il faut avouer que je n'éprouvai aucune sensation agréable ; j'avais le sentiment au contraire que ma main caressait une peau de crapaud. Pensez donc ! J'éprouvai réellement une aversion profonde pour cet astre vénéré par les amoureux.

Toujours fouetté par l'Étoile du Berger, mon cheval galopait avec plus de frénésie, plus de fougue et de fureur et la tête me tournait car plus d'une fois, je faillis me briser le crâne contre la cabane de je ne sais quel berger du ciel; mes os tremblaient et je claquais des dents. Une fois ma monture était si proche de l'Astre Rouge que je faillis mourir d'effroi, tant j'avais peur d'être brûlé vif au milieu des flammes de cet Astre.

Ma chevauchée s'éternisait dans le ciel immensément profond et la peur gagna tout mon être et cette Étoile du Berger, qui eût cru qu'elle était si cruelle et si espiègle? Elle voyait pourtant que les galops effrénés de mon cheval me donnaient le vertige ; elle voyait pourtant mes traits étirés par la peur de choir dans le gouffre insondable du ciel immense ; elle voyait pourtant que je tremblais comme feuille morte ; elle savait pourtant mon désir ardent de retourner à ma Patrie et malgré tout cela, elle ricanait et fouettait mon cheval de plus belle et mon cheval galopait toujours, crinière au vent, infatigable au milieu des étincelles renouvelées que faisaient jaillir ses sabots aux contacts des astres ou des étoiles ...

Dans les ténèbres épaisses qui étouffaient le ciel immensément profond, mon cheval fou foula une espèce de tapis velouté et sembla ralentir sa course effrénée; je sus qu'il allait s'arrêter et il s'arrêta en effet au milieu de hauts poils à la fois drus et tendres. Une brise douce et fraîche caressait les poils qui arrivaient au poitrail de mon cheval aux naseaux fumants et les poils drus et tendres étaient bercés par la brise.

En vérité, j'étais heureux que mon cheval posât sabots, mais où était-ce? Mon cœur cessa de frissonner; le ciel n'était plus aussi noir ni aussi inquiétant. Mon cheval s'arrêtait au milieu d'une épaisse touffe de poils tendres et drus qu'une brise douce et fraîche berçait délicatement. Je sus donc que mon cheval échoua sur la Grande-Ourse; il n'y avait pas de soleil, mais une lumière blanche et laiteuse jetait partout des rayons calmes et reposants; le sol était moelleux; l'air était frais et vivifiant; l'eau avait du miel la couleur et l'exquise saveur.

Je me demande encore comment j'ai pu entreprendre cette folle chevauchée à travers le ciel immensément profond, comment j'ai atterri sur la Grande-Ourse et surtout comment j'ai réintégré la planète Terre.

El-Menzah VII, café Latîf, le 22 mai 1996

(VI)

L'HOMME D'OUTRE-TOMBE

Soudain, au milieu de la steppe d'alfa surgit un homme aux yeux exorbités et injectés de sang. On eût dit qu'il fût venu d'outre-tombe. Il portait un burnous tissé des chardons de Saturne; il avait un turban de couronnes d'épines et les mains étaient coriaces et les doigts longs et velus. L'homme était grand, démesurément grand. Debout au milieu de la steppe d'alfa, il fixait l'horizon incertain et brumeux.

Je regardais l'homme étrange, venu d'outre-tombe. Il était figé; on eût dit une statue sculptée il y a plus de mille ans; de ses yeux coulait un flot de sang vif, intarissable; le sang tombait de ses yeux exorbités et coulait et coulait en un flot ininterrompu et le flot devenait torrent et le torrent devenait oued et l'oued devenait fleuve et le fleuve devenait mer et la mer devenait océan.

La steppe d'alfa était peu à peu submergée sous les flots rouges et âcres et au milieu, tout à fait au milieu, surgissait impassible l'homme au turban d'épines et au burnous tissé des chardons de Saturne. Les flots de sang qui s'écoulaient de ses yeux montaient, montaient au-dessus de la steppe d'alfa. Ils atteignirent le nombril de l'homme et l'homme ne

bougeait toujours pas; ils atteignirent ensuite sa poitrine et l'homme ne bougeait toujours pas; ils atteignirent alors ses épaules et l'homme ne bougeait toujours pas; ils atteignirent enfin son cou; l'homme venu d'outre-tombe enfla alors la bouche et me cria d'une voix tonitruante: «Ô homme, pourquoi as-tu cueilli cette fleur de lys ? Ne sais-tu pas que c'est toi qui as fait sourdre tout ce sang qui coule de mes yeux et qui submerge la vaste steppe d'alfa? Pourquoi donc as-tu coupé cette fleur de lys ? et cette rose trémière, qui t'a ordonné de la découper ? et ce brin de romarin, pourquoi l'as-tu tranché ? et ce musc et ce benjoin, pourquoi les as-tu écrasés et brisés ? Dis-moi pourquoi tu as commis ces actes de barbarie ? Sache alors que les sèves de ces fleurs se sont transmues en sang que tu vois couler de mes yeux exorbités. Ô homme frivole, sache que les parfums des encens écrasés et profanés se sont transmues eux aussi en flots de sang âcre et abondant... Oui, ce sang submergera toute la vaste steppe d'alfa qu'il engloutira entièrement et toi aussi tu seras englouti sous les flots tumultueux du sang qui coule de mes yeux exorbités ; puisque je serai bientôt submergé, quant à moi, je vais enfourcher ce nuage bas et effiloché et de mes yeux couleront toujours et interminablement d'âcres flots de sang; oui et le sang s'épandra toujours en mares et en mers et en océans et tu ne pourras nulle part aller car tu dois être noyé sous le sang, toi qui as souillé les sèves des fleurs, toi qui as profané les parfums des encens... Regarde-moi enfourcher

le nuage et monter au-dessus des flots du sang âcre et fumant au-dessus des mers et des océans... Où pourras-tu t'enfuir, homme frivole ? Toute la terre sera submergée de sang, inondée de sang, tout mourra sous le sang, tout mourra par le sang, tout mourra dans le sang ... »

La voix de l'homme d'outre-tombe s'éloignait; elle était cependant distincte et précise; elle s'éloignait toujours et montait en direction du nuage bas et effiloché. Le turban de l'homme se défaisait et son burnous était trempé de liquide rouge visqueux ...

L'homme s'élevait toujours lentement ; lentement il rejoignait son nuage bas et effiloché et je restais seul au milieu de la vaste plaine d'alfa.

Le soleil poudroyait; ses rayons devenaient incandescents; brusquement, j'eus peur, j'étais seul, désespérément seul au milieu de l'immense steppe d'alfa; çà et là, au loin, galopaient quelques chevaux débridés de Bédouins non encore acquis à la vie des villes ; quelques gazelles fuyaient éperdues devant de sinistres cavaliers aux regards ténébreux et méchants.

Le soleil se noyait dans son sang et la lune renaissait.

El-Menzah VII, café Latîf, le 22 mai 1996

(VII)

LA MORT DE LA CHAMELLE

Le soir tomba enfin et les nuages se confondirent peu à peu avec la nuit; c'était une nuit calme d'été. Les grillons chantaient dans le noir qu'éclairaient timidement quelques lucioles qui rampaient non moins timidement sous les feuilles sèches des figuiers lourds.

Au fond du firmament un astre ivre ouvrait son œil unique et le fermait aussitôt comme pour mieux plonger les êtres et les choses dans les ténèbres.

J'étais seul cette nuit-là à contempler l'astre borgne et espiègle. Au-dessus de ma tête pendaient quelques branches d'amandiers en pleurs. Un peu plus loin sept oliviers sauvages dont je devinais la présence se confondaient avec l'obscurité générale lacérée seulement par la lumière intermittente du seul astre éveillé.

J'étais seul cette nuit-là à écouter les chants des grillons et ces chants semblaient jaillir de puits mystérieux, creusés par on ne sait quels titans, on ne sait à quel âge; les chants des grillons étaient à peine audibles et ils étaient si tristes qu'on eût dit que les grillons eussent pleuré un mort très cher à la manière d'hommes au cœur tendre; ces chants me faisaient frissonner et je retenais difficilement mes larmes.

En vérité, je le déclare en vérité, en vérité, tout concourait à répandre en mon cœur la peine et la tristesse; hélas! je venais d'apprendre la mort de la Chamelle.

Je marchais sur le flanc d'un petit djebel à la lisière de notre vaste oliveraie. J'avais le cœur léger et je chantais une chanson que j'avais apprise dans mon enfance; c'était une chanson tendre et pleine d'amour et elle me mettait dans l'âme des rayons d'ambre et de musc.

Je marchais guilleret, la bouche pleine de belles harmonies et le cœur aérien. Je ne voyais pas les rocs jetés sur mon chemin tortu ni ne sentais les piqûres des épines sauvages, plantées par l'haleine du vent d'automne; je marchais guilleret et chantais le cœur léger et insouciant. Je caressais les rameaux tendres des oliviers en fleurs et même les chardons gris et desséchés. Je souriais aux perdrix qui sautillaient sottement sur les sillons et lançais aussi des sourires aux pies noires dont on ne disait que du mal; pour dire vrai, on racontait que c'étaient ces mêmes pies qui brûlaient chaque année les récoltes de blé et d'orge, en raison des jets de fumée invisibles lancés de leurs yeux méchants. On racontait aussi que ces pies noires dévoraient les belles olives charnues et en jetaient les noyaux; on racontait aussi qu'elles comblaient les puits et les sources vives à force d'y jeter de petits cailloux qu'elles allaient chercher dans certaines contrées lointaines, très lointaines...

Je marchais donc le cœur aérien et je caressais tout sur mon passage, même les chardons, même les pies noires dont on disait le plus grand mal ; le ciel devint subitement blanc, or l'heure n'était même pas encore entre chien et loup.

Sur la sente épineuse qui escaladait le djebel, je marchais léger et mon cœur chantait et je caressais même les hérissons et leurs piquants et les chardons gris et desséchés et les pies noires et les perdrix sottes et sautillantes, quand le ciel devint subitement blanc, or l'heure n'était même pas encore entre chien et loup.

Mon cœur s'arrêta de chanter. Je fermai la bouche. J'ouvris grands les yeux. Je retins ma respiration. Je cessai de marcher. Je restai interdit car j'eus peur.

J'étais seul au milieu de la sente qui conduisait au sommet du djebel. L'heure n'était même pas entre chien et loup. J'étais seul et j'avais peur. Le ciel devint subitement blanc et cela me fit subitement peur. Mon cœur frissonnait. Une sueur froide me perla du front. Je tremblais, je tremblais si fort qu'on eût dit que je fusse violemment flagellé par des hommes méchants et invisibles.

J'étais seul sous le ciel qui devint subitement blanc et nul ne pouvait décrire ma peur.

Une voix se fit entendre enfin, une voix claire et elle me dit distinctement : « Ah! çà! homme insouciant, ignores-tu toujours l'histoire de la Chamelle ? » « De quelle Chamelle s'agit-il ? de quelle Chamelle ? » dis-je en tremblant.

La voix continua impassible: « Les gens sans foi ni loi ont abattu la Chamelle après avoir obstrué la Source et empêché la Chamelle de s'y abreuver. Ah! les gens sans foi ni loi ont désobéi au Prophète ... »

J'écoutais toujours tremblant.

El-Menzah VII, café Latif, le 24 mai 1996

(VIII)

FILS DE MARINS ET FILS DE PACHAS

Je marchais avec un de mes amis que je n'ai pas vu pendant vingt-sept ans. Il est vrai que j'avais quitté le village natal quand j'avais sept ans à peine car mon père était marin et nous étions obligés chaque année de changer de domicile.

Grâce aux périples de mon père, j'ai connu des dizaines de villes portuaires et des milliers d'enfants de marins.

J'avais toujours éprouvé une joie indicible en jouant dans les vastes cours d'écoles qu'on eût dit construites à l'intention des fils de marins, puisque les enfants de négociants et les enfants de banquiers et les enfants de janissaires et les enfants de pachas et les enfants de deys et les enfants de beys...fréquentaient d'autres écoles aux murs fraîchement crépis et aux portails en bois d'ébène massif; au milieu des cours se dressait toujours un immense cèdre éternellement vert ou un grand peuplier; les directeurs de ces écoles étaient joufflus et ventrus et avaient presque tous la nuque épaisse et courte. Les maîtres étaient certes moins disgracieux, mais ils étaient orgueilleux et ignares.

Ah, les élèves de ces écoles ! Je ne voudrais pas parler de ces élèves car je hais la médisance ; c'est un péché et j'évite autant que possible de médire d'autrui, mais puisque je fais le serment de ne citer personne et de n'écarter la dignité d'aucun, eh bien ! je dirai seulement quelques mots de ces élèves de familles : on raconte dans notre école

qu'ils savent à peine écrire leur prénom et qu'ils sont si médiocres en calcul qu'ils ignorent jusqu'aux simples opérations d'addition et de soustraction.

Nos maîtres trouvaient que ces élèves avaient des comportements normaux: «Pourquoi se fatigueraient-ils ? nous disaient-ils; ils savent que chacun occupera plus tard qui la fonction de son père, qui la fonction de son oncle, qui la fonction de son frère aîné, etc. »

Nos braves maîtres d'ajouter: « Chers petits, savez-vous qu'un instituteur de ces écoles perçoit les émoluments de dix d'entre nous ? Leur opulence les pousse naturellement à se comporter comme leurs élèves; d'ailleurs, ces instituteurs sont à peine lettrés ; c'est le sultan lui-même qui les nomme et les promeut; il les promeut selon un seul critère: la fidélité à sa personne et à celle du trône et du sceptre de ses ancêtres... Chers petits, vous comprenez que ni les élèves ni les maîtres ne soient motivés pour se cultiver, ainsi baignent-ils tous dans une ignorance quasi totale ... »

Quand il m'arrivait de penser à ceux qui fréquentaient ces écoles, du temps où j'étais enfant, je revoyais toujours de longues files de carrosses qui attendaient la sortie des élèves et ces carrosses étaient plus beaux les uns que les autres; ils étaient conduits par des cochers habillés comme des émirs: tuniques de mousseline, cafetans de lin finement tissés, importés de pays lointains dont je n'ai jamais pu retenir le nom, babouches en maroquinerie pourpre et ajourée l'été, noire, épaisse et lustrée l'hiver...

Je comprenais alors les propos de nos maîtres qui se sentaient lésés et qui nous communiquaient toujours leurs sentiments.

Il faut dire que chacun recevait dix piastres à la fin de chaque mois alors que dans les écoles de familles un instituteur en recevait cent; pensez donc !...

Malgré cette ségrégation criante, malgré cette injustice flagrante, nos maîtres nous inculquaient rageusement toutes les connaissances qui fleurissaient leur cerveau.

Quand il m'arrivait de penser à mes petits camarades de classe, tous fils de marins, je les vois encore tout pétillant d'amour pour la culture, de transport pour les sciences et je comprenais que le plus médiocre de mes petits camarades de classe pût aisément rivaliser avec l'instituteur le plus cultivé de ces écoles de familles.

Ce constat ne put cependant dissiper la coriace amertume qui logeait dans mon cœur : les fils de familles occupent aujourd'hui les plus hautes fonctions et ils baignent dans l'inculture et nous autres, fils de marins, nous voguons sur les océans et les mers, jusqu'à la fin de nos jours.

Il m'est arrivé, quant à moi, de tenir de longs monologues à certains dauphins qui s'approchaient de notre bateau et on me prenait pour un fou. J'adressais en effet à ces mammifères marins, amis de l'homme, tantôt de longues tirades en allemand:

« Ach! meine Freunde, was mach Ihr hier zwischen dunklen Wässern dieses weiten Ozeans ? .. »

À d'autres reprises, je parlais aux dauphins comme s'ils ne comprenaient que l'arabe: « Yâ A-izzât mâdhâ taf 'alûna hunâ ? Hal tarqusûna wa tal 'abûna wasata hâda al-Bahri-l-Muhît ?.. »

Notre commandant de bord disait alors aux autres marins, tous pris de pitié à mon égard : « Laissez-le surtout seul avec ses amis, les dauphins ; que voulez-vous ? Le malheureux souffre encore d'une crise aiguë, laissez-le tranquille jusqu'à ce que sa crise se résorbe et qu'il reprenne ses esprits ; éloignez-vous de lui ; faites semblant de ne vous apercevoir de rien. Ah ! le malheureux ! le malheureux ! ... »

En vérité, en vérité, je comprenais ce que disait notre commandant de bord ; en vérité, en vérité, leur pitié renforçait les liens d'amour qui m'unissaient à eux tous et je jouais leurs jeux. Une fois donc « mes esprits revenus », je leur témoignais encore plus de sympathie, encore plus de tendresse, encore plus d'amour et nos liens d'amitié se resserraient chaque jour davantage.

Je marchais avec un de mes amis que je n'ai pas vu pendant vingt-sept ans. J'avais quitté le village natal quand j'avais sept ans à peine.

Mon brave ami me fit un tableau vif et fidèle de la petite histoire de mon village.

Amor ? mais il s'appelle maintenant Hadj Amor et prends garde de ne pas l'appeler Hadj ; tu n'aurais aucune

excuse ; il a dépensé plus de trois mille dinars pour gagner ce titre ; tu deviendras son ennemi mortel si tu ometts de l'appeler Hadj.

Quant à Ali, il est devenu l'homme le plus riche et le plus influent du village. Tout le monde l'appelle Sidi Ali ; non, je ne te dirai pas comment il s'est enrichi; sache toutefois qu'il a plongé plus d'une bonne et belle épouse dans le veuvage et plus d'un gosse dans l'orphelinat...Oh ! les gens chuchotent que c'est un monstre habité par Iblîs lui-même. Si tu le rencontres, l'appelleras-tu Sidi Ali ? Si tu le rencontres, l'appelleras-tu Sidi Ali ?...

Je marchais à côté de mon ami et je pensais à l'enfance de celui qui était devenu l'homme le plus riche et le plus influent du village. Mes yeux entrevoyaient une vague silhouette d'enfant rachitique et orphelin, d'enfant nu-pieds et haillonneur. J'entrevois un gosse si sale, si crasseux, si dégoûtant que la morve lui coulait jusque sur les lèvres et il finissait toujours par l'avalier comme s'il se fût agi d'une friandise rare et précieuse et tous les enfants de son âge se moquaient de lui. Ils le plantaient au milieu d'eux et lui lançaient les insultes les plus méchantes. Le plus déluré composa même une diatribe rimée que tout le village finit par apprendre en moins d'une semaine :

« Ali le Haillonneur,
Regardez bien sa bouche ;
Mais il est boutonneur ;
Qu'elle est sale sa couche !

Ali! Ali! Ali !
Quel esprit t'a sali ?

Il a perdu son père ;
Pourtant il est heureux.
Voyez donc la vipère !
Pourtant il est peureux.

Ali ! Ali! Ali !
Quel esprit t'a sali ? »

El-Menzah VII, café Lobna, le 26 mai 1996

(IX)

**LE BERGER À L'ÂME VOLÉE
ET LE MAÎTRE ASSASSIN**

Il a lâché ses chiens au milieu de la plaine et dit à son berger : «Va dire à cet homme, à cet homme qui s'appuie sur une canne noueuse de venir par ici car j'ai à lui parler.»

J'étais seul dans la plaine et je marchais appuyé en effet sur une canne en bois d'olivier et ma canne était si noueuse qu'on l'eût prise pour une canne de sorcier.

Pour dire la vérité, j'entendis l'homme aux chiens parler à son berger. Il avait beau baisser la voix, je l'entendis distinctement comme s'il n'eût été qu'à trois pas de moi. Je fis semblant de n'avoir rien entendu et continuai ma marche solitaire dans la vaste plaine. C'était une plaine immense, couverte d'herbes drues et épineuses; çà et là se dressaient quelques arbres rabougris aux troncs rugueux et lourds.

J'étais seul dans la plaine et je marchais depuis deux heures et mon cœur était oppressé par je ne sais quelle présence ; partout autour de moi, sous les pieds et aussi sur la tête, je sentais des ombres étranges qui dansaient des danses que l'on ne danse plus qu'à la saison des morts.

En vérité, je le déclare, en vérité, je ne voyais rien mais mon cœur était lourd et ma gorge serrée.

Les chiens lâchés aboyaient dans la plaine immense et couraient à se rompre l'échine.

Quant à lui, leur maître avait grimpé sur un caroubier touffu et se tenait couché sur la branche la plus élevée ; on eût dit qu'il eût eu une peur bleue et qu'il eût senti un danger que nul n'aurait pu imaginer ; autrement pourquoi avoir lâché tous ses chiens dans la plaine immense ? Pourquoi avoir demandé à son berger de m'appeler ?

Le berger marchait dans ma direction à pas lents, très lents comme s'il eût été perclus, comme s'il eût transporté une tonne de sel sur les épaules.

J'essayais de m'éloigner du berger et de prendre le pas sur lui ; en vérité, je ne voulais pas parler à son maître qui ne m'inspirait aucune confiance. Il était certes étendu sur une branche de caroubier ; il avait peur sans doute de je ne sais quoi : mais sa position ressemblait trop à celle d'un serpent, sa position ressemblait trop à celle d'une vipère pour que je veuille aller lui parler.

Le berger pressait donc le pas derrière moi et moi, je pressais le pas devant lui ; le berger pressait donc le pas derrière moi et moi, je pressais le pas devant lui si bien que nous nous mîmes à courir sans nous en rendre vraiment compte.

Les chiens lâchés dans la plaine immense hurlaient à qui mieux mieux et couraient à se rompre l'échine sur les herbes drues et épineuses.

Je courais presque cheveux au vent, précédant de quelques pas le berger bédouin qui courait lui aussi à petits pas ; de temps en temps je l'entendais lancer un juron et tempêter grossièrement comme s'il fût piqué par un scorpion à cornes ; peut-être était-il simplement écorché par les épines folles et méchantes qui envahissaient la plaine immense.

En vérité, en vérité, je le déclare solennellement, mes jambes saignaient et mon pantalon était lacéré. Je fuyais franchement le berger bédouin qui me courait carrément après. Or, comme j'étais plus agile que lui, il sut qu'il ne pourrait me rattraper et que notre course pourrait durer toute la nuit et même jusqu'à l'aube et même jusqu'au zénith et même jusqu'au couchant. Il s'arrêta alors brusquement et me lança d'une voix pitoyable: «Ô ! homme solitaire qui cours comme gazelle, arrête-toi, par Allah ! Arrête-toi, par Allah ! Je voudrais simplement te demander d'aller auprès de mon maître ; tu le trouverais là-bas perché sur la branche de ce grand caroubier ; ces chiens sont à lui et il veut simplement te parler... »

La voix du berger bédouin ondoyait dans le vent qui rudoyait les herbes drues et les épines, les arbustes et mes cheveux ; puis la voix se perdait au loin... J'eus pitié du berger; je m'arrêtai et rebroussai chemin. Je faillis le heurter de front, tant il était proche de moi.

Ensemble nous rebroussâmes chemin. Nous nous taisions. Soudain il me dit: «Tu as raison d'avoir peur et de vouloir t'enfuir. » Je ne dis mot. Il poursuivit: « Sais-tu que mon maître assassine chaque soir un homme, une

femme ou un enfant ? et c'est moi qu'il envoie chercher ses victimes. Ô Seigneur, pardonne-moi ; cet homme a volé mon âme ; en vérité, en vérité, c'est ma femme qui la lui a vendue moyennant mille piastres et un tonneau de vinaigre ; hélas ! depuis dix-sept jours je suis à son service et chaque soir mon maître ôte l'âme d'un homme et grimpe toujours dans ce même caroubier et lâche toujours ses chiens dans cette plaine. Ô dis, ne sens-tu pas flotter une odeur de mort au-dessus des herbes et des épines ? Au-dessus des arbres disséminés et partout dans l'air ? Quant à moi, j'entends chaque soir les pleurs des âmes assassinées et je vois courir leurs ombres effarées dans la vaste plaine et cette plaine lui appartient ; c'est pour cela qu'il y vient chaque soir, qu'il y lâche ses chiens et qu'il assassine ses victimes ... Oh ! je suis son esclave et mon âme lui appartient... »

Je marchais seul dans la plaine ; devant moi j'appait un chiot derrière un vieux laboureur qui rentrait des champs. Nous étions en automne et le sol était légèrement trempé. Un soleil s'apprêtait à allonger son cou musculeux pour le sacrifice du soir car l'Ogre a juré de se repaître chaque soir d'un soleil tendre et frais et c'est le grand génie des nuits qui procède à ce sacrifice millénaire.

Comme la plaine devenait toute rouge du sang épais du soleil occis, je rentrais chez moi fatigué de ma promenade crépusculaire.

El-Menzah VII, café Latîf, le 30 mai 1996

(X)

LE CAUCHEMAR

Le portail de la cité était monumental. Le soleil était brûlant et mince l'ombre des remparts, si mince que seul un chat de gouttière pouvait y marcher et avec quelle précaution ! La ville était presque déserte car c'était l'heure de la sieste et tous les gens étaient chez eux à l'ombre chaude de leurs patios aux murs aveugles.

De temps en temps un moineau vraisemblablement piqué par la canicule lançait un chant qui vous donnerait un frisson étrange et votre gorge se nouerait. Plus d'une fois je pensai que les moineaux pleuraient, geignaient et se plaignaient et qu'ils étaient loin de chanter.

Les rues de la cité étaient donc désertes et l'ombre des murs s'allongeait si imperceptiblement qu'on jurerait qu'elle était immobile.

J'avais seul dans les rues embrasées, étroites et tortueuses ; les pavés en étaient inégaux et plus d'une fois, je faillis tomber et me casser le cou.

Mon haleine fut soudain coupée et je m'arrêtai comme foudroyé au milieu de la rue.

Une large voûte de vingt mètres environ enjambait la ruelle devant moi et formait une espèce de pont qui reliait

les deux côtés de la venelle. Sous la voûte s'épandait naturellement une ombre mais une ombre étrange car elle était à la fois fraîche et épaisse. Sous la voûte se tenaient sept chats par les pattes de devant et exécutaient une danse non moins mystérieuse ; le plus étrange est que les chats eussent l'air de se parler et de se comprendre ; ils chantaient ; ils ne miaulaient pas car certains hochaient la tête alors que d'autres pleuraient. Au milieu de la ronde des chats se dressait un chien à trois têtes ; ses yeux lançaient des étincelles nourries qui mouraient sur les murs en y laissant des traces de fumée bleue et verte ; cela aiguïsa encore mon étonnement et la peur me paralysa littéralement ; mes jambes refusèrent de se mouvoir ; je ne pus ni avancer ni reculer et je ne sus à quel saint me vouer.

Les chats continuaient leur danse avec encore plus de frénésie. Au début je n'avais rien remarqué de bizarre chez ces bêtes mais une fois le premier frisson de peur passé, je remarquai que leurs moustaches étaient en vérité faites de rayons de flammes vives et ô Seigneur ! ces moustaches vibraient et envoyaient des bruits métalliques qu'on eût dit sortis d'une forge souterraine tenue par des êtres nés dans les entrailles de la terre.

La danse devenait plus trépidante ; les chats devenaient plus méchants car de leurs yeux jaillissaient aussi de longs jets de fumée âcre et étouffante qui obscurcissait la ruelle et enveloppait les échoppes fermées et les toits des maisons à patios.

Le chien tricéphale lui aussi devenait plus inquiétant : en se tenant sur les pattes, il laissa voir en réalité qu'il en

avait douze et de ses trois gueules coulait une bave de feu qui sonnait comme du bronze jeté violemment sur du marbre de Babylone ; le monstre dansait plus légèrement que les chats. Il était évident qu'il était leur chef de chants et leur chef de danses.

Ses yeux au nombre de neuf lançaient des rayons de feu et des craquelures profondes et inquiétantes se dessinaient sur les murs de la ruelle et les parois de la voûte.

La lave de feu coulait sur les pavés inégaux et s'approchait lentement de moi. Le chien tricéphale me regardait fixement de ses yeux terribles et moqueurs et les chats dansaient toujours comme si tout leur eût appartenu, comme si la cité n'eût pas existé, comme si je ne les eusse pas vus et cela fit parcourir plusieurs vagues de frissons dans mon dos ruisselant de sueur glaciale, malgré la chaleur caniculaire qui régnait cet après-midi-là.

Comme la lave de feu était à trois ou quatre empan de moi et que j'allais en être inéluctablement brûlé, un coq blanc, immense, sorti d'un haut nuage encore plus blanc, vola tout près de moi, me serra délicatement entre ses ergots et reprit son envol ; j'étais à la fois ivre de peur et de joie ; je laissai, en effet, la lave brûlante du monstre sous moi ; elle coulait toujours sur les pavés de la ruelle qu'elle pulvérisait à mesure de son avancée... Mais où m'emportait ce coq blanc géant ? D'où venait-il ? Que me voulait-il ?

Ses ergots me faisaient légèrement mal aux aisselles ; cela était normal, me disais-je, attendu mon poids mais

que me voulait cet immense coq blanc ? Toutefois une chose était sûre: il m'avait sauvé d'une mort certainement abominable car il faut dire que la lave du monstre tricéphale s'était lentement transformée en lave rampante de volcan coléreux et tyrannique et elle m'eût effroyablement englouti, n'eût été l'apparition in extremis du coq blanc et salvateur...

Mes pensées vagabondaient ainsi en même temps que vadrouillait le coq dans le ciel vaste et brûlant...

Une fiente légère, agréablement tiède, tomba sur mon front ; je me réveillai en sursauts ; j'étais étendu sous un de nos vieux caroubier ombreux ; un chardonneret était perché exactement au-dessus de ma tête; lui aussi fut pris probablement par un léger somme en cet après-midi d'été et laissa choir sa fiente sur mon front.

Je me tins un moment accoudé sur une touffe d'herbes et bâillai ; l'air était encore chaud et un nuage blanc, légèrement effiloché, glissait lentement sur le ciel de plomb; je décidai de reprendre ma sieste.

El-Menzah VII, café Latîf, le 31 mai 1996

(XI)

LE CHEVRIER

Le chevrier courut derrière trois bouquetins qui broutaient l'acanthé de la roche sacrée. Ah ! ce chevrier, si on connaissait son histoire !

Un jour d'hiver, alors que le ciel était en furie et qu'il lâchait ses vents hurleurs contre les hommes et les bêtes, ses tonnerres grondants et ses pluies diluviennes, un jour triste d'hiver, comme il en est peu chez nous, arriva un jeune homme déguenillé. Il était mouillé jusqu'aux os et il claquait piteusement des dents.

Il frappa à la porte du boulanger ; le boulanger eut peur et n'ouvrit pas sa porte. Il frappa à la porte du boucher ; le boucher eut peur et n'ouvrit pas sa porte. Il frappa à la porte du laboureur ; le laboureur eut peur et n'ouvrit pas sa porte ...

Les éléments étaient déchaînés et on eût dit que l'heure de la résurrection fût sur le point de sonner ... Oui, ce jour-là tout le monde avait peur, sauf une vieille femme qui vivait seule. Elle était septuagénaire et avait perdu son mari voilà bien dix ans. Comme elle n'avait jamais eu de fils et qu'elle avait vécu orpheline depuis l'âge de onze ans, elle ne recevait la visite de personne ; aussi s'était-elle habituée à la solitude. L'obscurité ne lui faisait pas peur ni le veuvage ou la vieillesse. En réalité, rien ne lui faisait

peur ; c'est pourquoi quand le jeune homme frappa à sa porte, elle peina pour aller lui ouvrir car ses jambes devenaient chaque jour plus lourdes et ses os plus rigides.

La pluie tombait avec rage et le vent hurlait plus violemment qu'une meute de chiens kabyles enragés. Les éclairs déchiraient littéralement l'obscurité précoce du jour et les figuiers ployaient et gémissaient.

La porte s'ouvrit ; le jeune homme s'engouffra dans le vestibule sans autre forme de courtoisie. La vieille n'en parut nullement formalisée; à ses yeux le jeune étranger avait agi le plus naturellement du monde ; à quoi lui auraient servi les oiseux salamalecs d'usage ?

--D'où viens-tu, jeune homme ? Te voilà mouillé jusqu'à la moelle des os !

--J'ai marché sept jours et j'ai marché sept nuits ; j'ai traversé bien des steppes et des déserts ; j'ai traversé des montagnes aussi hautes que les nuages et des plaines aussi basses que la mer. En vérité, j'ai laissé tous les miens derrière moi, dans la Contrée de l'Ogre.

-- Mais tu le trouveras peut-être ici cet Ogre, mon enfant !

-- Grand-mère vénérée, l'Ogre de ma Contrée n'a pas son pareil. Ah ! si tu savais que sa maison est entièrement bâtie avec des crânes d'hommes, que le sol en est entièrement couvert de peaux humaines ; a-t-on jamais vu quelqu'un arroser ses fleurs du sang de jeunes vierges ? Notre Ogre, grand-mère vénérée, n'a pas son pareil...

--J'ai justement besoin de deux bras robustes comme les tiens; tu peux donc rester ici aussi longtemps que tu le voudras ; tu seras toujours considéré comme mon fils.

-- Grand-mère vénérée, est-ce que l'Ogre ne viendra pas me chercher ?

--Je sais que l'odeur de boucs lui est insupportable et qu'il évite les chevriers comme on évite la peste jaune.

--À quoi puis-je t'être utile, grand-mère vénérée ?

--À peu de choses ! mais tu iras demain au souk hebdomadaire et tu achèteras trois boucs ou bouquetins, peu importe ! et tu les garderas jusqu'à ce que tu sentes vraiment le bouc; l'Ogre t'évitera alors pour toujours.

Voilà pourquoi et comment le jeune homme qui a peur de l'Ogre devint chevrier et voilà pourquoi on le voyait chaque jour plonger les mains dans les poils de ses boucs ; voilà pourquoi on le voyait boire dans leur abreuvoir et coucher même sur la même paille ...

El-Menzah VII, café Latîf, le 31 mai 1996

(XII)

LA DÉTRESSE DES PETITES ÉTOILES

J'étais seul sur la branche d'un olivier sauvage ; le soleil s'était couché depuis le premier hululement de la chouette et la nuit put étendre largement ses ailes immenses sur l'oliveraie. Dans le ciel vacillaient quelques étoiles et on eût dit que certaines d'entre elles eussent réellement risqué de choir sur nos têtes.

J'étais seul sur la branche d'un olivier sauvage ; à califourchon assis sur la branche de l'olivier, je scrutais le ventre clignotant du firmament. Soudain, j'entendis une voix susurrante ; elle provenait du firmament à coup sûr car j'ai remarqué que la plus petite étoile avait fermé les yeux étant gagnée par le sommeil; ainsi pouvait-elle mieux donner le change à ses congénères plus grosses, plus lumineuses et plus puissantes.

Je prêtai l'oreille ; je perçus un léger chuchotement, un chuchotement timide ; c'était mon étoile qui parlait ; j'étais sûr que c'était bien elle car toutes les autres scintillaient pompeusement, or mon étoile minuscule s'était faite encore plus petite ; sa lumière disparut complètement et elle était devenue absolument invisible ; sa voix me parvenait pourtant légère, discrète et murmurante. Oui, me disait-elle, d'une voix tremblante, à peine audible ; c'est bien moi qui te parle ; j'ai fermé les yeux afin que toutes les étoiles pensent que je suis prise par le sommeil et en

fermant les yeux, je pourrai me confier à toi et te conter toutes les peines que j'endure. Hélas ! chez nous règne un chaos que tu ne peux imaginer. Tiens ! cette étoile qui se trouve juste à ma gauche, observe-la bien ! Ne trouves-tu pas qu'elle est obèse ? Eh bien ! toutes les petites étoiles lui doivent tribut ; moi, par exemple, chaque soir, je dois lui dévoiler ma cuisse afin qu'elle en suce le sang.

Vois-tu cette étoile au-dessus de moi ? À elle je dois dénuder mes mamelles et elle pourra ainsi me téter à satiété chaque soir... Ah ! si je refusais, sais-tu ce qu'il m'advierait ? Ce gros chien que vous appelez Canicule me mettrait en lambeaux jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ses canines, Dieu ! comme elles sont acérées ; la Grande-Ourse, son amie d'une semaine, l'aide souvent dans ses besognes macabres, mais c'est toujours le Lion qui le devance et nous savons, nous les petites étoiles, que le Dragon, le Serpent et le Scorpion prendront part aux festins ; c'est pour cela que nous tremblons toutes ici au firmament. J'ai décidé de m'ouvrir à toi parce que j'ai espoir que tu pourras nous aider. On chuchote ici qu'il suffit que tu brûles sept grains d'encens achetés dans les parages du Tombeau pour que les yeux de la Grande-Ourse soient crevés ; on raconte aussi qu'il suffit que tu brûles neuf brins de thym dans l'Enceinte de la Mosquée pour que les canines de la Canicule tombent comme feuilles mortes et que ses pattes crochues soient paralysées à jamais et sais-tu ce que l'on murmure doucement de bouches à oreilles chez les petites étoiles ? On affirme qu'il suffit que tu cueilles onze feuilles de romarin sur le Mont pour que le Dragon perde tout son venin et devienne aussi inoffensif que la Vierge; que tu offres treize grains

de benjoin à l'Orphelin ou au Captif ou au Miséreux pour que le Lion, le Serpent et le Scorpion disparaissent du firmament et ne nous terrorisent plus jamais ... Oh ! ma sœur aînée m'a dit ton nom et m'a assurée que tu ferais cela pour nous. Ah! nous vivons dans la peur ; nous sommes exsangues ; nous perdons chaque soir un peu plus de notre sang et notre lait ; or les vastes prairies du firmament sont la chasse gardée de l'Étoile du Berger et nous n'y pouvons guère brouter la moindre herbe ni la moindre fleur... Tout y est pour cette Étoile de malheur. Oh! comme elle a les yeux plus gros que le ventre! Elle a beau pâturer dans ses vastes prairies, il reste toujours des herbes grasses et tendres; hélas ! jamais pour nous autres, petites étoiles mais pour les grandes et les grosses et en plus elles prélèvent notre sang et boivent le peu de lait que contiennent nos mamelles maigres et desséchées ...

Est-ce que tu nous viendras en aide ? Dis : est-ce que tu viendras en aide à de petites étoiles en détresse et toujours malheureuses? Réponds-moi, de grâce ! Ma sœur aînée croit que tu es le seul homme capable de voler à notre secours. Par Dieu, nous sommes les créatures les plus malheureuses du firmament et les hommes ne se rendent compte de rien ; ils ne pensent qu'à leurs soucis terrestres. Eh bien ! chez nous, loin de vous, nous nous débattons dans une misère peut-être plus insupportable que la vôtre ; qui pense à nous, aux petites étoiles qui scintillent timidement et peureusement chaque soir pour éclairer faiblement, il est vrai, les nuits sombres des hommes ?... Dis : est-ce que tu nous viendras en aide ? Par Allah, nous implorons ton secours ...

J'étais seul sur la branche d'un olivier sauvage ; le soleil s'était couché depuis le premier hululement de la chouette et la nuit put étendre largement ses ailes immenses sur l'oliveraie de mes ancêtres.

El-Menzah VII, café Latîf, le 4 juin 1996

LES FILLES DE L'ERG

(1)

LA PEUR ENVAHISSANTE

Or j'arrivai au sommet de la colline qui surplombe notre oliveraie ; j'avais marché toute la journée sous un soleil monté sur ses ergots. La grande oliveraie n'était animée que par des grillons et des cigales ; à l'ombre chaude des amandiers décharnés défilaient des processions de fourmis dans un ordre impeccable ; j'en étais stupéfait ; la meilleure armée de terre du monde eût certainement fait grise mine devant ces fourmis-là. Quel ordre ! Quelle discipline !....

J'arrivai donc au sommet de la colline qui surplombe notre oliveraie quand j'entendis quelqu'un éclater de rire, d'un rire méchant et caverneux, d'un rire jailli de je ne sais quel volcan car ce rire était terrible et effrayant, puisqu'il me donna un frisson à répétitions et de mes cheveux fit des piquants de hérissons de cavernes.

Je me retournai instantanément vers ce que je croyais être la source du bruit ; cependant il n'y avait personne derrière moi, mais le rire éclata de nouveau, encore plus méchant, encore plus terrible qu'auparavant ; cette fois, la voix fusait à ma gauche ; je regardai donc à gauche ; à ma gauche, pas âme qui vive. Je m'étonnai encore, mais je pensai que j'étais victime d'hallucinations engendrées par la forte chaleur de la journée et je continuai naturellement

ma marche ; je marchais lentement attendu que j'étais fatigué. Or pour la troisième fois le rire, le même rire éclata encore plus terrible, encore plus méchant, plus cynique ; c'était à ma droite cette fois-ci, mais à ma droite pas âme qui vive ; je commençai alors à m'inquiéter pour de bon car où que je me retourne j'entendais le même rire méchant, terrible et cynique et le rire s'amplifiait et le rire gagnait en force ; toute l'oliveraie ricanait ; partout on ricanait ; sous les oliviers aux feuilles enroulées à cause de la sécheresse ; sous les figuiers rampants à l'ombre picotante ; sous les amandiers effeuillés et secs ; dans les cactiers efflanqués ; dans les aloès noircis et même dans les agaves et leurs écailles mourantes ...

Je pris peur ; mes os tremblaient à se rompre et je voulais prendre la clef des champs, mais j'avais les jambes si lourdes que je pouvais difficilement les soulever. J'avais peur et me rendais compte de mon impuissance.

De tous les côtés fusaient des rires analogues. J'avais peur ; mon cerveau bouillonnait ; mon sang s'échauffait. J'avais peur. Une sueur étrange (était-elle tiède ? était-elle froide ? Je ne le sus jamais) ruisselait le long de mon dos. J'avais peur. Mes doigts étaient figés et mes lèvres tremblaient. J'avais peur. Mes dents claquaient comme si c'eût été la période des nuits blanches ou celle des nuits noires ou celle de la traite de la chèvre miraculée. J'avais peur. Ma langue s'était asséchée ; elle était blanche et s'était couverte comme d'un dépôt de sel marin ; oui, ma bouche avait gelé. J'avais peur.

Or j'arrivai au sommet de la colline qui surplombe notre oliveraie ; j'avais marché toute la journée ...

El-Menzah VII, café Latif, le 4 juin 1996

(II)

L'HOMME ÉTRANGE

Que faisais-tu? lui disais-je à la fois étonné et révolté. C'était un homme vigoureux ; ses moustaches étaient flaves et si longues qu'elles lui arrivaient jusqu'au menton et qu'elles l'embrassaient comme pour l'occulter. Ses yeux lançaient des regards rougeoyants et obliques et inspiraient une crainte obscure à quiconque l'observait par inadvertance. Ses cheveux étaient crépus et si épais qu'ils ne laissaient pas filtrer l'eau de pluie, dût-elle tomber à torrents. Sa nuque était courte et musculeuse et vous dénotait une puissance de taureau. Sa poitrine était large et bombée et l'on sentait immédiatement en le regardant que l'homme sortait de l'ordinaire. De lui se dégageait une odeur puante qui vous saisissait à la gorge et vous coupait le souffle ; instinctivement, on se pinçait alors le nez aussitôt qu'on l'apercevait.

Tous les gens le connaissaient à quatre-vingt-dix-neuf kilomètres à la ronde. Il portait toujours la même Jebba bariolée de rouge et de noir, le même turban élimé et toujours mal arrangé, les mêmes babouches éculées à cause de ses longues marches, de ses marches ininterrompues car il passait toute sa vie à vadrouiller par champs et par djebels, par oliveraies et par oueds, hiver comme été.

On le connaissait et on le haïssait, non qu'il fît du mal à qui que ce fût, mais tout simplement parce qu'il affichait des comportements étranges, saugrenus et toujours révoltants.

Une fois, on l'avait surpris avec à la bouche un lièvre gigotant, écorché vif et sanguinolent et l'homme le dévorait aussi naturellement que si vous eussiez grugé une amande grillée ou bu un thé vert à la menthe.

Une autre fois, un fellah de la contrée l'avait vu assis en tailleur sur les feuilles sèches d'un figuier et que faisait-il s'il vous plaît ? Le savez-vous ? Eh bien, il était penché haletant sur un agneau éventré et en humait les entrailles encore chaudes et frissonnantes. Le fellah jurait solennellement qu'il ne l'avait jamais vu dévorer la viande de la bête éventrée dont il humait seulement la fressure encore vive et le sang fumant. Cependant il ne garantissait pas que l'homme ne se repût de viande crue par la suite car le fellah accéléra le pas en le voyant et ne voulut pas s'attarder outre mesure.

Le moueddeb affirmait à ses petits élèves du kouttab qu'en passant par la sente du cimetière, une nuit d'été, alors que tout le bourg dormait profondément dans les patios aux murs aveugles, il avait vu danser l'homme à la Jebba bariolée et au turban élimé, il l'avait vu danser une danse étrange au clair de la lune qui semblait triste et endeuillée. Il tenait, racontait le moueddeb, un lévrier géant par les pattes antérieures et le faisait tourner sur lui-même au milieu des tombes et des herbes folles qui les cachaient partiellement. L'ombre de l'homme et de la bête était démesurément projetée sur le sol raboteux du

cimetière et on eût dit deux fantômes errants. « Tout autre que moi, affirmait le maître du kouttab, eût été terrorisé de voir ces deux êtres danser parmi les âmes des morts au royaume des trépassés, mais Dieu merci ! je m'étais mis à réciter le Verset de l'Escabeau et l'effroi se dissipa comme par enchantement. Je ne m'étais pas arrêté toutefois car les deux ombres dansantes, car les deux ombres nocturnes étaient inquiétantes, oui tout autre que moi se fût évanoui... »

Les histoires qui se racontaient au sujet de notre homme étaient plus invraisemblables les unes que les autres...

Que faisais-tu ? lui disais-je à la fois étonné et révolté. L'homme avait les doigts rouges ; du sang en dégoulinait abondamment et cela m'effraya. De l'orbe de ses yeux coulait un mince filet de sang noir ; ce sang tachait sa Jebba bariolée, la trempait et tombait sur les mottes tendres d'argile d'une petite olivette car l'homme était debout sous un gros olivier touffu et plusieurs fois centenaire ; ses bras tremblaient fébrilement ; l'homme s'agitait et je pensai alors qu'il venait sans doute de s'adonner à une de ses nombreuses pratiques étranges et saugrenues.

Que faisais-tu ? lui disais-je à la fois étonné et révolté. Il ne broncha pas, me regarda fixement comme si je ne m'eusse pas adressé à lui, comme si je n'eusse pas existé, puis il s'en alla lentement, lentement en titubant...

El-Menzah VII, café Latif, le 5 juin 1996

(III)

LE PROFANATEUR

Avance, avance encore ! il ne reste plus qu'une marche, rien qu'une marche...

J'avançais à tâtons risquant de me rompre le cou à chaque pas. Nous descendions l'escalier d'une cave si obscure que nous voyions difficilement les bouts de nos bras tendus. Mon compagnon répétait sans discontinuer : « Avance, avance encore ! il ne reste plus qu'une marche, rien qu'une marche. »

Harcelé par mon compagnon, j'avançais donc dans un noir à couper au couteau. Je l'avais rencontré tout à fait fortuitement à l'angle d'une rue de la Médina. Face contre le mur d'une vieille maison maure il pissait en lançant des regards furtifs à droite et à gauche craignant qu'un passant ne le grondât. Arrivé à son niveau, je ralentis le pas et mis franchement les mains sur les hanches, dans une attitude de dégoût et de réprobation. Il me vit et pâlit aussitôt ; il baissa immédiatement sa Jebba blanche et bafouilla des mots d'excuse me prenant assurément pour le propriétaire de la demeure. J'étais à peine à deux mètres de lui ; la ruelle très étroite. Je le regardai toujours fixement, imperturbablement comme pétrifié car je n'aime pas que l'on pisse sur les murs de la Médina, car la Médina est

pour moi une enceinte sacrée. Pour moi cet homme commettait un acte sacrilège manifeste qu'il devait absolument réparer.

Penaud, il se retourna vers moi avec des gestes de chien battu. Sur son front bas et plissé je lus la honte ; sur les poils frissonnants de ses bras très velus je lus la honte ; dans ses yeux noirs et caves je lus la honte ; dans son regard brisé et presque éteint je lus la honte... si bien que j'allais finir par éprouver moi-même de la honte en raison de ma dureté à son égard. J'étais sur le point de défaillir et je m'apprêtais à lui dire : «Ce n'est rien ; ne recommence plus et va-t'en ! » Que voulez-vous ? Il m'arrive de faiblir et de faillir à mon devoir, mais je m'étais ressaisi et je lui dis d'une voix sèche et cassante: « Hein ! si je souillais ta couche, que ferais-tu ? Mais pourquoi as-tu délaissé l'urinoir de la ville ? »

« Par Dieu, me dit-il, pardonne-moi, pardonne-moi ; je ne recommencerai plus jamais ; par Dieu, baisse la voix, les passants risquent de t'entendre. »

Il me fit pitié. Il était au bord des larmes et m'implorait comme un enfant de cinq ans. Je finis par lui dire d'une voix moins rude : « Où peut-on trouver de l'eau pure ? Tu dois laver le mur et enlever cette souillure. »

« Oui, bien sûr, Sidi ! vois-tu cette grande maison à deux niveaux ? Elle est bâtie sur une cave et dans la cave sourd une source d'eau pure ; je vais y chercher un seau d'eau et laver ce mur que j'ai souillé. »

--Je vais t'accompagner, lui répondis-je.

--Suis-moi alors, me dit-il. Et nous nous dirigeâmes vers la cave dont on dit qu'elle date de l'époque punique.

Par une porte discrète, derrière la grande maison, nous descendîmes vers la cave où nous entendîmes un léger murmure d'eau vive ...

Avance, avance encore ; il ne reste plus qu'une marche, rien qu'une marche ...

El-Menzah VII, café Latif, le 5 juin 1996

(IV)
L'ÉTRANGER SAVANT

Il arriva un après-midi d'été sur la place publique du village millénaire. Quelques pêcheurs étaient assoupiés sur des nattes d'alfa à l'ombre fraîche du minaret almoravide. Quatre ou cinq tisserands étaient assis autour d'un canoun ardent sur lequel chuintait une théière et ils attendaient patiemment que leur thé fût préparé ; tout en devisant ils pourraient le siroter. Un peu plus loin d'eux un groupe de vieillards étaient effondrés sur la natte et se racontaient leurs souvenirs de jeunesse.

L'après-midi était chaud. De temps en temps le sirocco exhalait son haleine suffocante et les dormeurs geignaient alors ; cela faisait-il éclore des cauchemars dans leur cerveau ? Les tisserands se plaignaient et trouvaient que l'été n'était plus l'été et les vieillards affirmaient que l'haleine insupportable du sirocco était un signe céleste qu'il ne fallait pas prendre à la légère ...

À l'ombre fraîche du minaret almoravide vint s'ajouter un étranger ; personne ne l'avait vu auparavant. Il adressa un salut courtois aux hommes et demanda à s'asseoir sur la grande natte d'alfa ; comme personne ne broncha et que nul ne refusa, il s'assit lentement, élégamment en prenant

soin de choisir une place assez distante des trois groupes d'hommes.

C'était un homme grand et beau. Son visage était écarlate ; sa peau tendre laissait deviner que l'homme n'avait pas été malmené par les morsures de la canicule ni par les fouets ou les pleurs de l'hiver.

Un des tisserands dit en chuchotant: « Mais c'est un lécheur de plumes; je parie même qu'il a fréquenté la Zitouna.» Un autre répliqua aussitôt: «Un lécheur de plumes certes mais cet homme n'a jamais mis les pieds à la Zitouna; regardez-moi ces moustaches pointues, cette barbichette, ce gilet et ce costume ; je suis sûr, quant à moi, qu'il a fréquenté les écoles des Roumis.»

Humblement assis sur la grande natte d'alfa, l'étranger lançait des regards timides aux villageois ; on voyait que sa position l'incommodait car il bougeait trop.

L'après-midi commençait à tirer à sa fin ; l'ombre du minaret almoravide s'allongeait et peu à peu l'haleine du sirocco perdait de son ardeur. Les dormeurs se levèrent les uns après les autres. La natte d'alfa devenait une petite place animée par une quinzaine de gosiers tonitruants.

On offrit un verre de thé à l'étranger mais il refusa poliment affirmant que ce thé était trop fort pour lui et qu'il ne buvait que des infusions de tilleul.

Les villageois s'étonnèrent encore davantage car le tilleul était la boisson des beys et de leurs vizirs ; en tout cas nul

au village ne savait ce que c'était qu'une infusion de tilleul ; qui pouvait se targuer d'ailleurs d'avoir vu une feuille de tilleul, ne fût-ce qu'une seule fois dans sa vie ?

Le refus de l'étranger et sa justification étaient la preuve évidente de la noblesse de sa race ; on se mit donc à l'observer avec plus de respect et de considération.

L'étranger parla enfin ; sa voix était tendre ; ses mots étaient mesurés et graves ; c'est la première fois, dit-il, que je viens dans ce village et je ne vous cache pas qu'il m'a conquis ; c'est pour cela que j'ai tenu à passer mon après-midi parmi vous ; en contrebas de cette butte, à l'ombre d'un grand caroubier, à sept emfans de la mer, j'ai laissé mon cocher et mon carrosse...

Muets comme des carpes, les hommes écoutaient. À mesure que l'étranger parlait, que les mots rythmés et parfumés tombaient de sa bouche, ils subissaient son joug ensorcelant.

L'étranger parlait toujours sans accélérer le débit de sa voix ni le ralentir. Il savait tout le pouvoir moral qu'exerçaient ses paroles sur ses auditeurs d'un après-midi... Tiens ! dit-il à un pêcheur tanné par le soleil effronté et ses rayons sournois, toi, tu as certainement une origine mongole, mais regardez-moi donc ces yeux ! Bon Dieu ! ton voisin de droite, quant à lui, est de souche normande... À un homme qui regardait dans tous les sens il dit péremptoirement : c'est de toi que je parle ; c'est certainement au XII^{ème} siècle que tes ancêtres, les Normands de Sicile, s'étaient installés sur cette côte où ils

avaient définitivement élu domicile, mais regardez-moi donc ces cheveux blonds et raides et cette carnation carmin malgré les griffes du méchant soleil d'été. Ce vieillard qui se tient à la dernière rangée et qui porte une blouse de gabardine...

Les villageois étaient plus subjugués que jamais ; ils ne comprenaient pourtant nullement ce que voulait dire l'homme étranger : qui étaient les Normands de Sicile ? Qui étaient les Mongoles ?...

Le soir tombait. L'étranger se leva, salua les villageois médusés et d'un pas sûr dévala la pente de la butte. On entendit quelques minutes plus tard le grincement d'un carrosse roulant à vive allure et les jurons intermittents d'un cocher qui huait des chevaux de trait.

El-Menzah VII, café Latif, le 6 juin 1996

(V)

LES ENFANTS DE LA LUNE ET DU SOLEIL

Je chevauchais un nuage en flammes qui montait, qui montait toujours. À côté de moi chevauchait une sorcière ; elle montait un astre rouge et minuscule, le fouettant d'une cravache tressée dans les épines de la Vallée-des-Rois.

« Sais-tu l'histoire du mariage de la lune et du soleil ? » me demanda-t-elle subitement ; nos deux montures faillirent s'affronter, mais elle donna à temps un coup d'éperon à son astre échevelé et galopant et il s'éloigna de mon nuage en flammes.

« Ouf ! Grand Iblîs, s'exclama-t-elle. Veux-tu alors que je te la raconte, cette histoire ?... »

Je chevauchais toujours, faisant mine de ne pas accorder trop d'importance aux propos de l'étrange cavalière. Elle insista néanmoins et finit par m'arracher un « oui ! »

Comme toutes les sorcières, elle était volubile ; elle donna alors libre cours à sa faconde et j'ai su que le soleil demanda timidement la main de la lune. Oh ! cette sacrée lune ! sais-tu sa réponse ? Eh bien, elle refusa de se marier au soleil qu'elle jugeait très chaud et puis il lui taisait peur et puis elle craignait d'être frigide ; or elle ne voudrait pour rien au monde que les génies des cieux fussent mis au

courant de son handicap s'il se révélait réellement qu'elle était inapte à fonder un foyer.

Le soleil la demanda encore une fois en mariage, puis une troisième fois ; il insista, il implora la lune, lui baisa le front, se mit à genoux devant elle et se vautra si pitoyablement dans les vastes prairies du firmament que la lune finit par le prendre en pitié et l'accepta comme époux.

Le soleil se montra prévenant et tendre ; il dompta son ardeur et sut se faire aimer de sa femme. La lune était aux anges ; elle aussi se mit à aimer le soleil d'autant qu'il ne montra aucun signe d'impatience ni d'empressement ; au contraire, il invitait chaque soir sa belle épouse à aller gambader avec lui sur les larges sentiers du firmament. Cela se passait au temps où le ciel était effroyablement noir, puisque aucun astre n'était encore là pour l'éclairer. Or la seule lumière du soleil était insuffisante et un noir terrifiant envahissait chaque soir le firmament. Le firmament était lugubre ; il était inquiétant et désespérément obscur ...

Six mois après le mariage, un soir que le couple se promenait tranquillement, très faiblement éclairé par le corps du soleil, celui-ci dit tendrement à la lune : sais-tu que nos enfants dissiperont ces ténèbres désespérantes et égayeront nos journées mornes et nos nuits longues et insondables ? Comment cela ? demanda la lune. Chaque enfant qui naîtra de notre union sera tout simplement aussi lumineux que moi, répondit le soleil et plus nous aurons d'enfants, plus le firmament sera éclairé. La lune parut convaincue du raisonnement de son tendre époux qu'elle

savait intelligent du reste. Le même soir c'était elle qui séduisit le soleil et le pria de lui faire l'amour.

Depuis lors, chaque soir le couple faisait l'amour avec tant d'ardeur et d'assiduité que tout le firmament fut rempli de leurs enfants plus lumineux les uns que les autres ...

C'était ainsi que naquirent l'Astre Rouge, la Grande-Ourse et sa sœur la Petite-Ourse, le Lion, la Vierge (qui tenait de sa mère la lune, avant d'être piquée par l'aiguillon de l'amour), les Gémeaux (qui sont soudés l'un à l'autre comme deux chats siamois), le Scorpion, l'Étoile du Berger, la Canicule (parce qu'elle aboie tout comme un chien, m'affirmait la sorcière), le Dragon, le Serpent, le Singe, la Vipère, le Loup, le Renard, l'Ogre, l'Aigle, le Vautour, le Taureau, le Bélier, l'Agneau, la Génisse, la Vache, la Chèvre, le Bouc, le Chevreau ...

Sais-tu, m'affirmait la sorcière, dessus son astre minuscule et rouge, maintenant pourquoi le soir le firmament n'est plus désespérément plongé dans d'épaisses ténèbres ? Oui, les enfants de la lune et du soleil croissent toujours et s'ils illuminent le vaste firmament, ils le remplissent aussi de leurs hurlements déchirants ; n'entends-tu pas chaque soir ces hurlements ? C'est que là-haut, ils s'entredéchirent et s'entretuent ; prête attention, écoute un peu ! n'entends-tu pas un faible gémissement qu'on dirait un râle de mourant ? Je reconnais, quant à moi, les pleurs de l'Astre Blanc qui ne peut supporter toutes les atrocités qui se perpètrent au firmament...

El-Menzah VII, café Lobna, le 6 juin 1996

(VI) LA VOIX FANTÔME

J'errais depuis sept heures dans une rue vaste et immensément longue ; les maisons à étages étaient vétustes et les fenêtres toutes closes. J'avais comme le sentiment d'être à la fois dans une ville connue et inconnue ; c'était comme si je fusse né dans cette grande cité et comme si pour la première fois j'y fusse arrivé.

Dans la rue que je sillonnais plutôt en large ne passait personne ; était-ce une ville fantôme comme nous en décrit souvent le Livre ? Je l'ignorais ; j'avais cependant la sensation que quelqu'un suivait tous mes pas ; il était si discret qu'il m'était arrivé d'attribuer cette présence étrange aux hallucinations de mon imagination surexcitée car je n'avais pas trouvé où dormir.

Tout était fermé ; les boutiques étaient fermées, les immeubles barricadés, les portes partout cadenassées, les impasses obstruées...

Alors que j'errais tout hagard, une voix jaillie d'un arbre encore vert m'interpella.

J'ai oublié de faire observer que la vaste rue était bordée des deux côtés de longues rangées, de rangées interminables d'arbres qui tenaient à la fois des tilleuls, des platanes, des peupliers et des cèdres et ces rangées d'arbres

bizarres ajoutaient à ma rue déserte et immense un-je-ne-sais-quoi de mystérieux et d'effrayant.

Donc la voix qui jaillit de l'arbre me dit : « Hé ! promeneur solitaire, me reconnais-tu ? » D'une voix émue et tremblante je répondis à tout hasard : « Comment voulez-vous que je vous reconnaisse et d'abord comment se fait-il que vous soyez le seul être vivant de cette ville ? »

Un silence lourd suivit notre bref dialogue. J'avais le cœur oppressé, la voix éraillée, le front moite de sueur, (pourtant il tombait une pluie fine et froide que giflait un vent méchant et glacial), la gorge serrée et les jambes chancelantes ...

Toujours depuis l'arbre la voix reprit : « Hé ! promeneur solitaire, pourquoi donnes-tu le change ? Je sais que tu m'as reconnue. »

En vérité, en vérité, je déclare solennellement et j'en jure par le Dieu d'Abraham et j'en jure par le Dieu de Mohammad, oui, j'en jure par le Dieu des Prophètes, par le Dieu Unique et Incréé que je n'avais pas reconnu la voix qui m'interpellait. Je ne sus pourquoi elle m'accusait de faire semblant d'ignorer qui elle était ; c'est pourquoi je lui dis d'une voix bafouillante : « Par Allah qui nous a créés tous de terre glaise à laquelle Il insuffla de Son Esprit, je ne sais qui vous êtes au juste ! »

Un silence lourd suivit encore notre deuxième dialogue presque aussi succinct que le premier. Je sentais la présence de la voix parmi le feuillage touffu et sombre de

l'arbre ; une présence énigmatique, puisque je ne pouvais savoir si elle était vivante ou celle d'un revenant espiègle car je crois aux revenants et aux djinns et aux lutins et aux gnomes et aux nixes, à tous ces esprits qui vivent parmi les hommes ou éloignés d'eux et dont certains sont leurs amis et d'autres leurs ennemis.

«Bon Dieu ! me disais-je en moi-même quelque peu effrayé, pourvu que ce ne soit pas un mauvais esprit malfaisant ! »

Alors ? enchaîna la voix, tu ne me reconnais pas toujours ? Je vois que tu es fatigué ; je vois que tu as faim et soif et que tes yeux sont éteints ; oui, je comprends que ventre affamé n'ait pas d'oreilles.

Seigneur ! mais à quoi reconnaîtrai-je cette étrange voix nocturne ?

Elle me dit aussitôt : « Prête l'oreille, sois attentif et alors tu me reconnaîtras aisément. » Je reconnais qu'à cet instant ma frayeur se dissipa ; la voix devint si tendre, si douce, si musicale, si émouvante que je faillis fondre en larmes... Elle reprit : «Oui, dans cette ville fantôme tu es la seule personne qui comprends mes paroles et les apprécies. »

J'ai oublié de dire que la langue dans laquelle je m'exprimais était aussi étrange que la langue de la voix nocturne et perchée dans l'arbre. Était-ce le français ? Était-ce l'arabe ? Était-ce l'allemand ? Ou était-ce à la fois un mélange de grec ancien et de latin ?...

La voix se mit à chanter brusquement en allemand que j'entendais parfaitement :

Ach! Ach! Meine Knie
Brennen wie Feuer.
Sag ! Wer lacht nie ?
Mein Traum ist teuer.

Ach! Ach! Mein Kopf tut weh !
O ! Sieh diesen Topf !
Kannst du ? Ja ! ich kann.

Ach ! Ach! Mein Bauch
Brennt, er brennt, hat Durst.
Dein Bauch auch ?
Iss nicht diese Wurst !

Je pensais naïvement que c'était la voix de Heine ; je dis alors non sans émotion : « Mais vous êtes le fantôme de Heine. » Un rire éclata dans la nuit, un rire triste et lourd qui tenait en réalité plus d'une plainte que d'un rire et cette espèce d'onomatopée plaintive fut suivie de sanglots ; je compris donc que ce n'était pas Heine. Je me frottai les yeux et criai stupidement: «Vous êtes le fantôme de Schiller. » J'entendis un faible « nein ».

J'étais aux abois quand j'entendis la même voix plus traînante et plus grave déclamer d'autres vers toujours en allemand parfaitement clair :

Eins, zwei, drei, vier,
Der Engel ist hier.

Ich weiss, dass wir sind allein
Immer und ganz schwach.
Ich weiss, dass ich so klein
bin wie mein krankes Kind.

In meinem Herzen ruft
Ein Rabe, der rot ist.
Mein Gott ! Ach ! Diese Luft
Ist heiss und schwarz. Sie frisst

Die Fische in diesem Bach.
Sie frisst auch die Herde.
Mein Gott ! Mein Herz schreit : Ach !
Wohin nun traben die Pferde ?

Der Engel ist hier,
Eins, zwei, drei, vier.

J'allais m'écrier: « Mais c'est Goethe ! » quand j'entendis
du pavé inégal sourdre une voix bizarre qui gronda, tonna,
emplit la nuit de ses éclats tonitruants et me dit :
« Imbécile ! tu n'es qu'un misérable crétin ; ne reconnais-tu
donc pas ta propre voix ? As-tu oublié tes propres chants ?
Ah ! ça ! ... »

Je ne comprenais plus rien.

El-Menzah VII, café Latîf, le 10 juin 1996

(VII) LE SORCIER

Ah ! s'il te faut quelque sortilège ou quelque philtre pour quelque but que ce soit, tu n'auras qu'à taper trois fois dans les mains et dire à haute voix: «Je veux Marqad ibn Marqûd » ; c'est ainsi que s'adressa à moi le sorcier un soir d'hiver.

C'était un homme qui frisait la soixantaine ; quand il parlait, il vous envoyait malgré lui un jet généreux de salive gluante et jaunâtre. Ses bras étaient secs et pleins de veines si saillantes qu'on les eût prises pour des lacets d'escarpin collés exprès là où elles étaient. Ses doigts étaient courts et gros et ses ongles sales et très noirs. Ses cheveux tout blancs étaient crépus et si entremêlés qu'on les eût comparés volontiers à une toison de bélier d'Oubangui. Malgré l'âge assez avancé, ses yeux étaient ardents et lançaient des regards brûlants dans tous les sens,

L'homme avait une réputation si solide dans sa ville natale qu'on venait le consulter à plusieurs centaines de kilomètres à la ronde.

Il était passé maître dans l'art de jeter des sorts, de préparer des breuvages mystérieux pour attiser l'amour ou pour l'éteindre, des philtres à la saveur amère ou délicieuse pour allumer les haines, raviver les sentiments de vengeance, etc.

Ses honoraires étaient élevés, si élevés qu'ils équivalaient au traitement mensuel d'un maître d'école ;

dans l'antichambre de sa salle de consultation, on se pressait, on se pressai, on se faisait tout petit, tout petit pour laisser toujours de la place aux nouveaux consultants.

Cette antichambre ! D'abord c'était une salle oblongue où flottait hiver comme été une fumée d'on ne savait quoi au juste. Les uns affirmaient que le sorcier faisait brûler par son serviteur une poignée de poils de chat noir le matin, deux poignées à midi et trois le soir ; aussi envoyait-il aux quatre coins de la Régence de Tunis des hommes à lui dévoués à la recherche justement de chats noirs errants.

D'autres soutenaient que la fumée qui flottait dans l'antichambre provenait simplement de feuilles de lentisques trempées sept fois dans une cruche remplie de vinaigre d'Éthiopie mélangé avec de l'huile de ricin ranci.

Un autre groupe de consultants attestait avec encore plus de conviction et de véhémence que le sorcier faisait simplement brûler des coques d'œufs d'autruches chassées dans le désert libyque au clair de la pleine lune par deux vierges précédées de trois molosses de Gobi.

Quoi qu'il en fût, l'antichambre ne désemplassait jamais malgré la fumée toujours désagréable et suffocante qui y régnait.

Assis sur des cageots de poissons renversés, les consultants attendaient non sans appréhension le moment fatidique où ils rencontreraient le sorcier à la fois aimé et redouté.

Ce jour-là, un de mes camarades avait décidé de le consulter. En réalité, ce camarade avait toujours détesté le sorcier. Quand il était jeune, il racontait à tous ceux du village que le sorcier était aussi ignorant que l'ânesse rousse de Cheikh Ali, plus frivole que le coq noir de Baba Ahmad, mais plus malin que le renard brun qui dévore les poules dans les champs.

Nul ne lui prêtait attention cependant au point qu'on finit par le traiter d'écervelé. Au demeurant, un de ses parents le mit en garde contre le sorcier qui avait juré de lui jeter un mauvais sort.

Devant l'indifférence générale, mon camarade cessa ses attaques contre le sorcier et n'en continua pas moins à le détester jusqu'au jour où il sut qu'il était rongé par une tumeur maligne.

Les médecins déclarèrent son cas désespéré et mon camarade s'abandonna au désespoir. Chaque jour il s'étiolait; chaque jour ses joues se creusaient et ses pommettes devenaient proéminentes. Chaque jour son appétit diminuait et son estomac pourtant en veilleuse lui faisait encore plus mal.

Bref, sa santé défaillait à vue d'œil et l'un des médecins chuchota à l'épouse de mon camarade qu'il mourrait dans quatre semaines ou six semaines et qu'il ne faudrait plus tenter quoi que ce fût.

L'épouse de mon camarade dit alors à son mari: « Sais-tu ce que m'a conseillé ton médecin ? » Non, répondit le

malheureux : « Comment le saurai-je ? » Eh bien, dit-elle en retenant ses larmes (car elle n'aimait pas mentir), il m'a tout simplement conseillé de te conduire chez le sorcier.

Un lourd moment de silence. Mon camarade ne comprit pas la proposition de sa femme en réalité ; il resta donc hagard et muet; il resta bouche bée comme si sa femme se fût adressée au nuage qui fuyait là-haut dans le ciel insondable.

Elle répéta alors en insistant sur chaque mot: «Le médecin nous conseille d'aller consulter le sorcier. » Quoi? répète ce que tu viens de dire, dit le malheureux aux abois. Elle répéta d'une voix encore plus traînante: « Le médecin nous conseille d'aller consulter le sorcier. »

Cette fois-ci mon camarade hocha la tête et répondit : «Pourquoi pas ? Après tout qu'est-ce que je risque ? »

Lorsqu'il vint me demander le lendemain de l'accompagner chez le sorcier, je faillis lui sauter au cou et le violenter tant j'étais furieux. Je haïssais le sorcier ; je trouvais moi aussi qu'il volait les villageois, qu'il était aussi ignorant que l'ânesse rousse de Cheikh Ali, plus frivole que le coq noir de Baba Ahmad et plus malin que le renard brun qui dévore les poules picorant dans les champs. Je convainquis alors d'abord ma femme, puis mes enfants, enfin mes parents assez proches si bien que je réussis à former un bloc hostile au sorcier. Le sorcier ne sut jamais l'origine de cette inimitié, ne devina jamais que j'étais l'instigateur de cette haine inextinguible. Il pensait tout au plus qu'il ne m'était pas sympathique et que je ne

l'aimais pas, à la manière de certains consultants aigris qui ruminèrent ouvertement leur tiédeur à son égard.

Je concevais que moins ton ennemi se méfie de toi, plus tu as de chance de l'abattre ; c'était donc la position que j'avais adoptée vis-à-vis du sorcier ; pour lui je n'étais ni plus ni moins qu'un citoyen ordinaire...

Je finis cependant par avoir pitié de mon camarade et je l'accompagnai chez le sorcier. Il nous reçut triomphant : « Ah ! enfin, tu reconnais donc la supériorité de ma science ! Eh bien, tu ne mourras pas. Tiens, prends cette poignée de graines de sigelle et ces deux poignées de poudre d'os de seiches ; fais-les bouillir pendant une journée ; chaque matin avale-s-en une tasse à jeun. Dans une semaine exactement tu seras absolument guéri. » Se tournant vers moi, il me lança : « Ah ! si te faut quelque sortilège ou quelque philtre pour quelque but que ce soit, tu n'auras qu'à taper trois fois dans les mains et dire à haute voix : « Je veux Marqad ibn Marqûd ! »

Mon camarade suivit les conseils du sorcier avec le plus grand scrupule et le sixième jour l'espoir recommença à lui ranimer les yeux. Sa femme était aux anges.

Le lendemain bien avant que le soleil ne fût occis, le crieur public annonça la mort de mon camarade.

El-Menzah VII, café Latîf, le 10 juin 1996

(VIII)

VISIONS ESCHATOLOGIQUES

Le ciel était effroyablement noir et bas. D'innombrables troupeaux se pressaient toisons contre toisons et les chiens bergers qui les gardaient là-haut hurlaient et lançaient des éclairs lugubres de leurs yeux brûlants et humides.

L'obscurité se mit à s'épaissir et tout à coup il tomba un déluge d'eau noirâtre et visqueuse ; partout devant moi et derrière moi et à ma gauche et à ma droite ruisselèrent des filets qui changeaient peu à peu de couleur. Au début c'étaient de minces filets d'eau sombre, puis ils se muèrent en torrents d'eau boueuse et rouge.

Je fus secoué de frissons d'horreur ; je ne pouvais avancer ... Dans les torrents qui m'encerclaient sautillaient des nuées de sauterelles aux élytres brisés et sanguinolents ; dans les eaux boueuses coassaient tristement des légions de crapauds et pleuraient les cigales et les grillons ballottés désespérément par les courants tumultueux et aveugles des eaux bouillonnantes.

Du sol jaillissait du feu âcre que les eaux ravivaient et n'éteignaient pas. Partout le sol était crevassé et de chaque crevasse montait une flamme qui rejoignait les hallebardes tombant du ciel, si bien que les deux éléments finirent par se souder.

On eût dit qu'ils eussent été de même nature, de même essence, que les eaux diluviennes eussent attisé les langues

de feu et que celles-ci eussent fait bouillir les torrents liquides, tumultueux et rampants.

Je marchais dans la boue liquide et noire, évitant les flammes qui jaillissaient de tous côtés. Oh ! qu'il était difficile d'évoluer dans ces conditions.

Où étaient donc les hommes ? S'étaient-ils réfugiés chez eux ? Je ne le pensais pas car les eaux boueuses, rouges et terribles avaient submergé la terre ; oui, toute la terre était engloutie. Les grillons et les cigales flottaient morts sur les eaux boueuses et tumultueuses ; les crapauds aussi s'étaient à jamais tus et les sauterelles.

J'avancais peureusement, j'avancais péniblement et les eaux inquiétantes m'arrivaient jusqu'à la poitrine. De temps en temps, je me sentais soulevé par un courant si puissant que l'espace d'une seconde je revoyais défiler toute ma vie devant les yeux humides et obscurcis. J'étais littéralement emporté par les courants ; je craignais les flammes qui montaient, qui montaient toujours et semblaient toujours ravivées. J'avais peur de fouler une crevasse ardente et de mourir comme ces malheureuses cigales et ces pauvres grillons...

Les crevasses étaient naturellement englouties par le déluge ; je ne pouvais les voir ni les prévoir et cela attisait les feux de ma peur. Je décidai de m'arrêter, mais les flots noirs et boueux ne me le permirent pas le moins du monde ; j'étais toujours transporté par les courants et j'avancais continuellement malgré moi...

Or devant moi, à quelques dizaines d'empans se dressait une immense tour de flammes enlacée d'une gerbe terrible d'eaux boueuses et le tout dansait une danse folle et envoûtante: les torrents me poussaient inéluctablement vers la tour de feux et d'eaux quand soudain un oiseau imposant aux dimensions fabuleuses tournoya au-dessus de moi et s'approcha de ma tête jusqu'à la frôler; j'eus peur qu'il m'y piquât et me dévorât la cervelle, mais il mit les pattes autour de ma taille et me souleva comme si je n'eusse pesé qu'une once.

La tour de flammes et d'eaux était devenue un point minuscule car l'oiseau fabuleux volait au-dessus des troupeaux innombrables et pressés et des bergers qui hurlaient et lançaient des éclairs lugubres de leurs yeux brûlants et humides.

El-Menzah VII, café Lobna, le 11 juin 1996

(IX)

LA CHAMELLE DU PROPHÈTE ET LA FIN DES GÉANTS

La Chamelle déambulait nonchalamment devant moi. De temps à autre, elle happait une touffe d'armoise ou quelques fleurs de chardons.

Elle traversait un vaste pays de plaines mamelonnées et tailladées par des oueds profonds et secs. Les oueds étaient envahis de sables mouvants et plusieurs avaient complètement disparu car dans ce pays plat et vaste sont espiègles les vents et toujours et méchants: ils soufflent quand ils ne doivent pas souffler et se calment quand ils doivent souffler et transporter les graines fécondantes des fleurs. Aussi les oueds étaient-ils toujours pris au dépourvu et subissaient-ils alors peu à peu l'invasion des sables ; peu à peu l'Erg recouvrait les nappes d'alfa, les nappes d'armoise et même les maigres cactiers aux raquettes faméliques et sournoises.

Devant moi déambulait nonchalamment la Chamelle. Le pays était immense. De loin en loin, des hommes géants semblaient épier la Chamelle et la suivaient de leurs regards troubles et obliques. Elle déambulait sagement sans se soucier des hommes; pourtant ils l'épiaient étrangement et la suivaient de loin. Il était évident qu'ils n'étaient pas sur ses traces par hasard.

Ils semblaient obéir à un homme plus robuste et plus grand qui était leur chef sans nul doute car les signes qu'il leur adressait étaient exécutés à la lettre. Une fois, il leur ordonna de s'arrêter à l'ombre d'un gros lentisque sauvage

et ils s'arrêtèrent comme frappés soudain de perclusion ; ils s'accroupirent alors autour de celui qui semblait être leur chef. Ils baissèrent tout à coup leur voix et semblèrent boire celle de l'autre ; oui, il était différent d'eux non seulement par la grandeur de la taille, mais aussi par son accoutrement ; il portait un ample péplos écarlate, un péplos que portaient indifféremment dans cette contrée aussi bien les femmes que les hommes de haut rang.

Les géants accroupis autour de leur chef restèrent longtemps dans leur position. Ils écoutaient ce qu'il leur disait avec une attention de plus en plus soutenue. Ils portaient des draps de lin jetés négligemment sur les épaules et attachés à la taille par une corde grossière. Ils chaussaient des escarpins de cuir de chameau tandis que leur chef portait des sandales écarlates en cuir de lion de savanes. Son péplos était retenu par des cordelettes de laine de bélier berbère finement cardée, filée et tissée. Aux doigts il portait des bagues grossières de cuivre et même une grosse boucle au lobe de l'oreille gauche. Ses dents ressemblaient plutôt à des canines de félin. Quand il respirait, un bruit guttural et impressionnant lui sortait des narines. Sa face était velue et sa poitrine.

Bref au bout de quelques minutes, les géants se relevèrent, toujours en silence et se dispersèrent.

La Chamelle déambulait toujours nonchalamment. Les géants s'égaillèrent dans la vaste plaine ; seulement ils dessinèrent une espèce d'arc devant la Bête qui déambulait toujours devant moi.

L'arc se rétrécissait à mesure qu'elle avançait ; les géants n'en étaient plus qu'à quelques pas; au demeurant, ils avaient réglé leur marche sur celle de la Bête qui ruminait les touffes d'armoise, d'alfa et les feuilles de lentisque qu'elle avait broutées sur son passage.

Les géants s'approchèrent encore davantage de la Chamelle; ils n'en étaient qu'à quelques empan. Je n'étais plus derrière la Bête car une rangée de ces hommes me la cachait; comme ils étaient de haute stature et qu'ils marchaient grossièrement, ils soulevaient autour d'eux des nuages de poussière qui étaient longs à se dissiper et cela m'empêchait naturellement de suivre ma Chamelle mais j'écarquillais toujours les yeux et allongeais toujours le cou si bien que je ne l'avais jamais entièrement perdue de vue.

Les géants l'encerclaient ; ils formaient un cercle parfait et semblaient si intéressés par elle que leur marche commença à m'intriguer réellement. Je me mis à observer alors tantôt la Chamelle, tantôt les géants avec un intérêt si poussé que je fus pris par un tremblement fébrile.

Elle se dirigea tout à coup vers une source d'eau vive et allongeant le cou elle commença à s'abreuver avec avidité. On voyait bien qu'elle mourait de soif et quelle n'avait effectué cette longue marche que pour s'abreuver à la source.

À peine avait-elle avalé quelques gorgées lampées que tous les géants et leur chef s'abattirent sur elle. Chacun ayant retiré un grand coutelas de son ample vêtement de lin le planta dans la Bête ; je vis alors ses flancs

dégoulinant de sang; je vis alors son long cou tailladé et sanguinolent et je vis, oh ! je vis ses yeux remplis de larmes rouges. Je détournai les miens mais j'entendis une clameur terrifiante jaillie de plusieurs gosiers : « Est morte la Chamelle ! Est occise la Chamelle ! Qu'on aille dire au Prophète que sa Chamelle ne boira plus jamais l'eau vive de notre source ! »

J'étais atterré. La joie grossière des géants me mit du fiel au gosier. J'étais au bord des larmes. La Chamelle gisait inerte dans une flaque de sang rouge vif. Le sang se coagulait à vue d'œil sur le corps de la bête assassinée.

Les géants dansaient toujours autour de leur chef qui trépigait frénétiquement sur le ventre flasque de la Bête.

J'étais derrière un gros jujubier et je pouvais ainsi observer cette danse funèbre qui me mettait en pleurs; mais que pouvais-je entreprendre à l'encontre de tous ces hommes robustes ?

La danse cessa enfin et les assassins rentrèrent dans leur cité toute proche dont je pouvais voir, du reste, les premières maisons.

On raconte aujourd'hui encore que c'étaient les maisons les plus solides qu'on eût jamais vues. Elles étaient bâties de grandes pierres de taille que seuls dix-sept géants pouvaient manier grâce à une poutre dégrossie de séquoia et encore ! il fallait, dit-on, une journée entière pour déplacer une seule pierre, tant elle était grosse et lourde.

Les hommes géants étaient très fiers de leurs habitations et ils affirmaient qu'ils avaient la plus belle cité du monde et la mieux bâtie et la plus solide.

Une fois rentré chez eux, ils allumèrent un immense feu sur la place de la cité ; ils l'appelèrent le Feu de la Libération ; certains d'entre eux l'appelèrent le Feu de la Joie; d'autres le Feu de la Vie ; d'autres enfin le Feu de la Chamelle.

Quant à moi, je ne quittai pas mon jujubier. Je tremblais de terreur. De ma cache je voyais les hautes flammes éclairer la cité et déchirer les ténèbres de la nuit. J'entendais aussi les mêmes clameurs gutturales et des chants grossiers et obscènes et cela accroissait ma terreur.

Je m'endormis à même le sol enfin. Alors, alors je fus réveillé par un grondement effroyablement long. Je m'assis sur mon séant. Toujours tremblant derrière mon jujubier, je me mis debout. Le grondement s'éternisait. Des flammes grises, des flammes bleues, des flammes noires montaient jusqu'aux nuages. Ce n'étaient pas les flammes allumées par les géants. Non, elles étaient plus hautes et plus terribles ...

Le grondement cessa. Les clameurs disparurent. La cité fut plongée dans une obscurité totale. Je me rendormis le plus simplement du monde, non sans avoir été réveillé par l'aiguillon de ma révolte née et de l'assassinat de la Chamelle et de la joie malsaine des géants et des grondement inexplicables qui me réveillèrent en sursauts.

Le disque de feu darda sur mes yeux ses rayons ardents et cyniques. Je me réveillai en me frottant les paupières. J'étais fatigué et j'avais toujours peur des géants assassins. Je ne savais comment me tirer d'affaire ni échapper à leur méchanceté. Eux qui avaient abattu la Chamelle parce qu'elle avait lampé quelques gorgées d'eau de la source qui sourdait dans leur territoire, auraient-ils hésité à me faire subir le même sort ? N'étais-je pas dans leur pays ? N'étais-je pas étranger ?...

Je finis par me dégoûter. Je prêtais l'oreille aux bruits de la cité. Aucun ne m'en parvenait. J'étais intrigué. Je prêtais encore une oreille plus attentive retenant même ma respiration. Rien, toujours rien. Cela ne fit que m'intriguer davantage. Je résolus alors d'emprunter une sente qui côtoyait la cité ; ainsi pourrais-je lancer un regard furtif vers la ruche des géants. Quand je m'en approchai, je vis des maisons effondrées, des rues crevassées, des murs démolis, des toits affalés et partout et partout des hommes géants inertes, brisés et étrangement amoncelés dans des crevasses, des fondrières, des fosses profondes et noires...

El-Menzah VII, café Latîf, le 12 juin 1996

(X)

LE SECRET DE LA KAHÉNA

Il l'interpella et lui dit mot pour mot : «As-tu connu alors la Kahéna ?» L'autre répondit sans aucune hésitation : «Mais naturellement, puisque j'ai combattu dans ses armées. »

Peux-tu me parler d'elle ? enchaîna l'homme curieux. C'était un homme hâlé par les vents de la mer et les rayons de la lune frappée de veuvage.

Cet homme était laboureur en vérité ; il labourait les Aurès avec sept chats noirs dont la puissance et la vigueur étaient de loin supérieures à celles de sept bœufs de Sparte ou d'Argolide.

Il naquit dans une mechta des Aurès où l'on parlait toujours de la reine Kahéna. Son père lui assurait que c'était une femme douée de pouvoirs surnaturels et que c'était grâce à elle qu'on avait acquis dans la famille le don de pratiquer l'agriculture en disposant des moyens les plus dérisoires : «A-t-on jamais vu un paysan labourer ses champs avec des chats? » lui ressassait-il toujours. Son père avait donc raison.

L'homme en effet avait hérité d'immenses terres dans les Aurès ; en tout il ne possédait que sept chats noirs pour les labours, les traits et tous les autres travaux des champs. Il faut avouer aussi que feu son père lui avait légué une brouette dont la contenance dépassait celle de neuf

charrois tirés chacun par trois robustes chevaux des Mogods ou du Djurjura.

L'homme possédait les plus beaux champs de la contrée et avait les meilleures récoltes et les gens chuchotaient que trois vieille djinnesses l'aidaient dans ses travaux champêtres et trois autres dans ses travaux domestiques. Ils racontaient aussi que la Kahéna était l'amante de feu son père qui était l'homme le plus vaillant des Aurès et même des Kabylies et même des monts Atlas, là-bas dans le pays riverain de la mer océane.

Or tous ceux de la mechta affirmaient ces choses mystérieuses ; tous ceux de la mechta parlaient des vieilles djinnesses mais quand on leur demandait si quelqu'un les avait vues, personne ne répondait et tous observaient un silence pour le moins lourd et intrigant jusqu'au jour où un vieillard nonagénaire rompit le silence général: « Hé ! j'ai dépassé le cap de quatre-vingt-dix ans et les djinnesses ne me font plus peur ni l'âme errante et maléfique de la Kahéna ; qu'on m'étrangle ! qu'on m'étouffe jusqu'à ce que j'expire ! cela ne m'inquiète plus outre mesure ; j'ai trop vécu pour craindre le trépas... »

Les gens de la mechta étaient interloqués et ils tremblaient comme feuilles mortes de figuier. Ils étaient sûrs que le vieillard mourrait après le couchant et qu'il serait étranglé par des mains puissantes et mystérieuses aux doigts noirs et crochus; ils voyaient d'avance le cadavre inanimé du vieillard avec des traces de strangulation profondes et denses au cou et au visage ; ils voyaient aussi son visage non moins défiguré, ses yeux

crevés et ses cheveux tout blancs arrachés et roulés par le vent de la nuit et de l'aurore et la plupart des paysans frissonnaient par pitié pour le malheureux vieillard...

Il cria : « Oui, pour quoi le taire ? J'ai vu trois djinnesses au champ du fils de l'amant de la Kahéna ; chaque samedi, au clair de la lune, elles commandaient, elles commandaient à des chats noirs dans un langage que nul ne pouvait comprendre et les chats de s'activer mieux que nos meilleurs bœufs et nos meilleurs chevaux de race ; j'ai vu les mêmes djinnesses courir dans les champs comme des folles et alors les épis se gonflaient, se multipliaient et se doraient ; oui, j'ai vu les djinnesses danser au milieu des champs parmi le blé et l'orge ; leurs danses étaient les mêmes chaque soir ; c'étaient toujours des danses à huit temps. Les djinnesses formaient toujours des rondes autour du chat le plus noir et se tenant par les griffes antérieures, elles entamaient leur danses d'abord en chantant à gosier bas, ensuite et enfin en hurlant des sons gutturaux si puissants qu'il fallait se boucher les oreilles pour ne pas avoir les tympans crevés. Les hiboux sortaient alors de leurs cachettes et regardaient ces danses frénétiques ; leurs hululements s'étranglaient dans leur gésier ; les étoiles au firmament mettaient leurs lumières en veilleuse. Seule la pleine lune restait impassible et éclairait généreusement les champs et les danses endiablées...

Les chats noirs trimaient aussi longtemps que duraient ces danses ; ils trimaient si dur qu'on eût dit que les ballets des djinnesses leur eussent transmis des énergies mystérieuses et les eussent transformés en félins si

robustes et si adroits qu'ils vous abattaient en une nuit des besognes qui eussent nécessité un mois entier. Allez donc comprendre ce qui se passait exactement entre ces danses nocturnes et ces chats noirs !

Oh ! j'avais observé ces danses, ajoutait le vieillard, je restais toujours perplexe et sans réponse ; je sais toutefois que la Kahéna éprouvait un amour ardent pour son amant et qu'elle lui avait offert des chats noirs pour ses travaux ; je sais aussi que son amant avait répudié toutes ses épouses pour la Kahéna et je pense même que le propriétaire de ces champs vastes et prospères était issu de cette union adultérine ; or cela je ne peux l'attester.

Revenons donc à ces satanées djinnesses. Une fois que la lune commençait à regagner sa couche, la plus vieille qui était en même temps la plus influente et la plus respectée sautait dix fois en l'air en hurlant encore plus fort, puis se couchait sur une touffe de ronces, les yeux rouges et le regard brûlant ; ses compagnes s'arrêtaient alors de danser et de hurler ; les hiboux regagnaient alors leurs branches nocturnes et leurs cachettes pour se remettre à hululer ; les chats noirs arrêtaient alors leurs travaux et se mettaient à ronronner.

Les ronrons des chats noirs étaient aussi effrayants que les hurlements des djinnesses mais les djinnesses disparaissaient comme par enchantement et je n'ai jamais su où elles allaient au juste et ce qui ne cessa de m'étonner, c'est qu'elles apparaissaient toujours la nuit suivante au même endroit et à la même heure. Où disparaissaient-elles ? Je ne le sais. D'où revenaient-elles ? Je ne le sais pas

non plus. Les chats noirs cessaient leurs danses, comme l'aurore pointait ; avec le jour leurs miaulements devenaient semblables aux miaulements de tous les autres chats noirs de la région.

Pour qui est doué d'une vue assez perçante, leurs queues restaient légèrement rougeâtres et même assez brûlantes ; il suffisait de s'en approcher quelque peu ; encore fallait-il trouver l'occasion de le faire.

Voilà ! je vous ai raconté ce que j'ai vu et je suis convaincu que vous avez été témoins des mêmes scènes nocturnes et étranges. J'en jure par Allah que vous savez tout ce que j'avais vu ; vous vous taisez toujours ; tant pis ! je suis vieux ; mes os s'appesantissent ; que la mort vienne me prendre ! ... »

Un jour se passa après que le vieillard eut fait ces révélations publiques. On le vit vaquer à ses menus travaux domestiques ; son pas était certes très bref, son dos un peu voûté, sa vue assez basse et sa main tremblante ; mais il était bel et bien vif. Ceux de la mechta ne comprenaient rien.

Le deuxième jour le vieillard était toujours vivant ; il lui arriva même de plaisanter avec un groupe de jeunes gens sur la place publique et une jeune fille alla jusqu'à lui demander de l'aider à rajuster la cruche qu'elle avait remplie d'eau à la source du djebel et qu'elle portait sur les épaules.

Les habitants de la mechta n'en croyaient pas leurs yeux : le vieillard était toujours vivant et ni les terribles djinnesses ni l'âme errante de la Kahéna ne l'avaient tué.

Les jeunes se mirent à douter des pouvoirs surnaturels que l'on attribuait volontiers à la reine des Aurès et à son âme errante ; ils se mirent à douter aussi des pouvoirs des djinnesses et des chats noirs et étranges.

Dans la mechta éclata alors une véritable bataille entre les vieux et les jeunes. Les vieux juraient avoir été témoins de scènes étranges au clair de pleine lune ; ils juraient que djinnesses, âme errante de la Kahéna et surtout chats noirs devenaient malfaisants pour peu qu'on les évoquât, fût-ce en bien et eux éprouvaient par voie de conséquence une frayeur inénarrable et maintenant cette peur se faisait encore plus terrible, maintenant que les jeunes de la mechta disaient ouvertement leur doute ; maintenant que quelques-uns allèrent jusqu'à tourner ces faits en dérision.

Les vieux tinrent donc un long conciliabule à l'ombre du gourbi d'un vieux paysan octogénaire considéré par tous comme l'homme le plus sage à sept parasanges à la ronde.

Accroupis à même la terre battue, ceux de la mechta écoutèrent les conseils du sage: « Ô hommes, l'âme errante de la Kahéna, notre reine auguste et vénérée vous voit à l'heure où je vous parle, comme elle vous a vus hier quand vous vous étiez opposés aux jeunes pour prendre sa défense ; oui, elle vous voit et vous entend, puisqu'elle est présente à cette assemblée. Ô vénérables concitoyens, si vous voulez sauver notre mechta et nos champs et nos

récoltes et nos aumailles et nos enfants écervelés, eh bien, je vous conseille d'immoler la génisse la plus belle et la plus grasse de la contrée et de la brûler jusqu'à ce qu'elle soit réduite en cendres ; ces cendres doivent être pieusement déposées dans une urne à trois anses et modelée par une potière veuve et stérile. Les cendres séjourneront dans la cruche trois jours et quatre nuits; puis nos femmes les offriront au vent des montagnes; oui, nos épouses sortiront à moitié nues et iront toutes aux champs au clair de la pleine lune.

Elles danseront la danse chère à la Kahéna, cette danse qu'elle exécutait dans nos montagnes du temps où elle n'était pas encore reine, cette danse que les Filles de l'Erg lui avaient apprise grâce à la flûte enchantée de l'Astre borgne ; ô cette danse est encore sue des plus vieilles d'entre nos épouses. Hamûna doit la connaître ; allez me chercher Hamûna !... »

Le sage parla longtemps encore ; son auditoire buvait ses paroles salvatrices. La nuit tombait. Les ombres couvrirent toute la mechta et les champs et les montagnes qui narguaient le nuage fuyant devant son berger haletant et toujours en sueur.

Il fallait attendre deux semaines pour mettre à exécution les conseils de l'homme sage et pondéré.

Impie à l'égard des mânes de la grande Kahéna, le vieillard n'était pas encore tué et cela accroissait la gêne des patriarches et les plongeait chaque jour dans un trouble encore plus épais et un désarroi plus lancinant.

Sa présence dans la mechta devenait pour eux réellement insupportable ; c'était une insulte grave à la mémoire vénérable de la reine des Aurès et un défi aux croyances millénaires.

Trois ou cinq semaines après l'événement suscité par le vieillard impie, un vent violent souffla sur les quelque trente gourbis blottis les uns contre les autres au fond de la vallée. Le vent était soufflé par les forêts épaisses de chênes qui couvraient les cimes des Aurès.

Il était si violent qu'il déracina toute la mechta sur son passage ; les vieux dormaient profondément avec leurs vieilles épouses dans leur gourbi: or les jeunes, tous les jeunes s'étaient donné rendez-vous ce soir-là pour aller se baigner dans les eaux de l'oued qui coulait à deux parasanges de chez eux. La lune était pleine ; tous les astres scintillaient au firmament.

À l'aube quand les jeunes rentrèrent à la mechta ils ne trouvèrent pas la mechta ; ils la cherchèrent vainement ; plus de mechta ; rien qui la rappelât.

El-Menzah VII, café Lobna, le 13 juin 1996

LA DANSE DU SIROCCO

(I)

LE FANTÔME ERRANT D'HANNIBAL

Je me remis en marche sur le sentier raboteux qui s'enfonçait dans l'oliveraie épaisse et millénaire. Dans le ciel fuyait un nuage dont la forme me fit penser à un troupeau de chèvres pourchassé par je ne sais quel monstre invisible et effrayant.

De temps en temps hululait un vieux hibou et un concert de chants de grillons lui répondait. Je ne pouvais expliquer pourquoi le hululement du vieux hibou et les chants des grillons me plantaient dans l'âme un sentiment vague de peur diffuse, mêlé même à une angoisse rampante.

Je continuais ma marche malgré tout, or peu à peu l'oliveraie se couvrait des ailes immenses de la nuit. C'était une nuit d'été, une nuit calme et sereine ; le ciel était voilé certes par un troupeau de nuages fuyants, mais on pouvait y admirer les astres scintillants et espiègles.

En réalité, tout aurait été calme dans l'oliveraie nocturne, n'eût été le hululement intermittent du vieux hibou ; tout aurait été paisible, n'eussent été les chants des grillons.

Je marchais toujours seul dans la vaste oliveraie. Devant moi s'allongeaient les ombres des cactus, des aloès et des agaves. Je distinguais aisément les caroubiers par leurs statures imposantes et leurs feuillages inextricables, cependant que les oliviers étaient moins grands, alors que figuiers et amandiers l'étaient encore beaucoup moins...

Des ombres furtives, des ombres difformes qui n'étaient pas celles de mes arbres traversaient les olivettes tantôt comme l'éclair, tantôt si lentes que je pouvais en voir les dimensions et en sentir l'odeur. Des odeurs de serpolet trempé d'urine d'ânesses, des odeurs de thym souillé de sang encore chaud et fumant, de sang d'hommes, de sang de coqs en rut, de sang de béliers ou d'agneaux ; odeurs de romarin piétiné ou écrasé par des pattes de chevaux sauvages ou les mules berbères du caïd de la contrée...

Ombres furtives et difformes, odeurs à la fois aimées et répugnantes, tout cela augmentait mon désarroi malgré la nuit calme d'été.

Je marchais toujours seul ; devant moi, dans la vaste oliveraie à moitié ensommeillée se dressa brusquement une ombre ; c'était une ombre d'homme à coup sûr ; elle ne touchait pas le sol ; elle s'en tenait à une toise et était littéralement suspendue en l'air, au-dessus de ce que je crus être une touffe de pomme nazoréenne. Je suspendis le pas et m'arrêtai net. Mes yeux s'embrumèrent et me piquèrent ; mes cheveux se dressèrent et devinrent plus durs et aussi aigus que des épines ; mon souffle s'accéléra ; ma poitrine se gonfla et je faillis même tomber à la renverse. J'entendis alors un faible gémissement coupé de sanglots saccadés.

Or le gémissement et les sanglots provenaient de l'ombre. Je compris tout de suite que l'ombre était en peine et soudain, oubliant ma peur et mon angoisse, j'eus pitié d'elle.

«Ils me trahirent, ils me trahirent», se plaignait-elle ; sa voix était brisée et les mots tombaient lourdement de son ventre.

«Ils me vendirent, ils me vendirent, répétait-elle, à mes ennemis et aux leurs ils me vendirent. Ils livrèrent mes chevaux plus vifs que le vent, ils vendirent mes pur-sang plus fougueux que l'orage. Ah ! ils m'abandonnèrent seul avec quelques soldats fidèles et intrépides et rejoignirent les rangs ennemis. Par Tanit et par Bal, ils goûtèrent les affres de la mort, les affres nées de la félonie; eux et leurs nouveaux alliés ...

« On leur promit quelques muids de blé et d'orge et alors ils me délaissèrent seul avec quelques soldats fidèles et intrépides ; mais que pouvions-nous faire face à des nuées de cavaliers bardés de fers empoisonnés ? Nous étions treize et eux cent mille ; ah ! mes quelques soldats fidèles et intrépides avaient tous trépassé. Leurs cadavres étaient piétinés par les chevaux numides, mes chevaux numides qu'ils vendirent à mes ennemis et aux leurs moyennant quelques boisseaux de blé et quelques muids d'orge. Par Bâl et par Tanit, le cœur me retourna quand je vis les cadavres de mes soldats fidèles et intrépides: éventrés, écrasés, mutilés, coupés ... Je vomis mon sang et je pris les habits d'un soldat ennemi aux yeux sans vie. Je mis son casque et montai sur une jument débridée qui piaffait et hennissait... »

J'écoutai pétrifié. L'ombre se plaignait, gémissait et sanglotait. Me voyait-elle ? Je ne peux le garantir. Elle poursuivit:

« La jument qui perdit son cavalier était racée ; À peine l'avais-je montée qu'elle se mit à galoper plus vite que le vent de la steppe, plus subtile que la danse du sirocco. Elle sautait par-dessus les cadavres qui s'amoncelaient sur la vaste cuvette. Je reconnus ceux de mes amis fidèles et intrépides ; mais que pouvais-je faire ? J'étais seul et tous étaient à ma recherche. Les uns criaient que j'étais mort et dansaient sur les cadavres de mes amis. D'autres hurlaient que j'étais encore en vie. Leur chef ordonnait alors qu'on redoublât de vigilance et qu'il fallût que l'on m'amènât mort ou vif devant sa tente dorée. Leurs clameurs sauvages, leurs danses macabres et leurs joies incoercibles me donnaient encore de la vigueur ; or je perdis beaucoup de sang et je m'affaiblissais. Enfin, je m'éloignai suffisamment du champ de la mort et la tente dorée de mon ennemi mortel lançait de loin en loin des scintillements rouges qu'étouffaient leurs clameurs confuses mais encore terrifiantes à mesure que ma jument s'éloignait et j'arrivai enfin ici ; oui, j'attachai ma jument à cet olivier ; il était tendre et frais et je pouvais enlacer son frêle tronc avec mon pouce et mon index et maintenant deux hommes vigoureux ne pourront plus l'embrasser quand bien même ils étendraient leurs bras.

Ici, à l'ombre légère je fis un somme et pris des forces. Deux laboureurs me réveillèrent et me donnèrent une petite amphore remplie de lait frais de chèvre. Comme je portais des vêtements de soldats, ils me posèrent beaucoup de questions ; je leur dis la vérité ; ils se mirent alors à pleurer à chaudes larmes. Ils me cachèrent dans une cabane bâtie en pisé et me promirent de construire pour moi une barque afin que je fuie définitivement mon pays

infesté par mes ennemis. En une semaine, la barque était prête et je partis loin, très loin pour le Levant. Ils me poursuivirent là-bas et je dus errer ; de guerre lasse, je bus enfin la ciguë et rejoignis le royaume des ténèbres.

Depuis deux mille ans, je reviens à cette oliveraie en été et j'y reste une semaine et je pleure mon pays perdu et je pleure ma vie errante ... »

El-Menzah VII, café Latîf, le 17 juin 1996

(II)

CHEZ LES TOUAREG DU TASSILI

Ce soir-là je l'avais passé chez les Hommes Bleus du Grand Désert du Tassili. C'étaient les êtres les plus affables que j'eusse jamais connus, les plus généreux et les plus hospitaliers.

Leur campement se composait d'une dizaine de hautes tentes en poil de chameau et toutes étaient bariolées de bandes blanches et noires ; je sus immédiatement que les chameaux tondues étaient noirs et blancs car il faut dire que mes Hommes Bleus du Grand Désert du Tassili ignoraient encore la technique de la teinture.

Mentalement je calculai qu'il fallut au moins mille chameaux pour tisser ces tentes hautes et vastes. Après tout, mes Hommes Bleus du Tassili pouvaient se permettre cette fantaisie, puisque leurs troupeaux camelins pullulaient comme des sauterelles dans ce grand désert d'Afrique et que ces Touareg étaient considérés comme les négociants les plus habiles et les plus honnêtes du Grand Sahara Africain.

J'essayai de calculer mentalement aussi les astres et les étoiles qui tremblaient et clignotaient dans le ciel, tant le ciel était serein et beau ; je dus vite avouer mon impuissance ; je me trompais toujours et je dus mille et une fois calculer de nouveau au point que je sentis une grande lassitude.

J'étais étendu tout de mon long sur une grande étoffe également rayée de noir et de blanc et tramée également de poil de chameau.

Le chef de la tribu nomade me fit mettre sous la tête un coussin rembourré de poil de chèvre; bref, à l'entrée de la tente centrale veillaient autour de moi tous les hommes, tous les jeunes gens et même toutes les femmes. J'étais le seul être à veiller allongé sur le dos et c'était là une marque de considération insigne qu'on ne manifestait même pas à certains chefs de grandes tribus nomades ; quant à moi, je ne pus comprendre les raisons de cette profonde vénération exprimée à mon intention ; je n'étais en effet ni chef illustre de grande tribu nomade ni riche négociant de sel, d'ivoire, de poudre d'or ou d'épices ni grand chef de guerre...

De temps en temps une belle jeune fille violait le cercle des hommes et venait offrir sa boisson chaude et tonifiante avec son immense plateau d'argent finement ciselé et ses petits verres de thé vert. Elle commençait toujours par moi et tous les gens de la tribu acquiesçaient ; n'étais-je pas l'Hôte ? Ne me devait-on pas beaucoup d'égards ?

Ce soir-là, le chef de la tribu parla de remonter vers le Nord où étaient les pâturages moins maigres, mais où plus méchants étaient les hommes. «Que voulez-vous ? Nos troupeaux se déciment et le Grand Désert du Tassili devient chaque année plus inhospitalier. Dans quelques années tous nos chameaux auront péri et puis nous devons échanger notre ivoire et notre poudre d'or avec ceux des oasis du Nord ... »

Tous les contributeurs écoutaient respectueusement les propos toujours sages du chef. Une Targuia de haute race, sa femme hochait la tête en signe d'assentiment et quand sa fille apportait son plateau chargé de verres de thé vert, elle ne manquait jamais de poser son regard pétillant sur moi avant de regarder fixement sa fille ; la mère et la jeune fille se comprenaient; j'étais donc le premier servi.

À chaque tournée, la jeune vierge s'approchait un peu plus de mon coussin ; en me tendant un verre de thé, elle se courbait si bas que je pouvais voir ses seins fermes et bronzés par le soleil du Tassili.

Le thé que me présentait la jeune Targuia était dissemblable de celui qu'elle offrait à l'assistance. Il était plus épais et son goût tenait à la fois du piment rouge des Oasis, du gingembre de Malaisie et de la cannelle de Java. Ce goût était certes un peu commun mais le thé était si exquis et si suave qu'il ne m'en souvient pas d'avoir bu de pareil de ma vie et à mesure que j'en sirotais, je me sentais plus viril, plus vigoureux et plus enthousiaste ; alors que le chef était absorbé par son interminable monologue, il m'arriva même de rire bruyamment à l'intention de sa fille qui me lançant des regards franchement langoureux prit l'audace inouïe d'arranger mes cheveux ébouriffés.

Le chef de mes Hommes Bleus s'arrêta un moment de parler, puis continua son discours. Il était content du reste que je me fusse intéressé plus à sa fille qu'à lui. Comme pour m'encourager à nouer un véritable dialogue muet avec elle, il fit en sorte qu'il me tournât le dos. Sa femme surveillait et le manège de sa fille aînée et celui de son

mari tout en hochant la tête et en observant les astres et leurs scintillements fabuleux ...

Ah ! ce thé vert ; il finit par me donner le vertige. Les astres effectuèrent devant mon regard fixe et lourd un ballet belliqueux et marchèrent vers les étoiles qui sortirent leurs griffes d'acier et fulminèrent. Du feu rouge et noir sortit de leurs gueules béantes ; du feu blanc et bleu de celles des astres.

Des jets de feux criblèrent le firmament ; il tomba sur le Désert du Tassili une pluie de sang en flammes et tous mes Hommes Bleus durent se réfugier sous leurs grandes tentes. Dehors blatéraient les chameaux et imploraient secours et tous moururent brûlés.

La fille du grand chef s'allongea près de moi. Je ne fis aucun geste. Je retins ma respiration et fis comme si j'eusse été profondément endormi. Elle se rapprocha encore davantage de moi. Je sentis son haleine parfumée de musc me caresser les cheveux. J'étais aussi immobile qu'un mort. Elle se rapprocha encore et son corps tout chaud toucha le mien. J'étais toujours profondément endormi, donc je ne sentais pas son corps chaud et fébrile, donc je ne sentais pas son haleine parfumée de musc, donc j'étais seul dans ma couche, seul sous ma tente d'hôte privilégié et pourtant et pourtant, la jeune et belle Targuia mit franchement son index sur mes lèvres et se mit à les caresser par une léger va-et-vient. Je ne fis toujours rien ; elle s'accroupit alors et, se penchant sur ma tête, frotta ses seins fermes et légèrement bronzés par le soleil du Tassili sur mes lèvres serrées et mon nez et mes yeux fermés.

Je la poussai violemment et, me levant sur mon séant, je lui criai à la face: « Arrière sorcière ! Arrière !... »

El-Menzah VII, café Latîf, le 17 juin 1996

(III)

LA RÉVOLTE DE LA KAHÉNA CONTRE LES DIVINITÉS DE SES ANCÊTRES

Or la Kahéna arriva comme la foudre. Elle hurla plus fort que le vent des Aurès et blasphéma les dieux de la grotte qui l'avaient trahie.

Serrant entre ses cuisses musclées un beau cheval numide, elle fulminait contre les dieux versatiles, volages et sans scrupules ...

Elle s'apaisa enfin et demanda à ses sujets numides de se choisir d'autres divinités et pour eux choisit les dieux de la montagne et les dieux de la mer. Tous les Numides témoins de la rage de la reine et de son dépit approuvèrent ce choix. Le soleil ne regagna pas encore sa couche que tous les Berbères furent mis au courant de la grave décision de leur reine. Certains d'entre eux éprouvèrent quelques appréhensions et évitèrent même de penser aux vengeances des dieux de la grotte, mais la plupart adoptèrent les nouvelles divinités.

Le bruit courut que, lorsque la lune serait entièrement pleine, tous les gens devraient se retrouver dans la vaste vallée des vents.

Cette nuit-là, tous les Numides des Aurès, des Gétules des oasis, des Maures des côtes du Nord et des Libyens de Byzacène étaient présents au rendez-vous fixé par la reine Kahéna.

Alors que tous étaient nonchalamment assis sur l'herbe grasse au clair de la pleine lune et qu'ils devisaient entre eux, la reine, toujours sur son beau cheval, arriva brusquement car nul ne savait quand elle devait faire son apparition.

Ses dix garçons l'entouraient. Eux aussi montaient de beaux chevaux berbères. Cinq d'entre eux la précédaient, le sixième chevauchait à sa droite, le septième à sa gauche et les trois autres derrière elle.

On racontait dans les Aurès que les dix frères avaient dix pères différents et que la reine Kahéna prenait soin de choisir ses maris de quelques soirs. Elle les choisissait beaux, robustes et fourbes ; aussi ses dix fils ressemblaient-ils à leur père respectif.

Encore belle malgré l'âge, la Kahéna avançait l'air auguste et les Berbères reculaient respectueusement devant son cortège à la fois simple et imposant. Les pères des beaux garçons se confondaient humblement dans la foule en délire ; qui les aurait reconnus d'ailleurs ? La Kahéna ne prenait-elle pas toujours des dispositions de discrétion ? C'était une reine certes portée sur les hommes beaux, robustes et fourbes, mais elle n'avait jamais crié sa lubricité et ses amours versatiles et fugaces sur les monts.

Bref, elle avançait droite sur sa monture, les cheveux défaits et longs, le front ceint d'une couronne de roses tressées avec des fleurs d'anxoka et les Numides n'avaient jamais su d'où la Kahéna se procurait ces fleurs mystérieuses, puisqu'elles ne poussaient dans aucune

contrée par eux connue... Ses bras étaient tannés mais blancs ; ses lèvres rouges étaient légèrement charnues ; mais ce qui de toute évidence la rendait désirable, c'était son regard pétillant et sensuel et son corps tout à la fois mince et vigoureux.

Superbe, la Kahéna avançait sur son beau cheval racé. Elle portait de légères sandales en peau de gazelle que fixaient à ses mollets de minces lacets de cuir taillés dans des lanières de peau de bouc.

Son cheval escalada la pente d'un mont déboisé. Les Berbères frayaient toujours un passage pour leur reine auguste et vaillante.

Elle arrêta sa monture et clama: « À ce clair de lune qui stimule l'amour nous allons manifester notre attachement aux divinités de la montagne et à celles de la mer. Désormais c'est à elles et à elles seules que nous adressons nos pensées et nos prières. Peut-être nous seront-elles plus favorables ... Que le gardien du Tophet Suprême vienne avec un coq noir et trois vieux boucs efflanqués et veufs ! Que son épouse apporte ici une toile rouge et que sa fille aînée me livre un couteau vierge de bronze ! »

Venus par milliers, les Berbères étaient tous silencieux. Les Numides étaient assurément les plus attentifs. Les Maures des côtes du Nord et les Libyens de Byzacène écoutaient avec moins d'attention, mais ils écoutaient quand même. Les Gétules des oasis semblaient plutôt curieux.

Le gardien du Tophet Suprême apporta ce que lui demanda la Kahéna de façon solennelle et son épouse et sa fille aînée s'exécutèrent.

La Kahéna descendit alors de son cheval, prit le coq et l'égorgea sur la toile rouge ; puis elle empoigna les boucs un à un et les égorgea avec des gestes lents et cérémonieux. De dessous la toile rouge jaillit soudain une source de sang carmin qui coula abondamment, si abondamment que le sang forma un petit oued qui dégringola la pente du petit mont et les Berbères amassés durent reculer et laisser couler l'oued de sang ...

La reine hurla ensuite : «Je vous demande maintenant de leur témoigner votre bonheur. Regardez la pleine lune ; sa lumière n'est-elle pas belle? Ô jeunes gens, la lune vous invite à ses noces et toi, gardien du Tophet Suprême suis-moi donc jusqu'au fond tapissé de la grotte de la Montagne !... »

El-Menzah VII, café Latîf, le 20 juin 1996

(IV)

LA KAHENA ET SON DEVIN SUPRÊME

Le lendemain le gardien du Tophet Suprême apparut sur la Montagne. Il portait un pagne si léger que la moindre brise le soulevait. L'homme était beau, robuste et vaillant. Il était intelligent et non fourbe.

La Kahéna avait décrété que tous ses sujets de Numidie *adorassent* les dieux de la mer et ceux de la montagne et qu'ils *délaissassent* les dieux de la grotte jugés versatiles et infidèles. Eh ! bien, le gardien du Tophet Suprême se plierait lui aussi au décret de sa reine d'autant plus volontiers qu'il passa avec elle l'une de ses nuits les plus agréables et qu'elle lui en promit tant d'autres.

Toujours est-il que le lendemain le gardien du Tophet Suprême pria son épouse d'une nuit de lui conférer un autre titre qui convînt à sa nouvelle dignité. Elle décréta qu'il fût appelé dorénavant le Devin Suprême des Aurès. Le bonheur de l'homme était si intense qu'il se crut un moment même supérieur à la Kahéna, mais son illusion ne dura que l'espace de son ivresse qui se dissipa assez vite au demeurant.

Sa femme faisait peine à voir et passa toute la nuit à sangloter. Alors que tous les Berbères profitaient à pleines griffes du beau clair de lune, elle prit ses enfants par les bras et les conduisit dans leur gourbi de pisé et de branchage sec et les y coucha, puis donna encore libre cours à ses larmes amères et abondantes.

Cette Kahéna de malheur ! geignait son cœur ensanglanté. «N'a-t-elle pas suffisamment assouvi sa concupiscence ? N'a-t-elle pas suffisamment détruit de foyers ?... »

L'épouse délaissée à cause de la reine était considérée comme la plus belle femme de toutes les contrées berbères, les dignitaires religieux devaient nécessairement remplir cette condition s'ils tenaient à détenir leur titre ; la malheureuse épouse ne comprenait pas encore comment cette Kahéna avait séduit son mari et avec quelle aisance ! avec quelle assurance ! et quelle confiance en ses capacités !

Alors que son cœur allait à ces pensées toutes secrètes, la femme du dignitaire religieux pleurait, pleurait, doucement pleurait afin de ne pas réveiller ses cinq enfants encore impubères.

Le lendemain de la débauche générale stimulée par la lune qui faisait elle-même la noce avec le soleil ardent et cachotier, le Devin Suprême dressé devant la grotte témoin de ses ébats avec la Kahéna clama que sa majesté l'avait élevé à la suprême dignité.

Le bruit se répandit comme une traînée de poudre et tous les Numides des Aurès et plus tard tous les Maures des côtes du Nord et les Gétules des oasis et les Libyens de Byzacène surent la nouvelle.

La Kahéna offrit à son nouvel amant l'un des chevaux les plus beaux de toutes les contrées afrides, elle ne se

montrait avec lui seulement que pendant les cérémonies religieuses où elle montrait une indifférence si grande à l'égard du Devin Suprême et affichait une attitude de mépris telle que plus d'un Numide en était arrivé à mettre en doute les rapports adultérins de la Kahéna et du Devin.

On racontait cependant que chaque soir la reine envoyait son fils aîné chercher son nouvel amant. Sur un cheval racé il s'arrêtait devant le gourbi et sifflait un chant religieux que composa le dignitaire lui-même après que la Kahéna eut décrété le rattachement de ses sujets aux nouvelles divinités:

Dieu de la mer profonde
Et toi, ô dieu du mont,
Le dieu de l'ancre gronde
Avec le vieux démon.

Caressez notre reine
De vos parfums divins ;
L'ogresse souterraine
Urine dans nos vins.

Dieu de la mer profonde
Et toi, ô dieu du mont,
Le dieu de l'ancre gronde
Avec le vieux démon.

Dans toutes les mechtas perchées sur les monts des Aurès ou blotties dans la vaste vallée des vents tous les Numides chantaient à l'unisson la nouvelle prière ; cela se passait soit au clair de la lune quand celle-ci était pleine,

soit avant que le soleil ne s'occise sous les griffes de la nuit envahissante, soit enfin quand le disque de feu montre sa rage pendant la canicule.

Cela égayait la Kahéna et la rendait heureuse ; jamais elle n'avait été si heureuse ; son bonheur, elle le devait au Devin Suprême qui associa son nom à ceux des dieux. Pour lui son amour crût si fort qu'elle décida de ne plus le cacher. On la vit donc chevaucher avec lui à travers monts et vaux et on racontait même qu'il la fit tomber enceinte.

Or la Kahéna devenait chaque jour ténébreuse. On chuchotait qu'elle accoucherait d'un garçon et qu'alors elle délaisserait son devin d'amant.

Le devin le savait aussi; lui aussi devenait ténébreux. Un beau jour on raconta dans toutes les mechtas que l'amant de la Kahéna avait disparu. Certains prétendaient qu'elle l'avait tué dans la grotte une nuit de belle lune alors qu'elle était au paroxysme de l'extase et qu'elle perdit tout contrôle sur elle-même ; elle l'eût étouffé et il eût rendu l'âme ; c'était son fils aîné qui se fût occupé de l'inhumer sans aucune cérémonie. Le fils aîné de la reine veillait toujours sur les amours débordantes de sa mère ; aussi se postait-il toujours à l'entrée de la grotte.

D'autres Numides affirmaient que leur reine tombée enceinte en arriva à haïr son amant qui affichait encore et toujours son amour pour son épouse légitime. Il en était enfin qui assuraient que le Devin Suprême prit simplement la poudre d'escampette, étant fortement tiraillé par deux amours ardentes et opposées.

La Kahéna sur son cheval racé traversa la vaste vallée des vents. Ses yeux étaient mouillés et ses regards éteints. Son fils aîné chevauchait derrière elle ; il était aussi sombre, aussi ténébreux ; même son beau cheval pleurait, racontait-on.

Un vieillard nonagénaire murmurait que la Kahéna et son fils allaient à leurs demeures humides et souterraines.

El-Menzah VII, café Latif, le 22 juin 1996

(V)

LES MALHEURS DU FILS AÎNÉ DE LA KAHÉNA

La Kahéna tonna alors sur son cheval. De ses yeux rouges jaillissaient de longues fumées noires et d'immenses flammes âcres montaient, montaient au ciel lointain et cristallin.

Dans la vaste vallée des vents fouettée par l'haleine suffocante du sirocco se massaient vingt mille Numides armés jusqu'aux dents.

Ah ! les Sarracènes ! les Sarracènes ! hurlait-elle devant ses sujets venus de toutes les nombreuses mechtas des Aurès et même des mechtas maures des côtes du Nord et des mechtas libyennes de Byzacène et des mechtas gétules des oasis.

Ses dix fils robustes, beaux et vaillants l'entouraient affectueusement. De leurs prunelles jaillissaient aussi d'immenses volutes de flammes ardentes et noires. Leurs lèvres frémissaient et ils tremblaient sur leurs chevaux berbères plus fougueux que le vent violent de la steppe et plus subtils que la danse du sirocco sur le Grand Erg félon et vorace. Ils avaient peine à retenir leurs cris de guerre. Ils avaient peine à comprimer leur colère dans leur poitrine. Ils ne pouvaient supporter que des étrangers viennent dans leurs contrées riches et giboyeuses. «Au demeurant pourquoi viennent-ils chez nous ces Sarracènes? et d'abord qui sont-ils? ressassait en lui-même le fils aîné de la Kahéna, or ce fils aîné connaissait

vaguement son père tout comme ses neuf autres frères. «Serait-ce ce grand cavalier rayonnant encore de prestance malgré son âge? Ou bien ce fantassin robuste et beau et dont tous les Numides soutenaient qu'il était le plus vaillant de tous?... »

Ses pensées vagabondaient ainsi et tous les Numides pensaient qu'il écoutait les propos de sa mère avec la plus grande ferveur.

Quant à lui, il lui suffisait de savoir que sa mère haïssait les Sarracènes ; le reste lui importait peu. Il pouvait donner libre cours à ses émotions, à ses appréhensions, à ses tourments, à ses pensées intimes et surtout à ces questions relatives à son identité et qui troublaient sa vie depuis sa plus tendre enfance. N'avait-il pas été le témoin oculaire de toutes les amours volages de sa mère ? N'avait-il pas été même son complice ? Ah ! pourvu qu'il arrivât à connaître réellement son père. Il savait qu'il était las de suivre sa mère partout et qu'il n'était là que parce qu'elle le voulait. Au fond, il eût aimé mener une vie de simple berger ou une vie simple de paysan, élever une famille et avoir de beaux garçons et des filles saines et vaillantes... Quelques poules, quelques chèvres, trois ou quatre brebis, un bélier et une douzaine de petits lapins de garenne sur le versant nord du mont des Aurès et il eût été l'homme le plus heureux des Numides, mais sa mère, la Kahéna décidait pour lui et pour ses neuf frères et ils étaient encore tous célibataires et ils devaient la suivre partout. N'était-elle pas la reine de la vaste Numidie ? Ses ennemis pouvait-on les compter ou les connaître ? Alors leur devoir leur imposait de protéger leur mère.

Les dix fils de la Kahéna étaient malheureux malgré les apparences fallacieuses. Leur vie était errante et hasardeuse et nul ne pouvait fonder un foyer.

Le fils aîné revint un moment sur terre et put entendre le discours ou plutôt un fragment du discours de sa mère, la Kahéna : «...Qu'on m'apporte la tête du chef des Sarracènes ! Au fait comment s'appelle-t-il ?» Hassan ! Hassan ! hurlèrent mille et mille gosiers gutturaux et belliqueux.

Eh ! bien, qui m'apportera la tête de ce Hassan sera mon époux ; oui, il sera mon époux, non mon époux de quelques soirs, mais mon époux légitime ; je ferai de lui le père de mes dix fils robustes et intrépides et il régnera avec moi sur tout le pays des Numides et des Maures et des Gétules et des Libyens ; oui, il sera le roi incontesté de tous les Berbères...

Le fils de la Kahéna était encore plus malheureux que jamais. Voilà que sa mère promet au tueur de ce Hassan d'autres épousailles, or il était las des épousailles de sa mère, dussent-elles être durables et sérieuses ; il était las de sa vie errante ; il était las des risques auxquels il s'exposait constamment ; il était las des escarmouches que rallumait toujours sa mère tantôt contre les Gétules, tantôt contre les Maures, tantôt contre les Libyens, tantôt contre les Byzantins et voilà qu'elle parle maintenant de ces Sarracènes venus on ne sait d'où.

Malgré lui le fils aîné de la Kahéna écoutait le discours de sa mère. La colère agitait tous ses membres ; même son beau cheval berbère élancé et vif s'était mis à hennir de

manière étrange comme s'il eût lu et compris les pensées secrètes de son maître, il devint si nerveux, si instable que certains cavaliers numides en arrivèrent à se demander s'il n'était pas piqué par un taon sournois et maléfique; aussi se regardèrent-ils intrigués ...

El-Menzah VII, café Latîf, le 23 juin 1996

(VI)

LE COMLOT DU DIEU SUPRÊME DE L'ANTRE CONTRE LA KAHÉNA

Aujourd'hui on l'a vue errer dans la vaste vallée des vents. Hagarde, elle chevauchait, le regard vapoureux, de ses yeux la flamme absente. Son fils aîné chevauchait à côté d'elle taciturne et plongé dans le gouffre des idées les plus effrayantes.

Le vénérable vieillard hochait lentement la tête sur leur passage et murmurait qu'ils allaient tous les deux, la mère et son fils aîné et même tous ses autres fils à leurs demeures humides et souterraines et il pleurait à chaudes larmes sous le saule pleureur.

Le vénérable vieillard, de mère gétule et de père numide, admirait la Kahéna pour sa vaillance, sa beauté virile et son intelligence pénétrante. Il n'avait jamais cessé d'adresser aux dieux de la grotte ses prières les plus ferventes afin d'assister la reine intrépide toujours sur pied de guerre, tantôt contre tel roitelet libyen, tantôt contre tel autre maure ou gétule et la Kahéna remportait victoire après victoire à telle enseigne que nul ne pouvait compter ses batailles ni ses succès militaires.

Cette fois le vénérable vieillard avait prié ses dieux comme à l'accoutumée; il avait seulement le sentiment que les dieux de la grotte étaient plus soucieux de leurs querelles sentimentales et de leurs amours capricieuses que des intérêts de la Kahéna ; son cœur était donc aussi

aride que le Reg par un après-midi de canicule et son œil aussi sec que le Grand Erg mouvant et sournois.

Il avait beau prier, il avait beau égorger coq noir après bouc en rut, ces sacrés dieux ne se montraient nullement favorables à la reine; c'était comme s'ils l'eussent prise en inimitié; c'était comme s'ils l'eussent abandonnée sans autre forme de procès. Pourtant le vénérable vieillard savait l'ardente ferveur de la Kahéna; il était témoin de ses longues prières avant chaque action qu'elle entreprenait; il avait vu tous les sacrifices et les holocaustes qu'elle destinait aux dieux de la grotte,

La Kahéna, se disait-il en lui-même, n'avait pas failli à ses devoirs de pieuse affidée; « non, mille fois non, c'est peut-être la fidèle la plus pieuse ; elle est certes portée sur les hommes beaux, vaillants et fourbes, mais n'est-ce pas là une qualité de reine valeureuse et soucieuse des intérêts de son peuple ? D'ailleurs les femmes numides ne lui ressemblent-elles pas ? Laquelle pourrait jurer de n'avoir jamais partagé sa couche autrement qu'avec son mari ? Et leurs époux ne sont-ils pas tous semblables aux papillons ? Enfin les dieux de la grotte eux-mêmes ne se disputent-ils pas souvent pour des affaires de cœur ? Ne raconte-t-on pas que le Dieu Suprême de l'Antre couche avec autant de déesses qu'il y a de grottes en pays numide?... »

Le vénérable vieillard se perdait en conjectures et n'arrivait toujours pas à comprendre l'indifférence des divinités de la grotte à l'égard de la charmante et pieuse Kahéna. Il se rappela brusquement une histoire qui s'était

racontée du temps où la reine n'avait que vingt ans; or elle en avait quarante.

On racontait dans toutes les mechtas des Aurès que le Dieu Suprême de l'Antre avait invité la belle reine adolescente dans l'Antre où il élisait domicile pendant les sombres mois d'hiver. Ivre de bonheur, la Kahéna avait naturellement enfourché son plus beau cheval et le fit galoper jusqu'à l'Antre divin. À l'entrée sur leur train de derrière étaient en attente sept chiens tricéphales; la Kahéna comprima un sentiment violent de répulsion; elle entendit aussitôt une voix effrayante, semblable à la fois au grondement du tonnerre, au hurlement d'un volcan avide et enragé et au tremblement de la terre en colère lui ordonner d'entrer sans crainte; elle entra et marcha encore. Oh! qu'il était interminable et long ce couloir! Oh! qu'il était obscur et terrifiant! Elle continua sa marche le cœur palpitant, le front moite, les mains tremblantes. Elle vit enfin à trente pas devant elle et légèrement à gauche une étrange lumière vaciller sur un corps non moins étrange. Elle s'en approcha la poitrine haletante et le cœur encore plus palpitant. Que vit-elle? Accoudé sur une grande peau puante de léopard le Dieu Suprême; c'était une espèce de vieillard à deux têtes de renard; il était si vieux qu'on eût dit qu'il fût né avant la création des monts des Aurès; ses bras étaient couverts d'écailles luisantes et noires; ses quatre yeux étaient rouge sang de vipère; son dos se terminait par une queue velue et remuante; il était si laid que la Kahéna comprima son deuxième sentiment violent de répulsion; la voix du Dieu de l'Antre tonitrua aussitôt: «Assieds-toi sur cette peau de léopard!» Obéissante, elle s'assit tremblant de peur indicible, d'aversion et de dégoût.

Le Dieu de l'Antre était complètement nu; son corps était-il poilu ? Son corps était-il densément velu ? La Kahéna ne le sut jamais. Toujours est-il qu'elle s'assit humblement et posa sa lance à côté d'elle. Le Dieu Suprême posa alors la main sur son épaule; était-ce une main? Était-ce une patte à sept doigts ou sept griffes ? La Kahéna ne le sut jamais. Que c'était lourd cependant! Son épaule pourtant robuste ploya et la Kahéna lança malgré elle un faible gémissement, puis grinça des dents et se tut. Dans un galimatias qu'elle comprit de toute évidence par un phénomène magique il l'invita à lui consacrer quelques nuits sur sa grande peau de léopard...

La jeune Kahéna ne sut jamais comment elle bondit loin du Dieu Lubrique ; elle ne sut jamais, jamais non plus comment elle réussit à sortir de l'Antre effroyablement sombre...

Comme le Dieu était éconduit par la belle Kahéna, il n'en dit mot aux autres divinités de la grotte: il fût vraisemblablement devenu la risée de tous. Il n'oublia cependant jamais l'amertume de son échec galant ; aussi essaya-t-il par tous les moyens de monter les autres divinités contre la Kahéna ; les dieux étaient néanmoins favorables à la belle reine qu'ils savaient pieuse et fidèle.

En vingt ans la majorité moururent et le Vieux Dieu de l'Antre réussit à former enfin un bloc assez hostile à la Kahéna.

Cette histoire qui fulgura au début finit par s'éteindre et s'oublier car ni l'un ni l'autre n'avait intérêt à ce qu'elle se perpétuât.

Le vénérable vieillard comprit vraiment pourquoi les dieux de la grotte devinrent même hostiles à la reine des Aurès.

Il l'approuva donc quand elle décréta que ses Numides adorassent les dieux de la mer et les dieux de la montagne. Dans sa sagesse elle opposait ainsi ses nouveaux dieux aux anciens et cette opposition ne pourrait que lui être bénéfique. Hélas ! les nouveaux dieux n'avaient encore manifesté aucun sentiment qui laissât croire qu'ils étaient favorables à la reine.

C'est pour cela qu'on l'a vue errer dans la vaste vallée des vents sur son beau cheval berbère à côté de son fils aîné aussi sombre et ténébreux que s'il eût perdu la flamme de ses prunelles.

Quant à lui, le vénérable vieillard hochait lentement la tête sur leur passage et murmurait qu'ils allaient, qu'ils allaient tous les deux, la mère et son fils aîné et même tous les autres fils à leurs demeures humides et souterraines et il pleurait à chaudes larmes sous le saule pleureur.

Un jeune berger en revanche sautait de joie et parlait à ses brebis de l'ère nouvelle et de la mort des dieux.

(VII) LES TORTURES DE KOCEÏLA

«Écartez-lui encore les jambes ! encore ! encore plus ! »
Un homme dégingandé, aux bras anormalement velus, à l'œil fauve et au front bas et plissé, donnait ses ordres à deux Nègres vêtus seulement d'un cache-sexe. J'étais jeté dos au sol, les mains liées par une corde de filaments d'aloès et les poignets en sang. De mes yeux coulait aussi un flot âcre et rouge et même des racines de mes cheveux giclait du sang noir et abondant.

Ce qui me faisait encore plus de mal, ce sont les deux Nègres qui me malmenaient avec un plaisir malsain ; non seulement ils m'écartelaient, non seulement leurs gestes étaient secs, cruels et violents, mais ils ricanaient méchamment ; oui, dans la joie ils exécutaient les ordres de l'homme dégingandé car leurs yeux me lançaient des jets de flammes invisibles qui me brûlaient atrocement et j'étais entre leurs mains grossières et vilaines exactement comme un mort entre les mains de son laveur ; non, je ne pouvais même pas gémir, même pas sangloter.

J'assistais à ma torture dans l'impuissance la plus totale. Les deux Nègres chuchotaient entre eux et me regardaient avec autant de férocité que si j'eusse tué l'un des leurs. J'étais fou de douleur ; j'avais mal partout et les deux Nègres penchés sur moi me jetaient aussi sur le visage des jets de salive si fétides et si puants que je défaillis plus d'une fois. Je crus entendre enfin celui qui semblait être leur maître leur dire : «Je ne veux pas qu'il meure rapidement ; ce serait trop beau et puis avec les gens de

son espèce il faut bannir toute clémence, faites donc attention ! attendez qu'il retrouve ses esprits !... »

Je prolongeais exprès mon évanouissement, mais l'homme dégingandé dit encore à ses deux Nègres : «Tenez ! piquez-le de cet attisoir que j'ai chauffé à blanc !» Ils me piquèrent aussitôt et je poussai un faible cri ; il n'en fallut pas plus et le maître ricana à son tour avec encore plus de cynisme que ses deux Nègres. Ha ! Ha ! Ha ! s'exclama-t-il ; l'homme créé pour être le combustible de la géhenne se croit malin ; non ! le Malin ne lui sera plus d'aucun secours. Vous deux, mettez-vous donc au travail !

Alors que les deux Nègres me brisaient lentement les jambes avec un gros maillet de plomb, leur maître ne cessait de répéter: «Koceïla du diable, montre-nous donc ce dont tu es capable ! Ah ! quand je sais que tu as tendu un piège à Sidi Oqba !Tu ne peux agir que par trahison ; montre-nous donc ton courage! »

En réalité, supporter la torture des deux Nègres qui s'acharnaient sur moi depuis trois jours consécutifs et quatre nuits était la preuve évidente non seulement de mon courage, mais d'une ténacité et d'une résistance surhumaines. Je voulus répondre à mon tortionnaire que j'étais assurément plus courageux que lui ; qu'à ma place il n'aurait certainement pas survécu à toutes ces épreuves de torture et que j'agissais par trahison quand le courage devenait une forme de bêtise et par courage quand la trahison s'avérait inefficace...

Je tentai vainement de parler, de lancer ma vérité à la face de mon tortionnaire ; je fus même tenté de le provoquer en duel ; seulement les mots me restaient bloqués dans la gorge et puis mes idées s'embrouillaient vite et un brouillard dense et noir me séparait souvent des deux Nègres et de leur maître ; je me sentais pris alors dans un tourbillon vertigineux et voyais immanquablement un précipice insondable sous mes jambes écartelées et brisées.

Hi ! Hi ! Hi ! ricanait l'homme dégingandé. Hou ! Hou! Hou! répliquaient les deux Nègres et je restais muet et souffrant. Ô ! que ne m'apportiez-vous votre assistance, dieux de la grotte ! N'avais-je pas tué pour vous le Sarracène conquérant ? N'était-il pas venu pour vous combattre ? Alors, de grâce, allégez mes supplices ! Ô dieux de la grotte, terrassez-moi ces deux Nègres ! Ô dieux de la grotte envoyez votre foudre à cet homme dégingandé ! Ô dieux de la grotte, délivrez-moi de ces mains impitoyables ! Je suis seul et je souffre atrocement...

Mon cœur était amer et saignait abondamment de l'intérieur plus parce que j'étais délaissé des dieux de la grotte que parce que les deux Nègres me défonçaient lentement et méthodiquement les os. Il m'arriva même d'en vouloir à mes dieux, aux dieux de mes ancêtres auxquels il m'arriva fréquemment d'avoir sacrifié tous mes coqs noirs et mes boucs et mes chèvres aux pis toujours gonflés de lait chaud. Ah ! quand je pense que j'avais failli immoler mon fils aîné pour gagner leur bienveillance ! Peut-être m'en voulaient-ils pour ne l'avoir pas fait ? Que sais-je? Ô

dieux de la grotte, si vous envoyiez votre foudre contre ces deux Nègres féroces et leur maître et que vous m'en débarrassiez, je vous offrirais mon petit-fils, puisque mon fils aîné a maintenant vingt-cinq ans et que seuls les bébés de quelques jours sont bons au sacrifice et par vous sont agréés.

Le brouillard qui me cachait à mes bourreaux devenait si épais que je ne voyais plus rien ; j'entendais toujours cependant l'homme dégingandé hurler à gorge déployée : «Koceïla sous peu tu seras précipité dans les flammes inextinguibles de la géhenne !... »

El-Menzah VII, café Latîf, le 24 juin 1996

(VIII)

LE CHAMP DE LA FÉLONIE

Je marchais nu-pieds depuis une semaine ; j'étais exténué et j'avais terriblement faim. Depuis une semaine j'errais dans un pays que je croyais connaître ; c'était un pays de grandes plaines moutonnées d'alfas, de jujubiers et de lentisques. De loin en loin un djebel timide et échanuré barrait l'horizon et semblait monter la garde devant un défilé. Je ne savais pourquoi cette image me donnait le frisson et j'avais peur.

J'errais dans ce pays de vastes plaines et il me semblait partout entendre des cliquetis de sabres, d'épées et des chocs de lances brisées contre des boucliers ; où que j'eusse tourné la tête, j'entendais des clameurs effrayantes et gutturales, des voix d'hommes dont je ne pouvais comprendre le sens alors que d'autres m'étaient plus claires qu'eau de roche. « Ils arrivent, ils arrivent, ils sortent de ces bosquets... »

Les phrases que je comprenais aisément étaient dites en arabe littéral comme on n'en lisait plus que dans les livres des maîtres. J'étais cependant dépité de ne pouvoir savoir ce que vociféraient d'autres gorges avec non moins de vigueur et de détermination.

J'errais toujours nu-pieds dans ce pays de vastes plaines et à mesure que le soleil s'occisait, j'entendais des voix d'hommes si proches de moi que plus d'une fois j'eus la sensation qu'on me frôlait ou qu'on courait à quelques emfans de moi.

« Baisse la tête ! courbe-toi ! ton bouclier ! rampe !... »
Ces fragments de phrases militaires m'intriguaient beaucoup et m'intriguaient plus encore d'autres phrases obscures. J'avais beau faire attention et essayer de les appréhender en vain.

Je marchais nu-pieds depuis une semaine. J'étais exténué et j'avais diablement faim...Tout à coup une voix au timbre pur et comme métallique me chuchota : «Mais ignores-tu donc que tu erres justement sur les champs qui s'étaient abreuvés du sang de Oqba le Pieux et de ses compagnons ? »

Je n'en croyais pas mes oreilles. Mes yeux s'obscurcirent ; je vis pourtant sept hiboux prendre leur vol depuis un olivier maigre et étêté. Les sept hiboux hululèrent un instant, juste au moment de leur envol et se turent. Malgré l'obscurcissement de mon regard, je les suivis dans leur vol ; vite ils se posèrent sur une haie de cactus et reprirent alors leurs hululements. Comme ces hululements étaient tristes ! J'étais sûr que les hiboux pleuraient le trépas sanglant de Oqba le Pieux et de ses douze vaillants compagnons.

Je marchais toujours nu-pieds et pensais à Sidi Oqba quand je vis soudain sept lucioles car il faisait nuit noire. Les sept lucioles se suivaient les unes les autres et leurs marches imperceptibles me firent étrangement penser à des danses funèbres ; les lucioles pleuraient car leurs lumières phosphorescentes brillaient faiblement pour s'éteindre ensuite longtemps, longtemps et se rallumer toujours aussi faiblement, aussi brièvement. Mon regard

toujours obscurci vit aussi un nuage bas en forme de dromadaire errer dans le ciel noir comme un fou. J'errais toujours dans ce pays de plaines vastes et barrées par des djebels. Les paroles de la voix au timbre pur résonnaient à mes oreilles avec insistance. J'errais ainsi depuis sept jours aux champs qui s'étaient abreuvés du sang de Sidi Oqba et de ses douze vaillants compagnons.

Mes yeux versaient des larmes chaudes et les larmes tombaient sur les herbes tendres et abondantes et rejoignaient le sang de Sidi Oqba aux entrailles de la terre. Le vent des vastes plaines moutonnées d'alfas, de jujubiers et de lentisques fouettait mon visage en pleurs ; je compris que lui aussi était fou de douleur et ne savait plus quoi faire ; il violentait également les maigres oliviers étêtés qui avaient pourtant juré de ne plus jamais donner d'olives. Même les figuiers généreux subissaient les griffes affolées du vent en deuil. Or tous dans la contrée savaient que les figuiers s'étaient dépouillés de leurs feuilles pour mieux porter le deuil de Sidi Oqba et puis, n'avaient-ils pas solennellement juré qu'ils ne produiraient plus jamais la moindre figue ? Oh ! nul ne pouvait imaginer le poids de leur douleur ni soupçonner les dimensions de leur deuil.

Je marchais encore nu-pieds dans la nuit noire depuis sept jours. J'étais exténué et j'avais diablement faim. Je marchais toujours quand la nuit s'illumina brusquement. Je suspendis le pas. Cachée jusque-là, la lune apparut soudain. Sa lumière était étrange. Je ne l'avais jamais vue briller de cette façon-là: elle brillait et s'éteignait, brillait et s'éteignait.

Au début je crus qu'elle lançait des flammes dans la direction des champs qui s'étaient abreuvés du sang de Sidi Oqba et de ses douze vaillants compagnons, mais en m'arrêtant près d'un figuier veuf, mais en m'arrêtant près d'un olivier stérile, je vis des flaques de sang ; je vis beaucoup de sang et je fus étonné d'entendre une plainte triste et attendrissante jaillir des ailes de treize phalènes. Quel ne fut mon étonnement de voir des larmes rouges et brûlantes choir de treize libellules.

El-Menzah VII, café Latîf, le 25 juin 1996

(IX)
LES OMBRES DE LA NUIT
ET LE RÊVE DU HIBOU

Une immense nappe alfatière s'étendait sans fin devant mon regard vacillant. Un astre tremblait là-haut et je croyais entendre les sanglots longs d'une étoile lointaine et minuscule.

Un hibou ensommeillé ululait en rêve et ses ululements étaient captivants ; c'étaient à la fois des espèces de susurrements, de plaintes et de chants. En marchant lentement parmi les touffes d'alfa, je crus connaître le rêve du hibou. Il rêverait d'une chouette aux yeux rouges et aux ailes blanches, d'une chouette langoureuse, d'une chouette qui aimerait vivre avec lui sous les branches épineuses d'un jujubier vert et lourd. Là ils construiraient tous les deux leur nid avec des brins d'alfa tressés avec des fleurs d'armoise desséchée par la danse du sirocco ; ils auraient ensuite une belle nichée de hiboux-chouettes plus proches des hiboux que des chouettes.

Il préférerait cependant qu'ils fussent des oiseaux diurnes, rien que des oiseaux diurnes car lui, père, vieux hibou de la grande steppe et elle, mère, jeune chouette ardente et alerte, en étaient arrivés à détester la vie nocturne.

Le cœur lui tournait quand il pensait aux ombres des nuits. Que de fois il était témoin de scènes terrifiantes, de scènes cannibales ! Ah ! il aimerait les oublier et se les effacer de la cervelle ; c'est pour cela qu'il désirait

ardemment épouser sa chouette de rêve et avoir des hiboux-chouettes diurnes ; au moins ils n'endureraient pas ce qu'endurèrent leurs parents. Rien que d'être les témoins muets, terrifiés et impuissants des actes atroces commis sous les ailes ténébreuses des nuits d'hiver !...

Malgré lui, contre sa volonté aussi inflexible que celle d'un gros tronc d'olivier centenaire, une scène dont il fut témoin s'imposa à lui dans son rêve.

Il était perché sur une basse branche d'un caroubier solitaire. C'était par une froide nuit d'hiver. Il pleuvait à verse et les oueds à sec s'étant vite gonflés d'eau commencèrent à sortir de leurs lits vastes et sablonneux. Les eaux tumultueuses des crues rampantes et les eaux diluviennes du ciel en deuil et effondré ajoutèrent encore aux ombres de la nuit une note lugubre et funeste.

Malgré ses efforts inouïs, le hibou fut emporté par une violente rafale d'eau giflée par une rafale de vent. Il chut sous le caroubier et trouva refuge dans un creux surélevé du tronc de l'arbre solitaire. Il s'y recroquevilla alors peureusement. Il était trempé, il gelottait, il avait faim.

Il entendit soudain un brouhaha étrange. Non, il ne divaguait pas ; malgré l'orage et le grondement des eaux rampantes éjaculées des oueds en rut, malgré la fièvre qui commença à lui ramper dans le corps, malgré le feu qui se déclara dans ses prunelles et sa cervelle, il entendit distinctement un brouhaha étrange. Il prêta donc l'oreille.

Il reconnut un groupe d'hommes accoutrés de façon non moins étrange. Ils portaient des chaussettes de laine rouge, mais ne portaient pas de chaussures ; pourtant les eaux montaient, montaient.

Ce qui était encore plus étrange, c'est qu'ils étaient nus, complètement nus malgré la pluie, malgré le vent et ils ricanait. Certains parlaient à hautes voix et riaient méchamment. Leurs voix étaient viriles et faisaient courir des frissons dans le corps du vieux hibou.

Tous tenaient en laisse un âne ou une mule et leurs bêtes brayaient et hennissaient à l'unisson. Les ricanements des hommes étranges vomis par la froide nuit d'hiver, leurs discussions bruyantes, les cris conjugués de leurs bêtes de somme, tout cela accrût la frayeur du hibou qui se rapetissa encore davantage au fond du creux du caroubier ténébreux.

Malgré la fièvre qui le secouait violemment et le feu qui lui dévorait la cervelle et les prunelles, il ouvrit grands les yeux et retint difficilement son haleine. Les hommes étranges avançaient sous la pluie rageuse et le vent enragé et dans les eaux tumultueuses et la boue qu'elles roulaient comme fétus de paille ; ils avançaient nonchalamment comme si c'eût été la pleine lune et que les éléments déchaînés n'eussent nullement existé pour eux. Alors le hibou s'étonna : étaient-ils de la race des hommes ? De ces hommes qu'il avait toujours côtoyés ? Non ! de toute évidence, se disait-il...Les hommes et leurs bêtes de somme avançaient toujours imperturbablement...

Depuis son refuge le hibou observait tous leurs gestes et écoutait leurs propos. Ils trépignaient sur un rythme irrégulier et bancal ; c'était leur manière de danser, pensait le vieux hibou tapi dans le creux noir du caroubier solitaire. Ah ! cette danse ! comme elle était inquiétante ! Tous se tinrent soudain sur un seul pied et comme un seul homme poussèrent un long hurlement qui se perdit dans l'immense steppe lugubre, un long hurlement qu'on eût pris pour des braiments, des hennissements, des blatètements et des glapissements mêlés tout à la fois. Malgré les ombres épaisses de la nuit d'hiver et la pluie diluvienne qui ne cessait de tomber et le vent qui s'acharnait contre la steppe avec encore plus de méchanceté, malgré les eaux envahissantes des oueds débridés et en rut, leurs yeux lançaient des éclairs de joie malsaine et pernicieuse.

Un homme chenu, ratatiné mais vif leva brutalement les mains et cria, s'adressant au reste de la bande : « Le voilà ce caroubier ! Entourez-en le tronc ! Prenez-vous par la main et dansez la danse du sirocco que le sorcier nous a apprise ! »

L'espace d'une fraction de seconde le hibou pensa qu'on allait le dénicher et l'égorger. Dieu soit loué ! Nul ne le vit car tous étaient absorbés par leur danse étrange et effrayante. Il se demanda un moment pourquoi leurs corps étaient secs ; étaient-ce des corps de feu qui absorbaient les eaux pluviales ou les desséchaient à mesure qu'elles tombaient du ciel ? Et leurs cheveux qui étaient très longs et leur tombaient jusqu'aux genoux, pourquoi n'étaient-ils

pas ébouriffés malgré les rafales assidues et fougueuses du vent ? Étaient-ce des épines ?

Quand la danse fut terminée, l'homme chenu qui était de toute évidence le chef de la bande cria encore : « Accroupissez-vous et chantez comme un seul homme la chanson du sorcier ! »

Comme un seul homme ils hurlèrent alors et leurs voix couvrirent tous les grondements des ombres :

« Le sorcier est puissant ;
Offrons-lui donc le sang
De l'éphèbe et la vierge
Et les feux du gros cierge... »

L'homme chenu alla vers une mule robuste; sur le dos de la mule était ligoté un bel éphèbe qui râlait faiblement. L'homme chenu le chargea brutalement sur l'épaule et alla le jeter au milieu de la bande accroupie qui chantait toujours. Il alla de nouveau ensuite vers un âne qu'on dit de souche nubienne ; sur le dos de l'âne nubien était ligotée une vierge aux dents étincelant de blancheur et l'homme chenu la chargea sur le dos avec non moins de brutalité et se dirigea vers sa bande accroupie qui chantait toujours ; il la jeta comme s'il eût jeté une botte de fagots de jujubiers.

La bande surexcitée par la vue de la vierge et de l'éphèbe ligotés et jetés bas se délecta du chant :

« Le sorcier est puissant ;
Offrons-lui donc le sang
De l'éphèbe et la vierge
Et les feux du gros cierge.

Offrons-les à l'éphèbe
Sur la ronce et la glèbe,
À la vierge impuissante ;
Couchons-les sur la sente...

Ils étaient nus, complètement nus malgré la pluie, malgré le vent et ils ricanait ... Leurs voix étaient viriles et faisaient courir des frissons dans le corps du vieux hibou.

Ce qu'on fit à l'éphèbe, ce qu'on fit à la vierge, le hibou ne voulait même pas y penser. Depuis cette triste et froide nuit d'hiver cependant il rêvait d'épouser une chouette et d'avoir une progéniture de hiboux-chouettes diurnes car le cœur lui tournait quand il pensait aux ombres des nuits et aux horreurs qui se commettaient sous leurs ailes.

El-Menzah VII, café Lobna, le 29 juin 1996

(X)

LES VOLEURS D'ENFANTS

Le vieux hibou s'évanouit : la scène était atroce dont il était témoin malgré lui.

La pluie diluvienne cessa brusquement de tomber et le vent retint ses hurlements lugubres et inquiétants. Les eaux tumultueuses et noires des oueds rentraient docilement dans leurs lits vastes et sablonneux. La nuit s'éclaira aussitôt car la lune apparut et elle était pleine. Sa lumière scintillait si fort qu'on eût pu voir une épingle parmi l'herbe grasse et haute.

Le hibou chenu sortit enfin de son refuge ; il était encore tremblant, effrayé et fébrile. Quelle ne fut son horreur quand il vit l'éphèbe et la belle jeune vierge gisant dans une espèce de cloaque de boue, d'eau noire mugissante et de sang qu'il sut chaud.

Il n'osa avancer ; ses yeux étaient révoltés et son cœur battait à se rompre. Il jeta néanmoins un regard timide sur les deux corps inanimés ; il tomba alors de nouveau évanoui ; il resta longtemps dans cet état ; le clair de lune scintillait pourtant dans le ciel et sur la terre comme une mariée targuie dans son palanquin.

Il se réveilla un moment très court puis se rendormit d'un sommeil lourd, hanté de rêves ; « étaient-ce des rêves ? se répétait-il une fois réveillé ou bien des visions réelles imprimées dans ma cervelle d'oiseau nocturne ? »

Il vit donc un éphèbe élevé dans un douar au pays des Bédouins et une vierge issue du même douar et de la même tribu ; ils étaient frère et sœur et ils étaient jumeaux. Parce qu'ils étaient jumeaux, ils étaient inséparables. Ils gardaient le troupeau de leur père qui était un rude cavalier connu pour son intrépidité, son amour de la chasse de sangliers, son amour de la glèbe nourricière et surtout sa pauvreté. Son troupeau comptait quelques chèvres, une brebis et un bélier coriace. Ses champs nourrissaient difficilement ses dix enfants. La chasse n'était pas toujours fructueuse car il ne ramenait jamais au douar les sangliers qu'il chassait ; seulement des perdrix et des lièvres. Ses enfants vivaient donc de farine pétrie avec de l'huile d'olive que son épouse cuisait sous forme de galettes, de lait de chèvre qui était chiche et de quelques bouchées de chair de perdrix ou de lièvre quand la chasse était bonne.

Le père de l'éphèbe et de la belle vierge possédait quelque trente-six oliviers ou bien étaient-ce soixante-trois ? Hélas ! c'étaient plutôt des oléastres, donc vieux et surtout stériles. Il n'était pas étonnant que l'huile d'olive fût rare au douar et les jarres n'étaient jamais pleines.

La famille vivait donc dans la gêne et pourtant tous les voisins pensaient le contraire car le père avait sévèrement interdit aux siens de parler de leur pauvreté ; comme ils étaient propres, puisque une source coulait à quelques centaines de toises du douar et qu'ils ne se plaignaient guère de leur indigence, on en vint à croire qu'ils étaient aisés ; or un homme robuste passa un jour près du douar. Son regard était puissant. Il montait une belle jument aux reins solides.

Il s'arrêta devant la vierge qui portait justement sur l'épaule une amphore de terre glaise qu'avait modelée sa mère. Il lui demanda de lui donner à boire ; il était étranger et avait soif, disait-il d'un ton doux et attendrissant ; elle s'arrêta et lui tendit l'amphore ; l'éphèbe accompagnait sa sœur.

L'étranger fit semblant de boire ; il lançait en réalité des regards furtifs tantôt à la vierge, tantôt à l'éphèbe et comme il avait un regard de lynx, il sut tout de suite que les deux jeunes gens vivaient dans l'indigence malgré leur apparence de propreté et d'aisance ; il s'enquit donc de leur père et apprit que celui-ci rentrait juste avant le couchant et qu'il était allé à la chasse.

Ayant bu quelques gorgées d'eau limpide, il attacha sa belle jument à la branche d'un oléastre, étendit son burnous de laine sur l'herbe et s'allongea dessus. Il fut pris d'un sommeil léger. L'éphèbe et la vierge le réveillèrent gentiment et ils lui offrirent une petite galette d'orge et lui présentèrent une terrine avec un doigt d'huile d'olive âcre et rance ; il acquit alors la certitude que l'indigence régnait en maîtresse despotique au douar.

Comme il connaissait le chemin qui reliait le village à la campagne, il choisit un emplacement tel qu'il pourrait apercevoir de loin l'arrivée du cavalier, père des deux jeunes gens. Avant que le soleil regagnât sa couche, le cavalier rentra sur son cheval dont les sabots commençaient à s'alourdir. Grand fut son étonnement quand l'étranger s'avança jusque devant sa monture et, l'ayant prise par le mors, souhaita le salamalec au cavalier.

Celui-ci répondit par le même salut et attendit que l'étranger parlât.

Sans ménagement, l'étranger tira de la poche profonde de son large pantalon plissé un énorme gousset plein de dinars d'or massif ; sur chaque pièce était frappé le nom du sultan Abdülhamid. Imperturbablement il enleva son burnous blanc et l'étendit sur le chemin vicinal. Le cavalier toujours monté sur son cheval ne comprenait rien ; avait -il affaire à un fou ? Ce n'était certainement pas un bandit de grand chemin : son burnous était de laine ; son turban de soie ; sa jument de race et puis ces dinars aussi nombreux que les astres dans le ciel par un soir d'été.

Bref, le cavalier attendit tout intrigué ce que lui voulait l'homme étranger au juste. Son attente ne fut pas très longue ; toujours avec sa voix douce et affectée l'autre lui dit : « Cavalier, je vois que tu rentres bredouille de ta chasse ; je sais que tu as dix enfants à nourrir et que vous vivez tous dans l'indigence ... » Le cavalier faillit un moment sauter à terre et dire véhémentement à l'étranger que cela ne le regardait en rien ; il comprima cependant sa colère et observa le silence. «...Regarde donc mon burnous blanc et ces dinars et ces drachmes dont le nombre dépasse assurément celui des astres. Eh bien ! ils sont à toi si tu me vends tes jumeaux, j'entends par là la vierge et l'éphèbe ... »

Le cavalier était fou de rage et de dépit. Il était intrépide et nul dans ce pays vaste de Bédouins ne l'avait encore vaincu dans un duel.

En un éclair il se vit assis à califourchon sur le corps inanimé de cet homme étranger qui lui proposait beaucoup de dinars et de drachmes en échange de ses deux enfants aînés ; en un éclair aussi il réalisa l'ampleur de la catastrophe ; il comprima violemment sa colère furieuse et démentielle et adopta une attitude de grande sagesse et alors apparemment le plus calmement du monde il dit à l'étranger dressé au milieu du chemin à côté de son burnous blanc couvert de dinars et de drachmes : « Homme étranger, je vis dans l'indigence, tu as raison, j'ai dix enfants, tu as raison ; tu as énormément de dinars et de drachmes, je le vois ; tu vis au sérail du sultan Abdülhamid, je n'en doute pas ; sache seulement que mes jumeaux ne seront jamais à vendre ; tu peux rapporter ceci au sultan même ; dût-il venir lui-même à pied et me faire la même proposition, eh bien ! je refuserais à lui aussi de vendre mes jumeaux. »

Comme l'étranger restait toujours dressé au milieu du chemin, le cavalier dut traverser une petite olivette et continua sa route jusqu'au douar.

Il entendit l'étranger vociférer derrière lui : « Tes jumeaux, nous les prendrons, tes jumeaux, nous les prendrons... »

Une semaine plus tard, en rentrant au douar, il apprit avec douleur la disparition de ses jumeaux. Un petit enfant morveux raconta qu'il avait vu une bande d'hommes étranges que commandait un homme emmitouflé dans un burnous blanc ; un autre gosse soutenait qu'il avait vu la même bande d'hommes étranges et nus commandée par un

homme chenu, ratatiné et vif et les deux gosses racontaient qu'ils avaient cru entendre des gémissements désespérés et longs.

Depuis la disparition de ses jumeaux, le cavalier errait dans toutes les contrées de l'Empire Ottoman à la recherche de l'homme au burnous blanc et au turban de soie. Il jurait à qui daignait l'entendre qu'il éventrerait l'homme étranger sans le moindre regret ni le moindre remords...

El-Menzah VII, café Latîf, le 30 juin 1996

LE CHANT DE LA CANICULE

(I)

LA KAHÉNA ET SON AMANT URTHA

Il souffla sur la bougie et attendit l'arrivée de la Kahéna ; il attendit et le vent hurlait au-dehors ; il attendit et le vent hurlait au-dehors ; la nuit était franchement aveugle. Au-dessus du gourbi solitaire construit à la lisière de l'oliveraie lentement s'enfuyaient des nuages ; un vieux Numide vêtu de peau de léopard attendait gravement l'arrivée de la reine des Aurès dans le gourbi silencieux.

Ce n'était pas la première fois qu'elle se rendait de nuit à son gourbi ; non, depuis sept lustres, chaque mardi soir exactement quand les brebis se mettaient à somnoler au bercail elle arrivait en coup de vent sur son cheval qu'elle ne quittait que pour aller dormir ou pour ses besoins naturels pressants.

Elle posait pied à terre avec brusquerie et le vieux Numide l'oreille tendue savait reconnaître le froissement des feuilles mortes sous les escarpins de la reine qu'il ne confondait jamais avec celui des feuilles griffées par les vents d'hiver de ses montagnes : les feuilles mortes gémissaient et leurs plaintes étaient toujours brèves ; les feuilles vertes au contraire gémissaient certes mais lançaient des plaintes longues et émouvantes ; c'était comme si elles eussent appelé à l'aide ; les feuilles mortes gémissaient et semblaient résignées n'attendant rien de personne ; les feuilles vives gémissaient et envoyaient leurs sanglots longs aux hommes, aux bêtes, à la montagne et à l'oued.

La Kahéna tarda à venir en cette nuit d'hiver ; le vieux Numide n'entendait donc que les sanglots longs des feuilles griffées par le vent furieux et débridé des montagnes. Jamais il n'éprouva de sentiment de peur ; ne racontait-on pas dans toute la Numidie qu'il affrontait les lions les plus féroces des Aurès et qu'il les capturait vivants, n'ayant pour toute arme qu'une longue lance de fer forgée par ses aïeux et un vaste filet de filaments d'agave et d' aloès ?

En ces temps lointains les lions se prélassaient nonchalamment dans les Aurès. Les paysans numides et les bergers et les habitants des mechtas se hasardaient rarement loin de leurs gourbis ; notre vieux Numide Urtha faisait exception et qui ne l'avait pas vu au moins une fois rentrer sanglant et griffé un certain soir ? Qui ne l'avait pas entendu affirmer avec fierté avoir tué tel lion de tel mont ? et le lendemain matin on allait vérifier le haut fait de Urtha et l'on était toujours étonné de trouver le corps d'un beau lion robuste inanimé et terrassé sur les herbes folles d'un oued ou la pente d'un mont rocheux et sauvage.

Urtha acquit une grande célébrité. On le surnomma tout simplement le tueur des lions des Aurès. Or la courageuse Kahéna aimait les hommes robustes, vaillants et fourbes ; Urtha était justement robuste, vaillant et fourbe. Elle s'éprit tout bonnement de lui sans même le connaître. Elle le rechercha et finit par le trouver. Comme elle était portée sur les hommes, elle délaissa son amant gétule pour le vieux Urtha. Qu'on n'aille pas croire qu'il était décrépité. Non, Urtha était certes âgé de soixante-cinq ans, mais les jeunes gens présomptueux qui aimaient à raconter leur

bravoure, leurs tours de force et leurs hauts faits se taisaient immédiatement, pour peu qu'ils le vissent apparaître sur la placette du village car il était capable de provoquer en duel le plus vaillant de la bande et de le battre à plate couture.

La Kahéna venait donc chez lui chaque mardi soir quand les brebis se mettaient à somnoler au bercail. Elle liait son cheval au tronc d'un chêne et entraît au gourbi de Urtha en coup de vent car elle ignorait la mesure. Puisque Urtha était vaillant et qu'il tuait encore les lions terribles des Aurès, il était donc digne d'être son amant.

Elle fut inquiète au tout début qu'il refusât ses charmes ; elle devint pensive et ténébreuse au point qu'un de ses jeunes amants, un Maure robuste des côtes du Nord, devint lui aussi inquiet ; il avait peur qu'elle ordonnât de le tuer comme elle avait fait tuer son amant oasisien avant lui et bien d'autres et bien d'autres. Un jour alors qu'elle était étendue chez ce jeune amant et qu'elle broyait du noir, elle lui demanda à brûle-pourpoint : « Hé ! que penses-tu de Urtha ?

--Mais c'est le Berbère le plus intrépide.

--Et si j'allais chez lui, me repousserait-il ? Accepterait-il de me prendre dans ses bras ? »

Le jeune Maure poussa un ouf inaudible et dit à sa maîtresse : « Quel homme pourrait refuser de prendre la reine en sa couche ? Et tout ici n'appartient-il pas à ta Majesté ? N'est-il pas ton serviteur ?...

--Imbécile ! répliqua-t-elle ; je suis évidemment la maîtresse et la reine de tous les Numides et de leurs bétails

et de leurs champs, mais suis-je la maîtresse de leur cœur ? Prouve-moi que tu partages ta couche de bonne grâce avec moi ! Qui prouve que tu n'y es pas forcé et que tu n'agis pas sous l'aiguillon de la peur, la peur de la reine puissante des Aurès et de toute la Numidie ? Hein ! ne suis-je pas ton aînée de vingt ans ? Est-ce que tu as délaissé ta cousine par amour pour moi ou par peur ? Dis la vérité !...

--Altesse ! ta beauté est légendaire et ta vaillance...

La Kahéna l'interrompit et lui demanda :

--Assez de complaisance ! Est-ce que Urtha me repousserait ?

--Certainement pas, auguste reine et grande Kahéna agréée des dieux ! Il sait que son refus même timide et que sa tiédeur à ton égard l'exposeront aux courroux des grandes divinités du panthéon numide.»

La Kahéna se releva de la couche aussitôt, chaussa ses escarpins en peau de léopard et monta prestement sur son cheval le fouettant fébrilement. Elle fut immédiatement noyée dans la garigue. Bientôt le jeune Maure ne vit plus qu'un point noir scintillant par intermittence. La Kahéna se dirigeait vers le gourbi solitaire du vieux Urtha. La nuit était belle ; une brise légère soufflait qui était exquise et enivrante. La nuit était belle. La pleine lune distribuait généreusement sa poudre d'or sur la montagne qui à son tour l'offrait à la brise. C'était la saison des amours.

El-Menzah VII, café Latif, le 1^{er} juillet 1996

(II)

LE MAÎTRE FÉODAL

Cette nuit-là je regagnai ma couche après une journée de labeur âpre et fastidieux ; ma femme soufflait encore sur les charbons ardents du canoun. Elle était en train de préparer un bon couscous aux légumes, puisque je n'étais rentré de toute la journée et qu'elle savait que mon maître m'employait aux champs où je devais labourer sans m'interrompre, labourer, labourer...

J'avais passé toute la journée à labourer les champs vastes de mon maître et mon araire se brisa plus d'une fois et plus d'une fois je dus le rafistoler, mais est-ce que je pouvais rafistoler la mule de trait ? car elle montra des signes graves de fatigue ; n'en pouvant plus, elle s'affala au milieu du guéret ou plutôt d'un immense champ d'orge verte ; elle s'affala et expira avant même que je fisse le moindre geste pour tenter de l'aider. Hélas ! mon maître allait me demander des comptes ; il était intraitable, il était avare ; il était dur ; il n'avait point de cœur. Je savais qu'il me tiendrait pour responsable de la mort de sa mule, or la mule coûtait trois mille journées de labour. Seigneur ! je devrais donc labourer ses champs pendant huit ans sans toucher la moindre drachme ni recevoir le moindre boisseau de blé ou d'orge...

La mule était morte sous l'aiguillon sournois de la canicule ; la mule était morte sous l'aiguillon de la soif et des rocailles qui truffaient les champs ; la mule étant bel et bien morte, je la traînai loin et la mis à l'ombre d'une haie de cactus en bordure du champ.

Je tremblais comme si j'eusse craint de perdre l'âme car mon maître en apprenant la nouvelle de la mort de la mule imiterait ce soir le chant de la canicule. Seigneur! je préfère ne pas y penser.

Je cueillis deux brassées de feuilles d'olivier car les oliviers ne perdent jamais leurs feuilles et en couvris le corps inerte de la mule ; ainsi ni les essaims des grosses mouches verdâtres ni ceux des gros bourdons ne pourraient-ils s'approcher du corps de la vaillante bête. Ayant accompli mon devoir avec dévotion, je m'étais humblement dirigé vers le haras et là je détachai un âne nubien aux pattes hautes et solides, au train robuste et à l'encolure épaisse. Je le conduisis jusqu'au sillon inachevé et continuai mon labour, le cœur battant à se rompre.

Avant que le soleil n'allât passer la nuit dans la taverne rouge et noire, mon maître arriva aux champs comme à l'accoutumée. Ses serviteurs et écuyers lui apprirent évidemment la nouvelle. Il me demanda le plus simplement du monde. Je venais justement de terminer ma journée. Il me dit: « Hé bien! on tue maintenant la mule de son maître ? » Je répondis les yeux pleins de larmes : «Sidi ! par Allah! la mule est morte de fatigue ; n'a-t-elle pas labouré mille et mille sillons rien que cette année ? » «Tais-toi, langue de vipère, continua-t-il, demain tu dois amener ton épouse ; elle veillera sur moi et ta fille aînée qui prendra soin de mon fils unique; il s'ennuie et la compagnie de ta fille lui fera certainement prendre goût à la vie. Quant à toi, tu ne laboureras plus, mais je t'élèverai au rang de chef de tous mes ouvriers.

Au sérail de mon maître je devrais moi-même conduire ma femme que j'aimais passionnément et ma fille aînée qu'on surnommait la Perle de la Régence.

La même voix qui avait jailli une première fois de mon tréfonds me dit: « Mais qu'as-tu donc au gourbi ? Presque rien !Ouvre-toi alors à ta femme et à ta fille aînée ! Chargez ensuite votre natte d'alfa sur l'âne nubien du maître et votre couverture de laine et votre cruche et vos deux bambins ; prenez ensuite la poudre d'escampette maintenant qu'il est temps, maintenant que ton maître ne se doute de rien ! Pressez-vous, pressez-vous, avant que le coq ne chante ! Ah ! si le coq chante, c'en sera fait de vous tous ! »

Une voix me parla dans la poitrine ; cette voix m'était jusque-là inconnue ; elle gronda et tonna me disant:«Qu'attends-tu donc pour trucider ton maître ? Ne t'a-t-il pas humilié devant sa valetaille ? Que signifie alors son ordre ? Que signifie donc ta promotion subite ? Hein ! Labeur âpre et fastidieux ... »

Je rentrai triste à mon gourbi en vérité ; nous prîmes enfin la clef des champs avant que le coq veuf ne lance son chant déchirant et rouge.

El-Menzah VII, café Latif, le 3 juillet 1996

(III)

LE CAUCHEMAR

Je fis un rêve. J'étais désespérément seul dans une immense steppe. Un vent lugubre me déchirait les oreilles ; où que je portasse le regard, j'entendais le même chant monotone, un chant qui vous secoue, vous trouble et vous emplit l'âme de sentiments qui relèvent à la fois de la terreur, de la honte, du désir de mourir ou de tuer, des sentiments étranges qui vous remuent de fond en comble et ne vous laissent jamais indifférent.

Une fois, par un chaud après-midi d'été, j'avais entendu feu mon père affirmer que seul le chant de la canicule transforme l'homme tour à tour en homme doux, affable et magnanime et en bête féroce capable de dévorer même sa progéniture ; je me rappelai donc les propos de feu mon père et compris que le chant monotone n'était rien d'autre que celui de la canicule ; j'eus peur et la sueur perla abondamment de mon front sombre et plissé.

J'étais toujours affreusement seul dans la steppe et le chant de la canicule s'amplifiait et m'emplissait de cruauté et de cynisme ; j'en étais horrifié car je ne me reconnaissais plus ; le chant s'amplifiait toujours et ma cruauté s'aiguissait et mon cynisme ; j'éprouvais l'envie incoercible d'étrangler mon maître, mais où pouvait-il donc être ? Certainement dans son sérail avec son harem et ses concubines. Alors que je m'apprêtais à aller au sérail, tout à coup, de l'autre côté de la steppe, du côté où se faisait occire le soleil par le gardien de l'ancre, je vis un homme et un cheval.

L'homme fouettait violemment sa monture et bientôt presque en un clin d'œil le cavalier et son cheval s'arrêtèrent à sept emfans de mon ombre car il faisait chaud et tout suait, même l'alfa desséché et aride.

J'ouvris grands les yeux ; c'était mon maître en chair et en os; c'était Agha Othman en personne. Je fus à la fois content et terrorisé : content de pouvoir le trucider à cause de tout le mal qu'il ne cessait de cultiver contre la vie, mais terrorisé car je n'avais jamais tué quelqu'un, dût-il être le plus malfaisant de la terre. Je me disais inlassablement qu'il valait mieux être de la descendance d'Abel que de celle de Caïn. Comment pourrais-je concilier mon humble philosophie avec l'acte que je m'apprêtais à commettre ?

J'étais perplexe et ne savais à quel saint me vouer ; Agha Othman descendit de son cheval et, s'approchant lestement de moi, me gifla si violemment que le sang gicla de mes narines, de ma bouche et de mes yeux ; mon regard s'obscurcit et je ne vis plus rien, tant le sang était abondant et épais. J'entendais cependant mon maître Agha Othman vociférer à tue-tête : « Hé ! gros bêta, pourquoi donc n'as-tu pas encore amené ta femme et ta fille au sérail? Vaux-tu mieux que les paysans de ton acabit ? J'avoue que ta femme est très belle ainsi que ta fille aînée, mais celle de l'émondeur d'oliviers ne l'est-elle pas ? et celle du cueilleur d'alfas? et celle du gardien de mes troupeaux ? Qu'attends-tu alors, gros bêta? Que je te gifle encore jusqu'à ce que mort s'ensuive? »

Pour la deuxième fois, avec encore plus de brutalité, je reçus la sénestre épaisse et lourde de Agha Othman. Mon sang qui coulait toujours gicla cette fois-ci et des racines de mes cheveux et de mes oreilles et de ma gorge même ; il se mit à dégouliner de sorte que je devenais effroyablement rouge. Je ne voyais plus rien, j'entendais néanmoins certes imperceptiblement toutes les insanités et toutes les insultes que proférait Agha Othman à mon égard n'épargnant ni ma femme que j'aimais passionnément ni ma fille aînée dont le poète itinérant chantait partout la beauté sans pareille et la grâce qui eût fait mourir la Lorelei de jalousie.

J'étais encore debout ensanglanté dans la steppe immense ; d'un instant à l'autre je risquais de défaillir ; je perdais beaucoup de sang et beaucoup de force. Agha Othman s'acharnait contre moi et lançait ses jambes contre mon ventre et ses pieds. Ma tête bourdonnait. Mon ventre brûlait. Je ne voyais rien et j'entendais à peine. J'étais fou de rage et d'impuissance.

J'entendis soudain un oiseau se poser sur ma tête, un oiseau qui se mit aussitôt à me picoter les cheveux et le sang cessa de couler de ma tête. L'oiseau ébouriffa son plumage et m'en frotta les yeux et le sang cessa de couler de mes yeux et mon regard redevint perçant. Bref, toutes les fois que l'oiseau étrange passait son bec ou son plumage sur l'un de mes organes, cessait mon sang aussitôt de couler ; en quelques secondes, je recouvrai mon aplomb et ma forme.

Agha Othman fulminait toujours. Je le voyais nettement. Ses beaux habits de soie étaient mal ajustés, tant il se démenait contre moi.

Son turban était franchement défait, ses babouches étaient jetées sur un lentisque rabougri et mon maître me violentait. Il fallait le voir, lui, l'Agha élégant qui ne se déchaussait jamais. Il était haletant. Il était cynique. Il voulait ma mort. Il voulait ma mort. Il voulait ma mort...

Comme un félin, sans que je me rende vraiment compte, je lui sautai au cou et avec toutes mes forces décuplées (était-ce l'oiseau fabuleux qui les avaient accrues ?) je l'étranglai si soudainement qu'il rendit l'âme et tomba raide à mes pieds tremblants. Je jetai un regard rapide sur son cadavre et je vis son cadavre bouger comme s'il se fût préparé à se relever. J'observai ensuite ses yeux et je vis son regard dardé sur moi, plein de dépit et de hargne. Je jetai mon regard sur ses mains; je vis que ses poings étaient fermés et j'eus le sentiment qu'il allait m'asséner encore des coups douloureux.

La peur me gagna encore ; alors je m'assis simplement sur sa poitrine et lui tranchai la tête. Ses yeux me regardaient toujours méchamment. Je lui coupai les poings et les pieds et je finis par l'éventrer. Ainsi une large flaque de sang noir et âcre se forma-t-elle ; le sang était si âcre que j'éternuais violemment et que j'étouffais.

Je me relevai rapidement enfin et m'enfuis laissant le cheval derrière moi. Je courus, je courus...

Comme la steppe était vaste et sans fin ! Je courus et regardai derrière moi par inadvertance. Que vis-je ? Agha Othman toujours sur son cheval me fouettait cruellement et me lançait les insultes les plus cinglantes, proférant des menaces terrifiantes. Je courus, je courus ; mais son cheval était plus rapide et son fouet, une queue de taureau de Mongolie, lacérait douloureusement mon dos et l'ensanglantait ; je compris que Agha Othman n'était pas mort mais qu'il fit seulement semblant d'être mort. Je courus encore plus vite et me dis : « Mais enfin, n'ai-je pas tranché sa tête ? et ses poings ? et ses pieds ? » Je ne comprenais plus rien. J'étais peut-être devenu fou ...

Je m'éveillai en sursaut. J'étais ruisselant de sueur ; je réveillai alors mon épouse que j'aimais passionnément et lui racontai la mort de la mule de Agha Othman ; je lui racontai ma peur, je lui racontai les ordres de notre maître, je lui racontai comment il m'avait élevé au rang de chef de tous ses ouvriers.

Ma femme sauta sur ses pieds plus furieuse qu'une tigresse. Ses yeux fulgurèrent. Elle aussi m'aimait beaucoup. Elle alla vers la couche des enfants qui ronflaient dans le coin le plus éloigné de notre chambre unique, s'accroupit rageusement et chuchota quelques mots à l'oreille de notre jeune fille aînée dont le poète itinérant chantait partout la beauté sans pareille et la grâce qui eût fait mourir la Lorelei de jalousie.

Toute la famille était éveillée. La Grande-Ourse tremblotait au firmament. Ma femme et ma fille aînée

chargèrent hâtivement le peu d'affaires que nous avions sur le dos de l'âne nubien de Agha Othman et nous quittâmes notre gourbi au milieu de la nuit bien avant que le coq noir et veuf ne chantât. Quand il chanta, nous étions justement sur le territoire d'un autre Agha que l'on disait droit et surtout pieux...

Agha Othman envoya ses gens nous chercher partout. Quand il sut où nous étions, il proposa, dit-on, cent muids de blé et autant d'orge et de miel à notre nouvel Agha qui refusa de nous livrer ; il lui proposa alors cent chevaux du Turkestan ; il refusa net et fit savoir à Agha Othman qu'il nous avait offert l'hospitalité et qu'en aucun cas il ne devait faillir à son devoir d'hôte loyal...

El-Menzah VII, café Latîf, le 3 juillet 1996

(IV)

LE BERBÈRE ET LE SARRACÈNE

Il enfourcha alors sa jument et se perdit dans la nuit. Sa monture galopait, galopait et ses sabots faisaient jaillir des étincelles en touchant la rocaïlle. Derrière le cavalier sarracène, une meute de chiens kabyles et un cavalier. La jument prit brusquement un sentier raboteux, jonché de pierres et de cailloux tranchants. La meute de chiens kabyles poursuivit la jument du Sarracène. La sente devenait de plus en plus escarpée, de plus en plus abrupte et la jument donnait des signes patents de lassitude. Le Sarracène huait la bête de toute la force de ses poumons et de son gosier. La meute de chiens kabyles le talonnait si près qu'il crut un moment qu'il allait se laisser mordre ; le cavalier berbère cependant était encore assez loin et excitait ses chiens.

Allah soit loué! s'écria le Sarracène, puis plongeant la main dextre dans la poche de son pantalon il en sortit une petite fiole remplie d'huile d'olive et dix lettres obscures : H, M, A, S, Q, K, H, Y, A, S. Toute la meute s'arrêta comme foudroyée ; le chien le plus vif et le plus entreprenant cessa ses hurlements méchants et se mit au contraire à japper, frétilant gentiment de sa grosse queue courbe.

Le Sarracène arrêta alors sa jument et caressa les chiens l'un après l'autre. Les bêtes devinrent aussi douces que les oiseaux de l'olivier qui se nourrissent uniquement des figes mûries à l'ombre de la Caverne. Le fuyard s'enhardit et posa pied à terre. Le cavalier berbère fouettait

toujours son cheval qui galopait avec peine sur la sente rocailleuse.

Pour la deuxième fois, le Sarracène prit une fiole d'huile d'olive et la répandit sur le passage que devait emprunter le Berbère sur sa monture ; il n'oublia pas non plus de prononcer doucement les dix lettres étranges et obscures : H, M, A, S, Q, K. H, Y, A, S.

Arrivé à quelques toises du Sarracène, le Berbère se tut soudain ; il sentit comme une main de titan se poser sur sa bouche pour la bâillonner, sur son épaule pour la ployer et sur sa tête pour la fêler et il éprouva une peur indéfinissable, une peur qui lui étreignit la poitrine et lui oppressa le cœur ; il eut une peur soudaine, lui, le tueur des fauves, lui, le Berbère-sans-peur. Ah ! marmonnait-il, mais que m'arrive-t-il donc ? Pourquoi mon regard s'embrume-t-il ? Ah ! si je pouvais seulement savoir ce qu'il m'arrive brusquement ! Pourtant, ce Sarracène est mince ; sa jument est certes plus racée que la mienne, mais je finirai par le rattraper, puisqu'il a emprunté cette sente qui se termine en cul-de-sac. Ô ! vous, dieux de la mer et des montagnes, aidez-moi à percer ce mystère ! vous êtes nombreux et ce Sarracène n'en a qu'un seul. Se peut-il que le sien soit plus puissant que vous tous ?

Le Berbère était littéralement paralysé et sa monture fut tentée par quelques touffes de serpolet tendres et drues. Il avança à petits pas vers le fuyard que, de toute évidence, il voulait capturer vivant afin de le livrer à la Kahéna. Or elle jura ses grandes divinités qu'elle exterminerait tous les Sarracènes mécréants et cupides. Le cavalier berbère

s'étonnait qu'arrivé si près du but, il laissât échapper, malgré lui, l'occasion de plaire à sa reine vénérée ; cela il ne put l'expliquer.

Lui aussi haïssait ces satanés Sarracènes qui semèrent la discorde chez toutes les tribus de son peuple. Lui aussi avait juré par la Déesse-mère de la mer amère qu'il pourchasserait sans ménagement tous ces intrus infidèles et qu'on disait vénaux.

Que lui arrivait-il donc ? Il n'en savait rien, si ce n'était que cet homme lui faisait peur, qu'une main invisible mais palpable lui alourdissait les membres, accroissant encore la peur inspirée par ce maudit étranger sereinement dressé au milieu de la sente, à côte de sa jument blanche. Il avança encore à petits pas, se faisant très humble. Qu'allait-il dire à l'étranger imposant ? Il avait beau chercher des mots d'excuse ; aucun n'était assez éloquent pour effacer toutes les menaces qu'il avait proférées contre l'ennemi d'il y a quelques secondes. Une fois encore il adressa ses pensées pieuses, ses pensées les plus ferventes et les plus intimes aux dieux de la mer et aux dieux de la montagne ; il les pria de foudroyer l'intrus menaçant ; les dieux n'en firent rien. Le Sarracène était plus que jamais sûr de lui-même et de son dieu unique.

«Ah çà ! tempêta le Berbère, puisque les dieux m'abandonnent et que l'étranger n'hésitera pas à me trancher la tête, eh bien! je ferai de lui mon allié». Il avança encore comme un chien battu. Il s'arrêta humblement devant son ennemi, prenant soin de lancer loin son javelot et son bouclier. Le Sarracène le regarda

longuement droit dans les yeux. Le tueur des fauves frissonna et de son front bombé et haut perla une sueur froide malgré le chant de la canicule. L'étranger avança alors d'un pas et donna l'accolade au Berbère et celui-ci rayonna d'un bonheur inespéré car il s'attendait à ce que son ennemi lui coupât le chef. Il se dit en lui-même : « Il est assurément meilleur que moi; à sa place, je l'aurais froidement occis; par la Déesse-mère de la mer amère, il vaut mieux que moi et son dieu aussi et son chef qu'on appelle Oqba doit être meilleur que notre Kahéna ... »

Le Sarracène donna une accolade tendre et pleine d'amour à son ennemi mortel ; il l'embrassa même sur le front et le tint par la main droite longuement, longuement ; des secondes qui parurent des jours ou des semaines.

Il parla enfin lentement et dit: « Frère, qu'Allah te guide vers Sa Voie!... » Le Berbère n'en croyait pas ses oreilles. Il ne comprenait plus. Un brouillard dense les enveloppait. Seul un mot s'était gravé dans sa mémoire : frère, frère, frère. Il jura donc en lui-même qu'il serait réellement le frère d'adoption de cet étranger ...

On raconte aujourd'hui encore qu'ils devinrent inséparables, qu'on les avait toujours vus l'un à côté de l'autre au plus fort des batailles et qu'ils furent tués un même vendredi de l'an de grâce 670 au moment où l'on appelait à la prière...

El-Menzah VII, café Latîf, le 4 juillet 1996

(V)

LE BREUVAGE MYSTÉRIEUX

Mon camarade de classe m'offrit un verre de cristal rempli de sirop d'orgeat et me dit: «C'est ma mère qui l'a préparé à l'occasion de l'Aïd ; bois-le ; cela te fera du bien. » J'hésitai, il insista, j'hésitai car je le savais espiègle et je ne voulais pas devenir la risée de l'école. Quand il eut juré sa bonne foi sur l'honneur de sa sœur, je consentis à prendre le verre et en boire le contenu me disant en moi-même : «Enfin, il pourrait m'empoisonner tout au plus. J'avalai ainsi le sirop à cul-sec ». À peine avais-je terminé mon verre que mon camarade éclata de rire devant toute la classe. Son rire était si bruyant qu'il ameuta presque toute l'école. Nous nous apprêtions justement à aller en récréation .

J'étais au centre de quelque deux cents élèves. Mon camarade, toujours en proie à son rire de plus en plus sardonique, bafouillait à l'intention des badauds :

«Ha ! ha ! votre Verlaine
Au milieu de la nuit
Sera fou par l'ennui
Et mordra bas de laine,

Le croyant une figue
Ou un pain de froment.
Dansez ! dansons la gigue
Au pied du mur roman.

Ce soir, hé ! oui, ce soir,
Avant que sur la nue
L'astre fou n'éternue,
Il prendra l'attisoir

Légué par son aïeul
Et ira sur la Tombe
Pisser sur le glaïeul
Avant que le jour tombe.

Dancez ! dansons ensemble ;
Il a bu mon sirop ;
Mais d'où vient donc ce rot ?
Dansons dessus le tremble !

Mon sirop, c'est le diable
Qui toujours le prépare
Sur un van plein de sable
Que huma le Barbare.

Dancez la danse molle !
Son chef sera fêlé.
Mon agneau a bêlé
Avec ma vache folle.

Mon sirop ! mon sirop !
Lui dévore l'entraille.
Entendez donc le trot
De ce diable qui le raille !

Voyez donc le poète !
Son regard est brûlant

Et sa voix est muette
Ha ! ha ! mon nœud-coulant ! ... »

J'étais humilié ; j'étais d'abord au milieu des élèves ; ensuite, mon camarade chantait et me moquait franchement allant jusqu'à affirmer que son sirop me rendrait fou. Enfin, il prouvait à tous que j'avais fini par tomber dans son traquenard.

Ce soir-là je mangeai de mauvaise grâce. Mon père s'étonna et surtout ma mère qui savait mon appétit de louveteau. Elle pensa naturellement que j'étais malade et me tâta le front. Je n'avais pas de fièvre et ne tremblais pas ; elle me demanda alors fébrilement, avec une grande anxiété si j'avais mal quelque part. De la tête je fis non. Elle s'étonna encore ; elle ne m'avait jamais vu aussi prostré ; d'habitude je rayonnais de gaieté racontant toujours des anecdotes amusantes que tous trouvaient spirituelles et l'on riait à se tordre.

En vérité, je touchai à peine au repas. C'était pourtant un couscous plantureux aux dorades, avec de succulentes tranches de pommes de terre, des carottes, des pois chiches et des feuilles de choux. C'était mon plat préféré et pourtant je n'en mangeai que trois ou quatre bouchées. Ah ! ce soir-là j'étais plus malheureux qu'une pierre jetée dans le désert du Sahara. Au lieu de rester à veiller comme à l'accoutumée, je me jetai lourdement sur mon lit. La nuit était belle ; les astres dansaient au firmament ; nous étions au mois de mai ; ma tête était cependant lourde, mon cerveau brûlant et mes paupières se fermaient malgré ma volonté. Ah ! j'avais le cœur gros et je voulais dormir. Le

sommeil me ferait oublier mes déboires et à coup sûr je me réveillerais le lendemain en pleine forme pour affronter de nouveau le rire sarcastique et les espiègleries de mon satané camarade.

Comme une brute, je me jetai sur mon lit et je fus gagné aussitôt par le sommeil. Je fis l'un des rêves les plus étranges de ma vie et ce rêve était certainement dû au breuvage mystérieux que j'avais bu à l'école. Que contenait-il ? De quoi était-il composé ? Nul ne le sut vraiment car mon camarade se contredisait souvent. Peut-être voulait-il justement semer la confusion dans nos esprits et se donner des airs importants à l'école. C'était certes un cancre notoire qui redoublait toujours ses classes ; pour camoufler sa médiocrité scolaire, il voulait vraisemblablement passer pour un esprit supérieur capable de tourner en dérision les élèves les plus intelligents et même les maîtres qui le traitaient avec une certaine sévérité ...

Je montai un chat bleu; était-ce d'abord un chat? Il était aussi grand qu'un baudet et avait des poils de chat, des oreilles de chat, des miaulements de chat, mais une queue longue, si longue qu'on pouvait en voir le bout à une lieue ; son dos était large et robuste ; était-ce celui d'un lion des Aurès ? ou d'une panthère des Mogods ? ou d'un guépard de Kroumirie ? ou d'un léopard de la Dorsale ? Je ne pus le savoir. Ses yeux lançaient des étincelles vertes qui brûlaient même les astres là-haut et les astres fondaient et tombaient sous forme de fils liquides qui reliaient ciel et terre, de sorte que des lueurs étranges éclairaient le monde.

Il faisait noir et mon étrange monture sautait tantôt à la manière d'une sauterelle de Nubie, tantôt galopait à la manière d'un alezan de Nejd, tantôt volait comme une chauve-souris de Marrakech. Crispé et tremblant d'effroi, je m'efforçais de la serrer très fort avec les cuisses nues et musclées.

Une fois elle s'éleva dans les airs et déchira un gros nuage qui fuyait vers le Levant ; elle s'éleva encore plus haut pour aller buter contre une étoile déjà liquéfiée. Elle monta encore et toutes les étoiles au-dessous de nous se vidaient de leur moelle et tombaient là-bas sur la terre qui grossissait et rougissait. J'osais à peine regarder au-dessous de moi et j'osais à peine regarder à ma gauche, tant j'étais terrorisé ; à chaque instant je pensais que l'Ange de la mort allait cueillir mon âme.

Mon étrange monture fendait encore les airs, mais il n'y avait justement plus d'air car je respirais avec peine et j'étouffais ; je me tenais la gorge croyant pouvoir faciliter ma respiration. Nous traversâmes bientôt une nappe de feu immense et épaisse et je m'étonnais que je ne fusse pas brûlé vif et incinéré. Je ne comprenais plus rien. Ma monture devint brusquement une chienne à sept têtes et à sept ailes. Les ailes étaient immenses et assombrissaient l'étrange nappe de feu. Ces ailes étaient rouges ; c'étaient des ailes sanglantes. J'étais convaincu qu'un monstre fut égorgé sur ces mêmes ailes, un monstre à six têtes et que son sang avait souillé toute la terre qui grossissait toujours et rougissait.

La terreur m'étreignait le cœur. J'allais mourir, j'allais mourir; mais j'étais vivant. Les astres étaient morts. Les cieux étaient noirs et rouges. Tout était mort, excepté mon étrange monture et moi. J'avais mal à la tête. Je ne respirais plus. Je m'accrochais au dos large et robuste de ma bête volante qui fendait les cieux et s'éloignait de la terre. La terre n'était plus qu'un point minuscule et clignotant.

Je me rappelai brusquement que j'avais toujours un coutelas dans la poche profonde de mon large pantalon plissé. J'y plongeai la main droite et me saisis du coutelas et si je l'enfonçais dans le dos de cette bête étrange et volante ! Il se pourrait qu'il cela ne lui fasse aucun mal ; je risquerais gros alors puisqu'elle ne manquerait certainement pas de m'écraouiller ; il se pourrait aussi qu'elle meure ; alors que deviendrais-je, moi qui me trouvais bien au-dessus des étoiles liquéfiées et mortes ? Dans les deux cas, je risquerais ma vie. Je laissai donc mon grand coutelas dans ma poche.

L'immense nappe de feu resta loin derrière nous. Elle nous cachait le point minuscule et clignotant. Je ne voyais plus ma terre. Oh ! que j'étais malheureux ! La bête volante continuait son ascension fulgurante et ses sept ailes rouges s'entrechoquaient dans des bruits effroyables. Une fois elle me darda de son regard; jamais je ne pourrai oublier ce regard. Il n'était pas méchant comme je me l'étais imaginé ; il était bien au contraire plein de bienveillance et de douceur ; la queue de ma bête était incroyablement longue certes, mais elle ne fouettait que les astres noirs ou rouges, jamais les astres blancs.

Les premières grandes frayeurs étant passées, je me dus d'observer la bête volante et étrange avec un regard tout neuf. Elle changeait toujours de formes comme par enchantement, mais elle n'était pas aussi laide que je l'avais pensé au début. Son regard terrible et brûlant faisait uniquement fondre les astres qui réveillaient les mauvais instincts des hommes.

Quand elle déflora l'immense nappe de feu, je crus l'entendre balbutier quelques lettres mystérieuses telles H, M et la nappe de feu ne nous avait nullement brûlés, or sa puissance d'ignition était telle qu'elle aurait pu liquéfier en un clin d'œil tous les astres et toutes les étoiles et même le monde visible.

Ma terreur se calma et je devins plus serein. L'étrange monture volante ne me fit que du bien ; pourquoi donc en prendre ombrage et la haïr ? Ah ! Quand je pense que je faillis commettre un acte irréparable ! Dieu soit loué ! Je m'étais même mis à l'aimer et sans que je me contrôle je posai les lèvres sur son pelage et je trouvai que son pelage était doux et soyeux. Elle était assurément d'une puissance fantastique, mais d'où lui venait-elle ? [Est-ce qu'on devrait reprocher sa robustesse à un laboureur qui trace profondément ses sillons ?] Mon étrange bête volante s'élevait puissamment dans les cieux et s'attaquait seulement aux astres rouges et aux astres noirs qui attisaient les mauvais instincts des hommes. En revanche, les astres blancs et les étoiles laiteuses scintillaient toujours au firmament.

Je me penchai encore une fois sur mon étrange bête volante et lui embrassai le dos. Son pelage était encore plus doux et plus soyeux ; cette fois-ci je fus pris d'un élan d'amour sincère envers elle et je me mis à lui caresser le pelage ; elle ralentit alors son ascension et me regarda. Son regard était amer et des larmes, des larmes coulèrent de ses yeux, oui, des larmes qui coulaient d'un regard presque humain...

Ariana, café Al-Alia, le 5 juillet 1996

(VI)

L'ANÉANTISSEMENT DES TITANS PERVERS

La ville était bâtie sur le flanc d'une haute montagne de granit, affirmaient ses habitants ; non ! soutenaient leurs voisins et ennemis irréductibles qui habitaient la plaine, à sept lieues de la ville. La montagne était de grès, disaient-ils avec assurance.

Quoi qu'il en fût la ville était habitée par des titans pervers. C'était une ville majestueuse ; ses maisons comptaient plusieurs étages ; les portes et les fenêtres étaient en bois d'ébène sculpté avec raffinement ; les rues étaient pavées ; or en ces temps très lointains le pavage des rues était une technique inconnue ; les titans pervers étaient fiers de leur ville et ne s'en cachaient guère.

Un jour de chant de canicule, tout le monde apprit que le Prophète venait de recevoir deux hôtes étrangers dont on disait qu'ils étaient d'une beauté ensorcelante.

Les titans tinrent un conseil sur la place publique. Il n'y avait que les hommes les plus fougueux, les plus ardents et les plus décidés. Ils parlèrent avec flamme, ils parlèrent avec fougue, ils parlèrent avec passion. Tous voulurent mettre la main et le phallus sur les deux hôtes étrangers et divinement beaux.

Il fut décidé qu'on irait les quérir chez le Prophète et qu'on les prendrait par la force au besoin. Il faisait noir. Le Prophète dînait avec ses deux hôtes étrangers et divinement beaux. Sa femme leur avait simplement

présenté une petite terrine contenant de l'huile d'olive, une autre contenant des olives salées et quelques minces galettes de sarrasin mélangé d'orge.

Alors que Loth mangeait frugalement avec ses deux hôtes, voilà que la porte de sa maison était violemment secouée et un brouhaha jailli de cent gosiers virils monta vers le ciel constellé car c'était une belle nuit d'été et les étoiles dansaient allègrement dans le ciel encore échauffé par le chant de la canicule. Le Prophète tressauta ; il alla cependant demander: « Qui va là? »

--Ouvre-nous donc, tonnèrent simultanément tous les titans. Nous voulons amener tes deux hôtes qu'on dit beaux et divins.

--De grâce, épargnez-les ! ce sont des étrangers et je leur dois l'hospitalité ...

--Ouvre donc et vite, nos désirs son insoutenables ; seuls tes deux hôtes étrangers et beaux peuvent les assouvir.

--Ayez un peu de pudeur, je suis disposé à vous marier à mes filles. Vous les connaissez ; elles sont belles. Je ne vous demanderai aucune dot...

--Non ! tu sais bien que les femmes ne nous intéressent guère, tes filles pas plus que tes nièces. Tu devines l'ardeur de notre flamme pour les beaux éphèbes que tu héberges ; ces deux-là nous excitent avant même que nous ne les ayons vus. Au diable, tes filles ! ouvre-nous donc ta porte et livre-nous tes deux hôtes !

Le Prophète Loth tremblait. Il savait qu'il ne pouvait longtemps tenir tête aux titans pervers. Ils briseraient la porte de sa maison comme on brise une brindille d'olivier et puis il avait honte qu'on vienne exiger la livraison

immédiate des deux éphèbes divinement beaux. Il avait honte et il pleurait ; il pleurait doucement en tâchant de dissimuler ses larmes.

Ses deux hôtes l'avaient rassuré: «Tranquillise-toi, demain ces titans seront engloutis avant que le coq ne lance son premier chant ; ta femme aussi périra avec eux car elle partage leurs débauches et leurs vices. Prépare-toi donc pour le voyage. La ville des titans sera engloutie. »

Dehors les hommes devenaient plus agressifs, plus menaçants ; ils parlaient en effet de faire sauter la porte de la maison et d'enlever les deux hôtes adolescents : «Hein ! qu'attends-tu, Prophète de malheur ?...»

Il eut l'idée illuminée de leur dire: «De grâce, ne brisez pas ma porte. Ma femme en a poussé le verrou ; comme il fait noir, je ne peux pas trouver aisément la clef ne sachant où elle l'a mise et puis elle dort profondément. Bientôt l'aurore poindra, bien avant le chant du coq; patientez encore quelques heures ; je vous livrerai moi-même mes deux hôtes ; d'ailleurs ils sont gagnés par le sommeil, en raison des fatigues de leur longue marche. Patientez donc et vous ne pourrez que vous en réjouir. Demain ils seront frais et dispos et vous pourrez profiter de leurs charmes comme bon vous semblera. »

--Voilà des paroles sages et des promesses qui jugulent nos désirs et les attisent en même temps, dirent les titans ; mais comme tu es pauvre et que tu n'as jamais menti, nous préférons te croire ; nous resterons debout devant chez toi jusqu'au chant du coq. L'aurore poindra, ta femme se

réveillera, tu trouveras la clef et nous conduirons tes beaux hôtes dans nos couches respectives.

--Oui, c'est cela, répondit le Prophète, les yeux pleins de larmes car il éprouvait une honte indicible ; oui, il était honteux que les deux beaux et jeunes hôtes étrangers sachent que ses concitoyens étaient pervers...

Il passa la nuit à pleurer doucement, doucement. Bien avant que le coq ne chante, les deux étrangers lui révélèrent alors leur identité: « Nous sommes deux anges de ton Seigneur. Lève-toi ; réveille tes filles et partons discrètement par la porte exigüe de derrière. Ne regarde pas derrière toi ! »

Le Prophète sécha ses larmes et obéit aux deux anges. Le petit groupe quitta ainsi la maison. La femme dormait encore. On marcha, on marcha d'un pas sûr. Il faisait encore nuit. On approchait de la ville voisine bâtie dans la plaine. On y entendit alors un coq lancer son chant auroral, puis, puis trois et l'on entendit immédiatement un roulement sourd, terrifiant, infernal.

La fille benjamine du Prophète se retourna timidement. Elle vit vaguement s'écrouler le flanc de la montagne. Le sol se fractura dans la plaine et une terrible fissure longue et béante serpenta même dans la vallée et s'arrêta à quelques toises derrière le petit groupe des fuyards.

Ariana, café Al-Alia, le 5 juillet 1996

(VII)
LE REGARD D'OUTRE-MONDE
ET LE GRAND OISEAU BLANC

La ruelle était longue, si longue qu'on n'en voyait jamais le début ni la fin. Cela se passait dans une de ces villes musulmanes du Moyen-Âge. Le soleil était au zénith et le chant de la canicule se faisait entendre à mille lieues à la ronde. Tout se taisait, même les oiseaux du soleil ardent dont on disait qu'ils avaient toujours défié la canicule et son chant lugubre avant-coureur de la mort qui rôde.

Je rasais les murs cabossés de la ruelle désespérément longue. La ville était accablée. Le soleil débridé jetait sur les maisons et leurs patios des étincelles rouges et guillerettes. Ces étincelles m'éclaboussaient quelquefois et des brûlures insoutenables me rognaien la peau, les bras et le visage. J'avançais pourtant avec une précaution morbide ayant peur que l'onagre de la canicule me happe comme il avait happé tant d'autres passants malheureux avant moi.

Alors que j'évoluais avec une lenteur extrême regardant furtivement dans tous les sens, je vis soudain deux yeux immenses sortir d'un mur aveugle d'une maison à deux étages. Je restai pétrifié car les yeux n'étaient pas des yeux humains ; ils n'étaient pas non plus des yeux d'animaux familiers. J'étais fou de terreur. Figé, collé au mur d'une échoppe, je regardais fixement les yeux inattendus et effrayants ; ils étaient gros, ils étaient ronds, parfaitement ronds, ils étaient démesurés, ils lançaient des jets nourris

de flammes noires et sous leurs jets de flammes noires s'écroulaient les murs avec fracas.

Ainsi toutes les maisons, toutes les échoppes, toutes les boutiques, tous les bazars qui se trouvaient à quelques pas de moi ou à quelques toises s'effondrèrent-ils les uns après les autres et la ruelle désespérément longue ou plutôt la position de cette ruelle où je me trouvais ce midi-là n'était-elle plus que des amoncellements de gravats, de chaux durcie, de moellons, de barres de fer tordues et de poutres de bois fracassées. Des nappes de fumée âcre et épaisse s'élevaient des décombres et m'étouffaient.

À chaque instant je m'attendais à être enseveli sous le mur auquel je restai collé. Les yeux m'envoyaient leur regard étrange, un regard d'un autre monde, un regard qui me transperçait le cœur, le cœur qui continuait à battre toutefois. Les yeux ne m'envoyaient pas leurs jets de flammes noires et pourtant ils me regardaient fixement, étrangement. Je voulus un moment prendre mes jambes à mon cou, mais tout était transformé en décombres fumants et ma ruelle désespérément longue n'était plus qu'une espèce de cratère aux parois brûlantes et noires. J'étais au désespoir le plus noir quand je vis juste au-dessus de ma tête un grand oiseau blanc, d'une blancheur inouïe, d'une blancheur presque métallique. J'eus également peur car cet oiseau-là, je l'ignorais, alors que j'avais la prétention de connaître tous les oiseaux de notre contrée, même les oiseaux de mer. Non ! ce grand oiseau étrangement blanc, je jure que nul parmi les habitants du pays ne le vit jamais.

Il se mit à tournoyer majestueusement au-dessus de moi ; il tournoyait et descendait ; il tournoyait et descendait un peu plus, puis avec une soudaineté inouïe, il fonça sur moi et de ses pattes veloutées me prit par les aisselles et avec la même fulgurance s'envola haut, très haut et bientôt il dépassa un gros nuage brûlant.

Les yeux démesurément grands, qui lançaient des jets de flammes noires et faisaient crouler les murs de la ruelle les uns après les autres, étaient pris au dépourvu. Ils ne s'attendaient nullement à l'arrivée inopinée du grand oiseau blanc...Un long jet de flammes suivit l'envol de l'oiseau ; comme celui-ci prit un essor fulgurant et inattendu et comme le jet de flammes noires accusa un léger retard, nous fûmes hors du danger. Le jet devenait de moins en moins précis à mesure que le grand oiseau s'élevait.

Quand il eut dépassé le gros nuage brûlant, le jet de flammes noires se mit franchement à balayer le ciel et il devenait alors d'une imprécision d'aveugle maladroit et énervé. Or mon grand oiseau blanc quitta le premier ciel, puis le deuxième et il arriva enfin au sixième ; il arrêta alors son vol majestueux. Il se posa avec sur un plan transparent. Je ne sus de quoi il était fait : était-ce un plan de cristal ? était-ce un plan de lumière blanche ? était-ce un plan d'effluves de lys ?

Le grand oiseau blanc se posa donc et dressa délicatement ses pattes veloutées. J'étais debout, j'étais seul car l'oiseau disparut dès qu'il m'eut déposé ; j'éprouvais toutefois un agréable sentiment de paix

intérieure ; j'étais réellement serein malgré l'espace
immensément grand, malgré ma solitude...

Ariana, café Al-Alia, le 6 juillet 1996

(VIII)
L'ASSASSINAT DU GARDE-EN-CHEF
DU PALAIS DE THÈBES (1)

Je voguais sur un seul esquif en bois de sycomore. On racontait qu'il avait appartenu à l'un des gardes les plus vaillants du Pharaon. Il lui permettait, disait-on, de surveiller les marins du Nil dont on affirmait qu'ils fomentaient un complot contre le Temple de Thèbes et même contre le Temple de Memphis. Chaque soir le garde s'habillait donc en marin humble et se mêlait sciemment au peuple du fleuve et de la mer. On crut longtemps qu'il était Nubien.

Un soir de pleine lune, alors qu'il était accoutré exactement comme à l'accoutumée et qu'il tentait de démêler ses filets, un vieil Égyptien, riverain du Nil et qui connaissait tous les marins par leurs prénoms, fut intrigué par la présence du Nubien (c'est ainsi qu'on s'habitua à l'appeler) ; il l'invita gentiment à sortir de l'eau, à coucher son esquif et à boire avec lui une macération de feuilles vertes de fèves.

Il allait de soi que le vieil Égyptien fit comme s'il se fût adressé à un vrai marin ; il cacha si bien sa curiosité que le Nubien montra des signes de satisfaction croyant avoir roulé tout le monde même le vieil Égyptien. Il ne se fit pas faute de pousser son esquif en bois de sycomore vers la rive où se dressait la hutte du vieil hôte.

Il mit pied à terre, tira sa petite embarcation hors de l'eau et parla avec le vieillard des choses du Nil pour mieux donner le change. Le vieil Égyptien de son côté joua à son jeu et s'enquit des vents favorables, de la brise, de la robustesse de l'esquif...

Le Nubien était aux anges. À l'ombre de la hutte construite en pisé et couverte de feuilles desséchées de palmier, il fut invité à s'étendre sur la terre battue. Il ne se le fit pas répéter car la journée était rude à cause du chant ininterrompu de la canicule. Il s'accouda sur un tronc de sycomore fraîchement abattu. Il desserra sa ceinture qui retenait son pagne de grosse cotonnade et se débarrassa de son couvre-chef de lin.

Tout en faisant semblant de préparer la macération de feuilles vertes de fèves, le vieil Égyptien observait le Nubien avec un regard de lynx. Il soufflait sur la braise, mais en réalité il ne lâchait pas son hôte des yeux ; il ajustait l'amphore à anse et à bec sur le foyer, mais en réalité il suivait scrupuleusement les moindres gestes du Nubien. Il dosait les feuilles vertes de fèves avec l'eau du Nil correspondante, mais en réalité son regard ne quittait pas un seul instant le marin nubien.

Celui-ci était étendu sur la terre battue, à l'ombre fraîche de la hutte du vieil Égyptien et déjà en son for intérieur il le traitait d'imbécile invétéré. Plus d'une fois son sourire discret fut saisi par le regard du vieux : « Mais n'a-t-on pas le droit de se laisser aller à ses rêveries ? » se disait l'Égyptien. « Il n'y a que les Pharaons qui interdisent le sourire », poursuivait-il.

En vérité, il cherchait un autre signe chez le Nubien, un autre signe qui ne trompât pas, un autre signe qui fût une preuve... Soudain, le Nubien, dans un moment d'insouciance ou de laisser-aller, dans un moment d'oubli, de mégarde ou de confiance ou peut-être avec un sentiment de dédain, retroussa son large pagne de grosse cotonnade, il le retroussa si haut que le regard de l'Égyptien tomba sur un tatouage sur la cuisse gauche de son hôte ; il en fut terrorisé car le tatouage indiquait clairement le statut du Nubien, il signifiait que celui-ci était employé par le Pharaon comme garde-en-chef du Palais de Thèbes.

Or le vieil Égyptien était l'instigateur du complot. C'était devant sa hutte en pisé que se réunissaient ses amis les marins chaque soir pour étudier les détails de la rébellion contre le Temple de Thèbes et même contre le Temple de Memphis.

« Il faudrait agir, il faudrait agir très vite ; sous peu vont venir les marins l'un après l'autre ... » Le vieil Égyptien avait peur en effet pour ses jeunes amis marins ; il avait suffisamment vécu, lui, pour assister à l'avènement de trois Pharaons, à la terrible disette qui décima le peuple d'Égypte, au mariage du fils aîné de l'un des Pharaons avec sa sœur cadette et au gigantesque incendie qui ravagea le Temple de Thèbes reconstruit aussitôt que les flammes furent éteintes ...

Alors que son cerveau bouillonnait, que ses yeux s'obscurcissaient, une idée grave lui traversa l'esprit et il dit en lui-même : « C'est cela ! » il entretenait facticement

la discussion et calmement il demanda au Nubien la permission d'aller chercher une machette afin de couper quelques branches sèches de sycomore ; il attiserait ainsi le feu qui ne voudrait pas prendre au foyer.

Le Nubien était étendu sur la terre battue à l'ombre fraîche de la hutte du vieil Égyptien, chef des comploteurs ; le Nubien respirait l'air frais du Nil ; il savourait l'heure exquise. D'un pas sûr le vieil Égyptien entra dans sa hutte et saisit sa machette. Il devint fébrile. Il serra fort l'outil tranchant ; ses yeux rougirent. Il n'eut plus qu'une idée ; une seule pensée l'obséda: «Il faudrait agir vite, il faudrait agir vite ... »

Le Nubien lui tournait le dos et savourait l'heure exquise à l'ombre fraîche de la hutte en pisé...

Ariana, café Al-alia, le 7 Juillet 1996

(IX)

**L'ASSASSINAT DU GARDE-EN-CHEF
DU PALAIS DE THÈBES (2)**

À pas lents mais décidés, le vieil Égyptien, encore vigoureux, se dirigea vers le Nubien qui regardait le Nil tout en sirotant voluptueusement le contenu d'une petite terrine de feuilles vertes de fèves patiemment macérées.

Au loin, il lui sembla voir trois esquifs voguer sur le fleuve proue vers la hutte. Il fut tenté de se lever afin de s'assurer s'ils se dirigeaient vraiment vers la hutte que construisit vieil Égyptien au milieu d'une vaste oseraie à quelques pas seulement de la rive, mais il abandonna vite cette idée préférant humer à pleins poumons la brise fraîche et parfumée du Nil, jouir de l'humidité agréable de la terre battue et terminer tranquillement sa douce macération de feuilles vertes de fèves.

Il resta donc étendu sans mouvements brusques. Le vieil Égyptien n'était plus qu'à deux toises du Nubien ; il se pencha sur un tronc desséché de sycomore et se mit en devoir de le couper. Tout à coup, il vit lui aussi les trois esquifs ; il en reconnut les propriétaires ; ils venaient justement chez lui. Il regarda le soleil qui commençait en effet à décliner vers sa couche sanglante. Alors le vieil Égyptien encore vigoureux fit un saut inouï et en un clin d'œil abattit sa machette sur la tête mollement penchée du Nubien ; il la fendit et du sang dru gicla à deux pas à la ronde.

Ivre de douleur, dans un sursaut ultime ne réalisant vraisemblablement pas ce qu'il lui arrivait précisément, le Nubien fit un bond terrifiant; c'était d'autant plus horrifiant qu'il était décapité. Pensez donc ! un homme ensanglanté dansait décapité la danse noire de la mort et agitait les bras dans des gestes violents et insensés.

Le vieil Égyptien recula brusquement et s'assit sur le tronc desséché du sycomore. Son regard se posait tantôt sur le malheureux Nubien décapité, debout et encore menaçant, tantôt sur la tête sanglante qui roula sur la terre battue, y laissant un sillage âcre et rouge et se logea dans une crevasse que bordaient trois tiges de roseau.

Il attendait que tout rentrât dans l'ordre. Le Nubien décapité s'effondra enfin sur le sol et resta inanimé. Son ennemi poussa un ouf de soulagement. Les trois esquifs n'étaient plus qu'à quelques pas du bord du fleuve. L'un des trois marins venait justement de sauter sur la rive et se mit aussitôt à attacher son embarcation au tronc d'un nouveau sycomore. Les deux autres l'imitèrent peu d'instant après.

Quand les trois marins arrivèrent à l'ombre de la hutte, ils ne virent pas d'abord leur vieil ami car celui-ci avait pris l'habitude de les attendre sur la rive du fleuve, de les accueillir avec chaleur en les aidant à arrimer leur esquif respectif. De ne point le voir à sa place habituelle intrigua naturellement les marins, mais de ne pas le trouver à l'ombre de sa hutte, voilà qui les remplit de désarroi.

Ils le cherchèrent du regard et le virent assis sur le tronc desséché du sycomore, or le tronc du sycomore n'était pas à l'ombre et puis leur vieil ami était livide et son regard à la fois effrayant et terne...

L'un d'entre eux vit enfin le cadavre, il sursauta de frayeur et demanda en hurlant: «Qu'as-tu fait? Qu'as-tu fait? Ramis, qu'as-tu fait ? » Du doigt il montra le cadavre mutilé. Alors Ramis, le vieil Égyptien encore vigoureux, leur dit: «Approchez-vous donc de votre Nubien et retroussiez haut son pagne ! » Le plus jeune des trois marins comploteurs fit ce que leur demanda Ramis. Il sauta et hurla comme un fauve qui se savait perdu, à jamais perdu. Son cri était si long, si violent qu'il fit courir des frissons aux dos de ses deux affidés de camarades ; ils firent comme lui et s'approchèrent du Nubien décapité ; ils virent alors le tatouage.

Tous les trois se jetèrent au cou de leur vieux Ramis et l'embrassèrent longtemps et chaleureusement. Après que les premiers épanchements furent passés, ils se saisirent qui d'une pioche, qui d'une pelle, qui d'un balai...

Le Pharaon chercha longtemps son garde le plus vaillant. Dans la Vallée-des-Rois, à Thèbes et à Memphis coururent les rumeurs les plus étranges, les plus saugrenues et les plus contradictoires. On raconta par exemple que le Nubien s'était rallié aux comploteurs ; on affirma aussi qu'il regagna la terre de ses aïeux en Haute-Égypte où il voulait oublier la vie des palais ; on soutenait par ailleurs qu'il fut reconnu et dévoilé et qu'il paya de sa vie.

Nul ne put cependant apporter les preuves de ce qu'on avançait.

Quand le complot éclata à Thèbes et à Memphis et que le Pharaon y trouva la mort, plusieurs dignitaires et même certains paysans de la Vallée-des-Rois jurèrent par Amon-Râ que le chef de la rébellion était justement le Nubien et qu'ils le reconnurent à son pagne de grosse cotonnade, à son couvre-chef de lin et à son tatouage.

Certains scribes jurèrent par toutes les divinités du panthéon égyptien qu'ils avaient failli mettre la main sur le félon: «Voyez mes mains, disait le plus vieux! d'un coup de sabre imparable, il m'a tranché les deux poignets ; je serrais le papyrus sacré, or il le dispersa et le vent s'en joua, s'en donnant à cœur joie. D'ailleurs, à part ce félon, qui connaît les arcanes du Temple de Thèbes et surtout ceux du Temple de Memphis? »

Un autre scribe prétendait même lui avoir tendu un piège mais qu'il ne se laissa pas prendre: «Je lui ai proposé de le cacher au plus fort de la résistance et au milieu des hurlements ; je comptais évidemment alerter le chef de la milice du Pharaon ; hélas ! il ne m'écoula même pas et se battit comme le diable en personne. »

Le Pharaon fut tué, un autre lui succéda et l'on parlait encore d'un complot que l'on tramait quelque part sur les bords du Nil. Ce nouveau Pharaon ne voulut pas suivre l'exemple de son prédécesseur. Il craignait que son espion

ne devînt félon comme le Nubien de naguère et qu'il n'eût
lui-même le même sort funeste que son père ...

Ariana, café Al-Alia, le 8 juillet 1996

(X)

L'ÉTRANGE APPARITION DE LA KAHÉNA ET DU PATRICE GRÉGOIRE

Un carrosse impressionnant s'arrêta devant moi, puis un cavalier fumant. Je fus très étonné car le carrosse était démesuré. Il était tiré par quatre onagres noirs et laids ; les harnais étaient faits de minces fils de fer rouge flamme ; les œillères étaient découpées et cousues dans des peaux de crapauds. Le postillon était un homme d'un autre âge ; sa tête trop grosse dodelinait sur son cou trop mince et trop court ; ses cheveux étaient d'épines, ses mains noueuses, écaillées et rugueuses. Il tenait un fouet lié à un gros bâton, mais le bâton était incandescent et le fouet lançait des éclairs fulgurants et mortels.

Au milieu du carrosse, une femme adipeuse et laide ; elle était si laide que j'en détournai un moment le regard. Elle devait certes compter soixante-dix ans, mais je ne vis jamais un corps aussi ravagé ni un visage aussi raviné. « Ô ! qu'elle doit-être malheureuse ! » pensai-je. Elle me regardait fixement cependant ; je sus immédiatement qu'elle me regardait sans me voir et qu'elle était noyée dans ses pensées. Son péplos m'intrigua. Il était d'abord si court que ses cuisses fripées étaient nues et répugnantes. C'était ensuite de fils de ronces rouge crête de coq qu'il était tissé. Il était pailleté enfin de boules de feu de forme changeante et vaporeuse qui faisait penser à la lettre K. Il me sembla en tout cas que ces boules de feu lui dévoraient le corps et qu'elle ne disait mot : « Ô ! qu'elle était vaillante cette vieille décrépète ! » me dis-je en moi-même.

La vieille me regardait toujours sans me voir quand j'aperçus à côté de son carrosse ou plutôt de sa guimbarde le cavalier fumant. Lui aussi était vieux. Il portait des habits que je croyais avoir vus, des habits qui ne m'étaient pas totalement inconnus: un heaume de bronze sur lequel était gravée la lettre G, deux genouillères de cuivre, un grand bouclier, une cotte de mailles et une longue lance, très longue. En raison de sa sénilité, le cavalier semblait empêtré dans son accoutrement militaire ; je voyais aisément qu'il en souffrait énormément et qu'il eût aimé s'en débarrasser ; il ne put le faire et il me fit pitié de prime abord.

Alors que nous nous regardions les uns les autres, un gros nuage épais et inquiétant s'approcha de nous tous et nous enveloppa un moment si bien que ma visibilité s'annula. Quand le nuage se dissipa, la guimbarde devint encore plus longue et plus étrange ; ses quatre roues se couvrirent de chardons et les onagres enlaidirent. Seule la vieille femme adipeuse était figée. Quant au cavalier, il se rapprocha de moi et me regarda toujours muet.

Nous étions tous pétrifiés et voilà qu'un autre nuage noir et dense s'abattit sur nous. Cette fois je sursautai. Encore une fois ma visibilité s'annula et puis le nuage s'effilochoa et je pus de nouveau observer mes personnages étranges. Le postillon rajeunit et perdit beaucoup de sa laideur. La vieille femme adipeuse en revanche enlaidit et le cavalier se rapprocha davantage de moi. Il était encore plus pitoyable que jamais. Son regard était aux abois et semblait me supplier de l'aider ou d'alléger ses souffrances.

Où que j'aïlle, ces visions résonnaient avec insistance et je me creusais la tête pour savoir les noms de mes voyageurs étranges et impromptus.

De guerre lasse, je me jurai de ne plus effectuer la moindre recherche. Un jour, dans un souk animé, je fis la connaissance d'un marchand itinérant qui vendait de l'encens ; alors qu'il m'en pesait sept sachets de sept onces chacun, je lui racontai machinalement mon histoire, sans savoir pourquoi du reste. Le plus naturellement du monde, il me dit: «Mon enfant, mais c'est la Kahéna qui est venue te conter sa douleur et sa souffrance ; c'est elle qui est venue implorer ton intercession et le cavalier n'est autre que le Patrice Grégoire. Lui aussi est venu implorer ton intercession...Au demeurant, est-ce que leurs noms respectifs ne commencent pas par K et G que tu disais avoir vus ? » J'étais interloqué, je n'en croyais ni mes yeux ni mes oreilles.

El-Menzah VII, café Lobna, le 9 juillet 1996

(XI)

ÉCOLE BUISSONNIÈRE ET VISION

Je ahanais sur une sente montueuse et rude. Le soleil se faisait un plaisir malsain de me piquer ; où que j'aïlle en effet me mordaient ses rayons vifs jusqu'au sang et je retenais à peine mes larmes ; je venais de quitter l'école et je ne voulais pas rentrer déjeuner. Le djebel me faisait un signe si amical, si tendre que j'oubliai instantanément parents, camarades et école.

Je ahanais sur une sente montueuse et rude. Au pied du djebel j'avais lancé mon beau cartable rouge au souffle étouffant du soleil cynique et railleur ; aussi étais-je content malgré les morsures du disque de feu et le chant sempiternel et funeste de la canicule. J'étais au bord des larmes certes, mais me voilà loin de l'école.

«Dieu merci ! cet après-midi-là je n'aurai pas à résoudre de problèmes de calcul ni à réciter la table de multiplication par sept», ressassais-je en escaladant la sente du djebel «et tant pis pour mes parents qui remarqueront mon absence et prendront seuls le repas ! après tout, ce n'est pas tous les jours que je m'absente du foyer familial et puis ils éprouveront un léger chagrin ; d'ailleurs pourrais-je décliner l'invitation du djebel qui s'était toujours montré affectueux à mon égard, en vérité?»

J'étais ainsi content d'avoir enfin pu prendre le chemin de notre vaste oliveraie où possédait mon père tous ses oliviers, ses amandiers et ses figuiers. Or l'oliveraie, je la connaissais intimement.

C'était là, à l'ombre d'un olivier centenaire et surtout à l'ombre fraîche d'un grand caroubier que j'apprenais mes récitations pour les déclamer ensuite aux grillons et aux cigales et les grillons de la vaste oliveraie se lançaient des signes mystérieux, se taisaient les uns après les autres et faisaient cercle autour de moi. Les cigales aussi agissaient pareillement.

Seul, sous un caroubier ombreux, debout parmi mes bestioles chantantes mais muettes comme pour me faire honneur, je déclamaï d'une voix tonitruante et grave :

« Le ciel est par-dessus le toit
Si bleu, si calme
Le ciel est par-dessus le toit
Berce sa palme ... »

Ou bien :

« Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse,
La honte, les remords. les sanglots, les ennuis
Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits
Qui compriment le cœur comme un papier qu'on froisse ?

Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse ?... »

Quoi qu'il en fût j'acquis vite une évidence: je sus à force d'observer mes grillons et mes cigales et souvent des légions de fourmis désœuvrées, alors que les grains de blé ou d'orge abondaient aux champs, je sus que ces bestioles, méprisées par certains hommes qui les écrasent froidement appréciaient non seulement le lyrisme avec lequel je

déclamais mes récitations mais encore en comprenaient le sens.

Si l'oliveraie n'avait pas de secret pour moi, le djebel qui se dressait derrière elle, en revanche, avait de tout temps attisé ma curiosité. D'abord, il fermait l'horizon et mon père ne possédait pas le moindre arbre de ce côté-là ; ensuite et surtout, chaque soir le djebel se vêtait d'une espèce de cape large et légère et toujours sanglante. Enfin, le disque de feu allait chaque soir mourir derrière mon djebel ; nos maîtres d'école, messieurs Augustin Amet et Robert Carayon, affirmaient qu'il allait seulement s'y coucher pour se restaurer ; or les sages du village soutenaient qu'il allait offrir son corps ensanglanté au Cheval de la Canicule qui l'offrait à son tour au Nuage Errant pour nous enfanter la pluie bénéfique.

Je ne savais à qui me fier en vérité : mes maîtres étaient pleins de science et je les respectais du fond de mon cœur d'enfant ; les vieux sages avaient pour eux l'expérience de la vie, leurs mémoires étaient chargées d'histoire et ils veillaient jalousement sur les traditions ancestrales et millénaires et je les vénérâis aussi.

Quand ce jour-là, je vis le signe amical et tendre du djebel, je ne réfléchis même pas et je pris simplement le chemin de la vaste oliveraie derrière laquelle il se dressait fier et mystérieux.

Je ahanais sur une sente montueuse et rude. J'étais moulu, mais je ne lâchais pas prise, puisque j'avais peur que la nuit m'enveloppât avant que je n'assouvisse ma

curiosité d'enfant. J'arrivai enfin au sommet. Ah ! non ! ce n'était pas un pic et le djebel était bas ; les nuages étaient si hauts ! En guise de sommet pointu, je trouvai une surface plate et rocailleuse où poussaient de maigres lentisques sauvages, des oléastres et des touffes d'épines.

Je restai debout ; le soleil faiblissait à vue d'œil et perdait quelque peu son cynisme atavique. «Peut-être éprouve-t-il déjà la peur de mourir ? » me dis-je en moi-même.

«Tant pis si la nuit tombe et que je me retrouve seul au milieu des ombres et de la vaste oliveraie», pensai-je tout haut; « je ne raterai pas ce moment crucial de la journée ; je saurai aujourd'hui qui a raison, de la Science ou de la Sagesse...» La nuit avançait à pas furtifs, le soleil descendait délicatement ; je savais la courbe qu'il suivrait dans sa descente. Soudain, une femme robuste et très belle se dressa devant moi. Elle était à cheval et portait un burnous bleu sur les épaules et une lance d'argent. Elle était entourée par un groupe d'hommes qui semblaient être à sa solde. Le petit groupe fit quelques pas dans ma direction et s'arrêta net. Je reconnus un Peau-Rouge avec un aigle noir ; il me regardait sans un mot. À côté de lui et légèrement appuyé sur la croupe de l'alezan (car le cheval était un alezan de la meilleure race) se tenait un Roumi brandissant un marteau grossier et lourd ; il me regardait menaçant et provocateur. Tout juste derrière l'alezan se dressait un homme que je ne pus reconnaître de prime abord, mais en le regardant attentivement, je sus que c'était un Samourai ; il portait un kimono de soie et tenait un sabre étincelant à deux pointes. Derrière ce petit groupe se pressaient un troupeau d'hommes les uns contre les

autres ; ils étaient tous à pied et portaient les armes les plus hétéroclites.

J'étais abasourdi. Je manquai le moment crucial de la journée, tant j'étais effrayé par ces apparitions inopinées et étranges. J'entendis cependant la belle et robuste cavalière dire à ses hommes sur un ton impératif: «Allons rencontrer le Sarracène. Il nous attend à Thysdrus. Je sais que mon heure a sonné, mais allons-y quand même! »

Cet ordre et cette prédication résonnent encore à mes oreilles et aujourd'hui je ne sais pas encore si le soleil regagne sa couche chaque soir pour se reposer ou bien s'il offre son corps ensanglanté au Cheval de la Canicule qui l'offre à son tour au Nuage Errant pour enfanter la pluie bénéfique.

El-Menzah VII, café Latîf, le 9 juillet 1996

